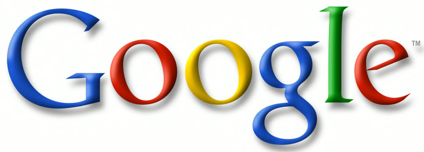
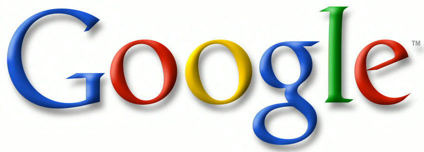
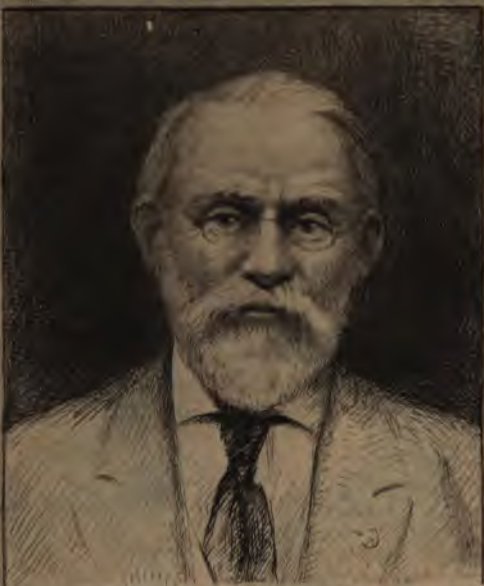












Suite des 16 volumes
des "Lettres [illegible]

Cette [illegible]

[illegible]

I. [illegible]

L'ANNÉE LITTÉRAIRE

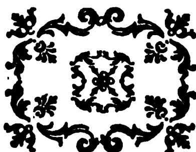
OU

SUITE DES Lettres ſur quelques Ecrits de ce Temps,

Par M. FRÉRON des Académies d'Angers, de Montauban & de Nancy.

Parcere perſonis, dicere de vitiis. MARTIAL.

TOME I.



A AMSTERDAM.
Et ſe trouve à Paris,
Chez MICHEL LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoiſe, au Parnaſſe.

M. DCC. LIV.

Printed in the Netherlands

AVERTISSEMENT.

L'*Auteur des* Lettres sur quelques Ecrits de ce Temps *ayant jugé à propos d'interrompre cet Ouvrage Périodique, on a cru devoir le continuer dans la même forme, dans le même goût, & sous les mêmes conditions. On se flatte que le Public ne s'appercevra que du changement de* Titre *& de Libraire.* L'Anne'e Litte'raire *étant la suite des* Lettres sur quelques Ecrits de ce Temps, *on a commencé précisément où en est resté l'Auteur de ce dernier Ouvrage. C'est pour cela que, dans les premières Analyses surtout, on ne rendra quelquefois compte que du second Volume d'un Livre, cet Auteur ayant parlé du premier* Tome. *Cette attention a paru indispensable, pour ne pas rompre la chaîne de ces Mémoires de Littérature.*

Les Lettres sur quelques Ecrits de ce Temps *forment douze Volumes in-12 complets, avec les deux premiers Cabiers du Tome Treiziéme, qu'il est décidé que l'Auteur n'achevera pas. Ainsi ceux qui prenoient cet Ouvrage Périodique peuvent faire relier ces deux Cahiers à la fin du Douzième* Tome *des* Lettres. *Elles se trouvent à Paris chez* Duchesne, *Libraire rue Saint-Jacques, &* l'Anne'e Litte'raire *se trouvera chez* Lambert, *Libraire, Rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse. Il donnera*

A tous ceux qui voudront se procurer ces nouvelles Feuilles, les mêmes facilités que l'on a données pour les précédentes. Il en paroîtra tous les dix jours un Cahier, composé de trois Feuilles d'impression, contenant 72 pages. Le prix de chaque Cahier sera de 12 sols, & le Volume, formé de cinq Cahiers, de 3 livres. Le Libraire les envoyera en Province par la Poste, moyennant 4 sols par Cahier. Il les fera tenir aussi par toutes les autres voies qu'on lui indiquera. Les personnes de Province qui souhaiteront ces Feuilles, sont priées seulement de donner à Paris quelque connoissance, pour répondre du payement, qui se fera de six mois en six mois du jour de leur demande, à moins qu'on n'aime mieux payer d'avance.

Les personnes de Paris qui désireront qu'on leur porte ces mêmes Feuilles chez elles, pourront envoyer au Libraire leurs noms & leurs demeures.

Ceux qui voudront écrire au Libraire, ou faire parvenir à l'Auteur des Livres ou des Réfléxions de Littérature, dont ils souhaiteront qu'on parle dans ces Feuilles, auront la bonté d'affranchir le port de leurs Lettres & de leurs Paquets. L'Adresse de l'Auteur est chez le Libraire même.

On trouvera ces mêmes Feuilles chez les Libraires des principales Villes du Royaume.

LETTRE

*De M. Fréron à M. le Chevalier de C*** de l'Académie de Nancy.*

Vous me marquez, Monsieur, que vous êtes très-étonné que le sieur *Duchesne*, Libraire, vous ait envoyé un nouveau Cahier de mes Lettres sur quelques Écrits de ce temps, cotté N°. 63, après que je vous avois écrit moi-même que je discontinuois cet Ouvrage Périodique, & que je m'arrêtois au dernier Ordinaire N°. 62; c'est-à-dire, aux deux premiers Cahiers, ou aux cent-quarante-quatre premières Pages du Tome Treizième. J'ai tenu parole, Monsieur; mais le Libraire *Duchesne*, pour des raisons que vous pénétrez aisément, n'a pas jugé à propos que son Treiziéme Volume restât imparfait: il le fait achever par une autre main. Ainsi, Monsieur, je n'ai, ni n'aurai la moindre part à la continuation des trois Cahiers qu'il doit donner pour completter ce Treizième Volume. Ce n'est pas pour déprimer le travail de celui qui s'en est chargé, ni dans la vûe de nuire à mon ancien Libraire, que je fais ce desaveu; c'est

uniquement pour que l'on ne m'attribue pas ce qui n'eſt ni ne ſera de moi, & que les gens de Lettres qui ſeront bien ou mal traités dans ces trois Ordinaires, ne me ſçachent ni bon ni mauvais gré des éloges ou des critiques qui s'y trouveront.

Il étoit au reſte aſſez inutile qu'on achevât ce Treiziéme Volume. Ces ſortes d'Ouvrages ne ſont pas du nombre de ceux qui demandent néceſſairement une ſuite ; chaque Cahier, chaque Lettre, chaque Article même, étant en quelque ſorte un petit Ouvrage complet. Il n'y avoit donc aucun inconvénient (ſi ce n'eſt pour le Libraire) que mes LETTRES SUR QUELQUES ÉCRITS DE CE TEMPS reſtaſſent dans l'état où je les avois laiſſées. Les perſonnes qui les prenoient auroient fait relier les deux Cahiers excédans à la fin du Douziéme Tome, ou au commencement du premier Volume de l'ANNÉE LITTÉRAIRE, qui eſt la ſuite immédiate du Cahier 62 de mes LETTRES, & qui ſe diſtribue régulièrement tous les dix jours chez LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoiſe.

D'ailleurs l'Auteur de l'ANNÉE LITTÉRAIRE a annoncé dans l'*Avertiſſement* de ſon premier Cahier, qu'il commen-

çoit précisément où j'en étois resté, & qu'il parleroit même de quelques Livres dont je n'avois pas achevé de rendre compte ; moyennant quoi les trois Ordinaires que *Duchesne* fait faire deviennent absolument inutiles pour le Public, par la raison que l'Auteur de l'ANNÉE LITTÉRAIRE & le Continuateur de mes LETTRES se rencontreront nécessairement, & seront dans le cas de parler des mêmes Ouvrages.

Voilà, Monsieur, l'explication de l'embarras où vous vous êtes trouvé en recevant à la fois & l'ANNÉE LITTÉRAIRE annoncée comme la suite de mes LETTRES, & le Cahier 63 de ces mêmes LETTRES, que vous croyiez & que je croyois moi-même interrompues.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, FRÉRON.

A Paris ce 9 Mars 1754.

P. S. Je viens de parcourir ce Cahier 63 de *Duchesne*, & j'ai été assez surpris d'y trouver un Article d'*Abdéker* que vous lirez à peu de choses près dans le troisième Cahier de L'ANNÉE LITTÉ-

RATRE. Il faut encore vous expliquer ce double emploi. Lorſque je rompis avec le Sieur *Ducheſne*, ce petit Article étoit déja imprimé. J'allai chez l'Imprimeur, & ne voulant pas que cet Article eût lieu, je le priai de rompre la Planche. Il me promit de le faire ; mais l'Ouvrier qu'il chargea de ſes ordres à cet égard, aima mieux obéir au Sieur *Ducheſne* qui demanda que l'on conſervât cet Article. On m'aſſura cependant le lendemain à l'Imprimerie que la Planche étoit rompue. Dans cette confiance l'Auteur de L'ANNÉE LITTÉRAIRE en a fait uſage, & l'a inſéré tel que je l'avois fait, & non tel qu'il ſe trouve dans le Cahier 63 de *Ducheſne*. On y a fait quelques petits changemens au commencement & à la fin, qui ne ſont nullement de moi. Je vous demande mille pardons, Monſieur, de vous entretenir de ces petites miſères ; mais vous avez voulu ſçavoir la vérité, je vous l'ai dite. En un mot, je ne reconnois pour vraie ſuite de mon dernier Cahier 62 que L'ANNÉE LITTÉRAIRE ; quoique le Sieur *Ducheſne* diſe à tout le monde à Paris & écrive dans toutes les Provinces que c'eſt moi qui achève ſon Treizième Volume.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Pensées sur l'interprétation de la Nature.

C'EST une vérité, Monsieur, que l'amour de la Philosophie, poussé à l'excès, nuit aux beaux Arts & au bon goût. Les Lettres tombèrent chez les Romains, lorsqu'ils se virent assaillis d'un essain de Philosophes. Le nombre en devint si considérable qu'ils mirent la famine dans Rome, & qu'on fut obligé de les chasser pour faire vivre les bons Citoyens. Nous n'en sommes pas encore là ; mais l'étude de la Philosophie commence parmi nous à prévaloir sur la belle Littérature ; le plus mince Ecrivain veut passer pour Philosophe : c'est la maladie, ou, pour mieux dire, la folie du jour. Elle se répand de proche

en proche, & laiſſe partout des traces d'une orgueilleuſe préſomption. On ſe croit né pour donner des leçons à la Terre ; on prend un ton de Maître ; on s'érige en Prophète, en Oracle ; on emprunte les paroles de la Divinité même, & l'on oſe s'approprier le *Tolle*, *Lege.* Tel eſt, Monſieur, le début d'un Ouvrage nouveau, intitulé : *Penſées ſur l'interprétation de la Nature.* Il eſt dédié *aux jeunes gens qui ſe diſpoſent à l'étude de la Philoſophie Naturelle*, & l'Epître Dédicatoire commence ainſi : *Jeune Homme ; prens & lis.*

L'Auteur s'exprime avec plus de modeſtie, lorſqu'il ajoûte : *Je me ſuis moins propoſé de t'inſtruire que de t'exercer.* En effet, jamais Ouvrage ne fut moins inſtructif, ni plus propre à exercer toutes les facultés de l'eſprit, non-ſeulement des jeunes gens, mais des hommes les plus mûrs & les plus conſommés dans les ſubtilités de l'Ecole. L'Auteur eſt peut-être un très-grand génie ; mais cet Aſtre eſt toujours couvert des nuages d'une Métaphyſique impénétrable. Les penſées différentes qui compoſent ſon Recueil ſont autant d'Enygmes & de Logogryphes qu'il donne à deviner à

ſon Lecteur, & ſa prétendue *interprétation de la Nature* eſt plus obſcure que le Texte. Il reſſemble merveilleuſement à la plûpart des Commentateurs, dont il a bien ſaiſi la méthode, la ſagacité, & le ton avantageux.

Vous ne l'excuſerez pas, Monſieur, en diſant que ce défaut de clarté vient du fond des matières. Vous ſçavez trop qu'il n'en eſt point de ſi abſtraites qui ne puiſſent être rendues ſenſibles par la façon de les traiter. C'eſt en les approfondiſſant qu'on en apperçoit tous les rapports, & qu'on en ſaiſit le côté lumineux. Leurs ténèbres ne doivent donc être imputées qu'aux vapeurs mêmes qui s'exhalent d'une tête échauffée & confuſe. Par exemple, lorſque l'Auteur nous dit « que la véritable manière de » philoſopher, ſeroit d'appliquer l'en- » tendement à l'entendement, l'enten- » dement & l'expérience aux ſens, les » ſens à la nature, la nature à l'inveſ- » tigation des inſtrumens, les inſtru- » mens à la recherche & à la perfection » des Arts qu'on jetteroit au Peuple » pour lui apprendre à reſpecter la Phi- » loſophie ; » quoique je n'entende point du tout ce qu'il a voulu dire, je

ſens qu'il y avoit une façon de s'exprimer plus claire, & que l'embarras de ces paroles ne vient que de celui de ſon eſprit. Mais, ſans vouloir approfondir ces idées myſtérieuſes, il eſt certain que le moyen de faire reſpecter au Peuple la Philoſophie, c'eſt de la rendre inintelligible, comme fait notre Auteur en habile Politique.

J'aurois tort cependant, ſi je diſois que je n'ai rien compris à cette Brochure. Il y a quelques endroits, où, ſans *appliquer mon entendement à l'entendement* de l'Auteur, j'ai vû tout d'un coup ce qu'il vouloit dire. Ses propos vagues & mille fois rebattus ſur la médiocrité de nos connoiſſances, ſur les égaremens de notre eſprit (qu'il confirme) ſur les myſtères de la Nature, ſur l'utilité des découvertes, ſur le danger des ſyſtèmes & des hypothèſes, n'ont point échappé à ma perception. Je l'entends à merveille, lorſqu'il dit: „ Quand on vient à comparer la multi- „ tude infinie des phénomènes de la „ Nature avec les bornes de notre en- „ tendement & la foibleſſe de nos or- „ ganes, peut-on jamais attendre autre „ choſe de la lenteur de nos travaux,

„ de leurs longues & fréquentes inter-
„ ruptions & de la rareté des génies
„ créateurs, que quelques pièces rom-
„ pues, & séparées de la grande chaîne
„ qui lie toutes choses ? .... Quel est
„ donc notre but ? L'éxécution d'un Ou-
„ vrage qui ne peut jamais être fait,
„ & qui seroit fort au-dessus de l'intel-
„ ligence humaine, s'il étoit achevé. Ne
„ sommes-nous pas plus insensés que les
„ habitans de la plaine de Sennaar ?
„ Nous connoissons la distance infinie
„ qu'il y a de la Terre aux Cieux, &
„ nous ne laissons pas que d'élever la
„ Tour. „ Cela est clair; mais la conséquence, c'est qu'il est impossible d'expliquer les merveilles qui frappent nos regards. En ce cas, c'étoit bien la peine de faire un livre intitulé *de l'Interprétation de la Nature*, pour nous apprendre qu'on ne peut pas *l'interpréter*. Au reste, l'Auteur se compare avec assez de justesse aux Architectes de la Tour de Babel : la confusion des idées vaut bien celle des Langues.

L'Auteur s'écarte à chaque instant de son objet, & sème çà & là ses pensées vagabondes & disparates. Une de ses digressions chéries est de tâcher de jet-

ter du ridicule, du mépris même, sur les Citoyens utiles qui cultivent ou qui professent la Physique expérimentale. Je ne sçai pourquoi il leur en veut tant; il ne leur laisse aucun repos; les Satyres, aussi déplacées qu'infructueuses, coulent librement de sa plume, dès qu'il les apperçoit; & son imagination blessée les lui présente toujours. Ils ont, selon lui, beaucoup d'instrumens & peu d'idées : moins industrieux que l'Abeille, ils font des amas de cire, dont ils ne sçavent pas faire des rayons. Si on l'en croit, " il y auroit peut-être plus de „ Physique Expérimentale à apprendre „ en étudiant les animaux qu'en suivant „ le Cours d'un Professeur. Il n'y a point „ de charlatanerie dans leurs procédés. „ Ils tendent à leur but, sans se soucier „ de ce qui les environne : s'ils nous sur- „ prennent, ce n'est point leur inten- „ tion.... Ce dont il s'agit, dans un „ Cours de Philosophie Expérimentale, „ c'est de renvoyer son Auditeur plus „ instruit, & non plus stupéfait. „ Mais nos Professeurs cherchent-ils à étonner ou à surprendre leurs Elèves par les illusions de la charlatanerie? Ils leur apprennent au contraire à n'être

stupéfaits de rien, & à ne pas regarder comme des prestiges les simples opérations de la Nature. C'est à eux seuls que la Physique est redevable de ses principales richesses. Ils fournissent les matériaux, dit M. *de Fontenelle*, sans lesquels la Physique Systématique ne pourroit pas élever ses édifices. Notre Censeur est si prévenu qu'il ne s'apperçoit pas qu'il se contredit lui-même assez grossièrement; car il veut qu'on apprenne la Physique Expérimentale *en étudiant les Animaux*, & quelques pages après il trouve mauvais qu'un habile Observateur de nos jours *employe toute sa vie à observer des insectes*.

La Philosophie Expérimentale, dit-il ailleurs, est une étude innocente *qui ne demande presqu'aucune préparation de l'ame*. Je pense au contraire qu'il faut s'y être bien préparé par l'étude de la Physique Systématique, par la connoissance des principes généraux touchant le Mouvement & la Matière, enfin par l'examen des principaux Systèmes de la Philosophie rationnelle. Sans l'étude de la Physique Spéculative & de ses loix, celui qui s'appliqueroit seulement à faire des expériences seroit un hom-

me qui auroit des yeux & des mains ; ce feroit un Manœuvre, non un Philosophe. Notre Auteur n'eft pas encore fatisfait ; il ajoûte : « Les hommes ex» traordinaires par leurs talens fe doi» vent refpecter eux-mêmes, & la Pof» térité dans l'emploi de leur temps. » Que penferoit-elle de nous, fi nous » n'avions à lui tranfmettre qu'une *In-* » *fectologie* complette, qu'une Hiftoire » immenfe d'Animaux Microfcopiques? » Aux grands Génies, les grands objets ; » les petits objets aux petits Génies. Il » vaut autant que ceux-ci s'en occupent » que de ne rien faire. « Graces au fublime génie de notre Philofophe & à l'ufage refpectable qu'il fait de fon temps, notre Siècle offrira à la Poftérité dans le *Dictionnaire Encyclopédique*, un très-grand objet qu'elle pourra confidérer fans le fecours du Microfcope. Mais encore une fois, eft-il bien vrai qu'il n'y avoit qu'un petit génie qui pût entreprendre l'hiftoire des Infectes ? *In tenui labor, at tenuis non gloria* ; ces objets fi vils pour le vulgaire font admirables aux yeux d'un Sage. « Quelle idée au» rions-nous d'un homme qui ne feroit » cas des Machines de tout genre, qu'au-

» tant qu'elles feroient grandes, & qui » feroit plus touché d'une Horloge de » Village que d'une petite Montre, où » tout ce que l'art de l'Horlogerie a in» venté de plus parfait fe trouveroit » réuni ? " C'eft la réflexion que fait l'illuftre M. de *Réaumur*, contre lequel l'Auteur s'acharne avec une indécence bien peu Philofophique.

Nous avons certains Axiomes Proverbiaux, dont la vérité n'a jamais été révoquée en doute, & que notre Interprète entreprend de réfuter très-férieufement. Voici fes paroles : « On dit en » Littérature, *il ne faut pas difputer des* » *goûts*. Si l'on entend qu'il ne faut pas » difputer à un homme que tel eft fon » goût, c'eft une puérilité. Si l'on en» tend qu'il n'y a ni bon ni mauvais » dans le goût, c'eft une fauffeté ». Tout ce raifonnement porte lui-même fur une fauffe fuppofition ; jamais ce Proverbe n'a été fait pour être appliqué aux Ouvrages de Littérature.

Ce que l'Auteur appelle fes *Conjectures* forme au moins la cinquième partie de ce Volume. Ce font des idées jettées au hazard, dont il ne réfulte aucun éclairciffement utile pour l'inter-

prétation de la Nature ; c'est un amas de propositions avanturées, dont le moindre défaut est d'être étrangères à cet Ouvrage. Que diriez-vous d'un Interprète, qui, au lieu de rendre ce qu'on lui auroit dit, s'amuseroit à faire de longs raisonnemens sur ce qu'on auroit dû ou pû lui dire. Il quitte sans cesse la fonction dont il s'est chargé, soit pour déchirer ceux qu'il n'aime pas, soit pour caresser ceux qu'il aime. Il fait voir dans le lointain à ces derniers le rang honorable qu'ils doivent occuper, selon lui, dans la Postérité ; & voici le préservatif qu'il leur donne contre le mépris de leurs Contemporains. Il veut que chacun se dise à soi-même, " lorsqu'il lui arrivera d'être tra-
„ versé, mal entendu, calomnié, com-
„ promis, déchiré : N'est-ce que dans
„ mon Siécle, n'est-ce que pour moi
„ qu'il y a eu des hommes remplis d'i-
„ gnorance & de fiel, des ames ron-
„ gées par l'envie, des têtes troublées
„ par la superstition ?.... Et vous, qui
„ prenez le titre de Beaux-Esprits, &
„ qui ne rougissez point de ressembler
„ à ces insectes importuns, qui passent
„ les instans de leur existence éphémère

„ à troubler l'homme dans ses travaux ;
„ quel est votre but ? ... Malgré vous
„ les noms des *Duclos*, des d'*Alembert*,
„ & des *Rousseau*, &c, seront en honneur
„ parmi nous & chez nos Neveux ; &
„ si quelqu'un se souvient un jour des
„ vôtres, ils ont été, dira-t-il, les per-
„ sécuteurs des premiers hommes de
„ leur temps. „ Avec ce beau raisonnement, il n'y a point d'extravagance qu'on ne justifie, point de méchant Ecrit qui ne soit un chef-d'œuvre, point de petit Auteur qui ne puisse se croire un grand Ecrivain. Quel est l'homme qui n'attribuera pas à l'envie ou à l'ignorance le juste mépris qu'on aura pour lui & pour ses Ouvrages ? Mais ne trouvez-vous pas, Monsieur, bien singulières les expressions de notre Auteur ? A l'entendre, tous ceux qui le critiquent, lui ou ses amis, sont *des ames rongées par l'envie*, *des têtes troublées par la superstition*, *des hommes remplis d'ignorance & de fiel*, des gens qui *entendent mal*, qui *calomnient*, qui *traversent*, qui *compromettent*, qui *déchirent*, qui *persécutent*. Je vous avoue que ce langage me paroît bien étrange. Ou l'Auteur, quand il a écrit ces lignes, avoit le cœur ulcéré de

quelques critiques justes & polies qu'on avoit faites de lui, ou il venoit de lire quelque relation de Peuples Sauvages chez lesquels on se traite avec cette barbarie. Car, s'il y a un reproche à faire à nos Censeurs Littéraires d'aujourd'hui, c'est d'accueillir avec une lâche indulgence tous ces petits Ecrivains qui les sollicitent par eux-mêmes ou par des Protecteurs; c'est d'égarer le goût des Etrangers qui se règlent sur leurs décisions; c'est de tromper leurs Compatriotes qui leur ont donné leur confiance; c'est de se rendre, par complaisance, par amitié, par esprit de parti, par gratitude, souvent par commisération, méprisables aux yeux de l'equitable Avenir, qui ne sera point la dupe de ces Extraits infidelles dont nos Journaux sont deshonorés.

Je ne rabats rien au reste des éloges que l'Auteur donne à quelques gens de Lettres, à charge de revanche. Je crains seulement que ces louanges ne perdent de leur prix aux yeux de ceux qui savent que l'Auteur est lié avec la plûpart de ces gens de Lettres:

Nul *ne sera grand homme*, hors nous & nos amis.

Il y a encore une réfléxion à faire, qui

détruit les plaintes vaines & chagrines de notre Philoſophe ; c'eſt que les réputations des Auteurs ſont fixées, même avant leur mort. Elles ne dépendent ni de leurs flatteurs, ni de leurs détracteurs. Ils ſont jugés définitivement par un troiſiéme parti, qui n'écoute ni les paſſions, ni les intérêts, ni la haine, ni l'affection, ni la reconnoiſſance des deux autres. Rien ne me ſeroit plus aiſé, j'oſe le dire, que d'aſſigner à chacun des Auteurs vivans la place qu'il aura dans la Poſtérité. Je n'aurois tout ſimplement qu'à marquer celle qu'il occupe aujourd'hui dans l'eſprit des gens ſenſés & des vrais connoiſſeurs ; mais je me garderai bien de rendre publique cette diſtribution de rangs. Tout ce que je me permettrai de dire, c'eſt que je ne crois pas que l'Auteur des *Penſées ſur l'interprétation de la Nature* faſſe fortune chez nos Neveux. Ce n'eſt pas qu'il n'ait beaucoup d'eſprit, un génie même éminent, ſi l'on veut, & des connoiſſances infinies & profondes. Comment ſe peut-il qu'avec tout cela on faſſe des livres médiocres ? Tout ce que j'ai lu de cet Ecrivain eſt marqué, en général, au coin d'une imagination rafinée, qu'une atmoſphère

très-subtile environne souvent. C'est un être purement intellectuel, & je lui conseille de l'être toujours; car quand il a voulu se rendre sensible & palpable, si j'ose parler ainsi, c'est-à-dire, quand il a fait des ouvrages agréables, tels que des Romans, on a trouvé que ce Sylphe devenoit Gnome.

A propos, j'oubliois de vous prévenir sur le nom de *Rousseau*, qui se trouve dans la liste des grands hommes mentionnés par l'Interprète, non de la Nature ni du Public, mais de lui-même. Vous seriez assez simple pour croire qu'il s'agit de notre grand Poëte Lyrique. Non, Monsieur, il est question de M. *Rousseau* de Genève, qui trouve ici un juste retour de la part d'un Ecrivain qu'il a lui-même exalté plus d'une fois. Ils se rendent mutuellement ce petit service. Ils sont associés avec quelques autres pour ce commerce d'encens. Ces Puissances Philosophiques ont conclu entre elles une ligue offensive & défensive.

Les Egléides.

Ce titre ne signifie, Monsieur, que

des *Poësies amoureuses dédiées à Eglé.* C'est, si vous voulez, le Journal Historique des amours infortunés de M. *Poinsinet.* Je dis infortunés; car le jeune Auteur nous apprend presque à chaque Page que son ingrate Maîtresse n'a payé ses feux que d'indifférence. Que ce soit vérité ou discrétion, sa franchise ou sa modestie, dans un siécle pareil au nôtre, est toujours digne d'éloges. Ses vers sont divisés en deux Parties, qui réunies ne forment qu'un très-médiocre volume. La premiere contient des Pièces directement adressées à *Eglé*, à sa sœur, ou à *Damon*, ami de notre Poëte, mais qui ont toujours rapport à l'adorable inhumaine. Il y en a quelques-unes aussi composées en l'honneur de ses Chiens, dont on fait même l'Apothèose; nous sommes fort heureux que la belle *Eglé* n'ait eu ni Chat, ni Singe, ni Perroquet. La seconde Partie renferme quelques traductions ou imitations de Poëtes Grecs & Latins qui m'ont paru assez heureuses; elles sont d'autant plus estimables qu'elles donnent une grande idée des Originaux, puisque dans les endroits mêmes que notre jeune interprète rend avec le plus de foiblesse, ils

ſont infiniment ſupérieurs à tout ce qu'il a créé de lui-même. Ces verſions en général lui font honneur, & prouvent qu'il eſt né avec un talent ſuſceptible de perfection, s'il s'applique à la lecture réfléchie des bons modèles.

L'Ode d'*Horace*, *Audivere Lyce*, &c. l'Eglogue de *Virgile*, *formoſum Paſtor Corydon*, &c; les funérailles d'*Adonis* de *Bion*, & le *Pervigilium Veneris*, conſervent une partie de leurs graces dans les Vers de M. *Poinſinet*. Je crois que vous goûterez, par exemple, ce petit morceau librement imité du Cygne de Mantoue.

Quem fugis, ah demens! habitarunt Dî quoque ſylvas,
Dardaniuſque Paris. Pallas, quas condidit arces
Ipſa colat; nobis placeant ante omnia ſylvæ.
Torva leæna lupum ſequitur, lupus ipſe capellam;
Florentem Cytiſum ſequitur laſciva capella;
Te Corydon, ô Alexi! Trahit ſua quemque voluptas.
Aſpice aratra jugo referunt ſuſpenſa juvenci,
Et ſol creſcentes decedens duplicat umbras:
Me tamen urit amor: quis enim modus adſit amori?
Ah Corydon, Corydon, quæ te dementia cepit!

Pourquoi, cruelle Eglé, fuyez-vous les forêts ?
Les Dieux ont habité ſous leurs ombrages frais.
Long-tems le beau Pâris a chéri ces aſyles.
Laiſſez Pallas ſe plaire au tumulte des Villes.
Aimez ainſi que nous, & brûlez une fois ;
Vous ne vous plairez plus qu'au ſilence des bois.
Le lion eſt ſuivi du Chaſſeur intrépide :
Lui-même il ſuit le loup ; le loup l'agneau timide ;
L'agneau ſuit en tous lieux celui qui le conduit :
Et moi les pas d'Eglé, qui ſans ceſſe me fuit.
Mars brûla pour Venus, Narciſſe pour lui-même ;
Chacun ſuit ſon attrait ; c'eſt vous, Eglé, que j'aime.
Voyez ces bœufs tardifs, au hameau de retour,
Et l'ombre s'agrandir de la chute du jour.
Je brûle cependant d'un feu qui croît ſans ceſſe.
Ah ! Malheureux, étouffe une folle tendreſſe.
Ah ! Sylvandre, Sylvandre, appelle ta raiſon...
Mais que peut-elle, hélas ! contre un ſi doux poiſon ?

Je ne crains point de vous offrir encore, Monſieur, ce petit échantillon du *Pervigilium Veneris* ou *Vigile de Vénus*, dont le refrain, comme vous ſçavez, eſt : *Cras amet qui nunquam amavit ; qu'que amavit cras amet.*

Aimez demain, si vous n'êtes amans ;
Si vous aimez, aimez demain encore :
Le Printems renaît dans nos champs
Le Printems y fait tout éclorre.
La naissance du monde est l'œuvre du Printem
Les plaisirs avec lui sont entrés dans le mond
Par les nœuds de l'amour il unit les oiseaux ;
Il peuple les forêts, il réchauffe les eaux
Qui rendent Dodone féconde.
Demain la Mère des Plaisirs
Viendra dans ces vergers respirer les zéphirs,
Et dispenser ses loix au peuple qui l'adore.
Aimez demain, cœurs sans desirs ;
Cœurs amoureux, aimez demain encore,
Venus reproduit au matin
Tous les rubis qui parent Flore.
C'est Venus qui répand au lever de l'Aurore,
Cette douce rosée, aliment de nos fleurs ;
Légere pluye, aimables pleurs.
Chaque saison nouvelle à son gré se colore.

Parmi les Pièces qui sont de l'invention de l'Auteur, il y en a quelques-unes où l'on trouve de la délicatesse, du sentiment, de l'esprit & de l'invention. Telle est, entr'autres, *l'Elegie* intitulée *Songe*. L'Auteur se croit transporté sur la double Colline : ce rêve est pardonnable à un jeune Poëte. Com-

me il ne connoît que l'Amour, il voit avec plaisir toutes les Muses, excepté la grave *Uranie*, occupées à célébrer ce Dieu. Il les écoute, les admire, & poursuit son chemin :

Je m'éloigne, occupé d'une autre rêverie :
Et suivant le sentier d'une riche prairie,
J'y foule mille Fleurs, jadis autant d'Amans ;
Et qui le sont encor sous ces déguisemens.
Le JASMIN y languit pour l'ingrate AMARANTHE.
CLYTHIE aime à tourner vers l'Astre qui l'enchante :
La pâle VIOLETTE y croît près d'ADONIS.
NARCISSE s'aime encore, entouré de SOUCIS.
Sous le safran CROCUS, sous la pourpre HYACINTHE,
De leurs feux mal éteints ont conservé l'empreinte.

Cette idée est très-agréable & bien rendue. On diroit presque que l'histoire de chaque fleur n'occupe pas plus d'espace que la fleur même. Le Recueil de l'Auteur seroit précieux, s'il présentoit souvent d'aussi jolies Tirades. Mais, en général, il est foible ; la crainte qu'il a de trop élever son vol lui fait

raser la terre. Il est vrai que les genres de Poësie dans lesquels il s'est exercé nous paroissent insipides ; mais c'est précisément pour cette raison qu'il falloit tâcher d'en ramener la mode, en y jettant des images, des descriptions, des réflexions délicates & naturelles. Si nous sommes dégoutés des Elegies, des Eglogues, des Idylles, des Stances, des Odes, des Cantatilles, &c, il ne faut pas croire que ce soit la faute de ces genres : qu'on en fasse de bonnes, & le public y reviendra.

M. *Poinsinet*, Auteur de ces *Egléïdes*, est Officier de M. le DUC D'ORLÉANS. Il a un Cousin-Germain qui porte le même nom que lui, qui est à peu près du même âge, & qui cultive aussi la Poësie. Il a fait une petite Comédie en un Acte en vers, intitulée l'*Impatient*, que les Comédiens François ont reçue ; ce n'est n'est pas à dire qu'ils la jouent.

Je suis, &c.

A Paris, ce 3. Février 1754.

LETTRE II.

La Danse Ancienne & Moderne.

LA Danse, portée, chez les Grecs & chez les Romains, à son plus haut point de perfection, eut le sort de tous les Arts. Vous sçavez, Monsieur, qu'ils disparurent à l'approche des Barbares. Mais après une longue suite de siécles la voix d'un *Médicis* les rappella ; & l'Italie attira de nouveau les regards des Nations. Alors le talent & le génie se réunirent, & l'on vit renaître avec la Peinture & la Poësie, le charme de la Musique & les graces de la Danse. L'histoire de cette dernière, depuis cette époque jusqu'à nos jours, ses différentes progressions, les formes qu'elle a successivement reçues, ce qu'elle est aujourd'hui, ce qu'elle pourroit & devroit être: voilà, Monsieur, ce qui fait le sujet de la seconde Partie de *la Danse ancienne & moderne, ou Traité historique de la Danse, par M. de Cahusac.*

Bergonce de Botta, Gentilhomme de

Lombardie, donna à Tortonne une fête éclatante à *Galeas* Duc de Milan & à *Isabelle d'Arragon*, sa nouvelle épouse. Il en parut une description qui courut toute l'Europe, & qui donna dans la suite l'idée des Carousels, des Opera, & des grands Ballets à machines. Le premier de ces spectacles est étranger à cet ouvrage; l'Auteur ne parle du second qu'autant qu'il est lié avec la Danse qui fait le fond du troisième. Ce dernier parut susceptible de la plus heureuse variété; & comme il pouvoit représenter les choses naturelles, merveilleuses ou de pure fiction, on le divisa en Ballets historiques, fabuleux & poëtiques. La distribution ordinaire de ces Ballets étoit en cinq Actes; chaque Acte étoit composé de plusieurs Entrées. Dans ces Entrées on voyoit des Danseurs qui, par leurs pas, leurs gestes, leurs attitudes, représentoient la partie de l'action générale dont ils étoient chargés. On joignit à la Danse des symphonies & des machines; & ce spectacle, enrichi des plus brillantes décorations, réunit tout ce que le goût & la magnificence peuvent enfanter.

Les Ballets poëtiques, fournissant une

carrière plus vaste à l'imagination des Compositeurs, furent beaucoup plus en usage que les deux autres. On en composa de trois sortes ; d'allégoriques, de moraux & de bouffons. Ce n'est que par des exemples que M. de *Cahusac* croit pouvoir faire connoître les trois différentes branches de ce genre. Il donne le précis de trois Ballets qui furent exécutés en divers temps avec beaucoup d'appareil:

Ce n'est pas seulement au Théatre que la Danse a formé le fond d'un grand Spectacle ; on l'a encore employée de la manière la plus solemnelle dans des fêtes consacrées par la piété, & autorisées par l'usage. Les Portugais imaginèrent autrefois, & ont depuis mis souvent en pratique ce que l'Auteur appelle des *Ballets Ambulatoires*. C'étoit au milieu des rues & dans les places publiques, que se faisoient ces représentations. Une des plus mémorables fut celle qui se donna à Lisbonne, au sujet de la Béatification de S. *Ignace*, fondateur des Jesuites. On y voyoit, entr'autres choses, une machine de bois d'une grandeur énorme, qui représentoit le cheval de Troye. Ce cheval étoit mis en mouvement par

de ſecrets reſſorts, tandis qu'autour de lui ſe repréſentoient en Ballets les principaux évenemens de la guerre de Troye.

La mort tragique de Henri II ayant fait perdre en France le goût des Tournois, les Ballets, les Maſcarades & les Bals furent l'unique reſſource de la gayeté Françoiſe. Mais M. de *Cahuſac* fait voir que la Danſe fut un Art connu des François avant tous les autres. Henri IV avoit été élevé dans un pays où l'on danſe en naiſſant : auſſi, ajoûte l'Auteur, la Danſe fut-elle un des amuſemens favoris de ce Prince. « Peut-être eſt-ce durant ſon regne » que les François ont le plus danſé, & » qu'ils ſe ſont le mieux battus ».

L'hiſtoire de la Danſe entraîne néceſſairement celle du Bal. On en diſtingue de trois ſortes; les Bals de cérémonie, les Bals maſqués & les Bals publics. Nous trouvons l'uſage des premiers établi dans l'Antiquité la plus reculée. Ils ſe multiplièrent en Grèce, à Rome & dans l'Italie. « On y danſoit froidement des dan» ſes graves ; on n'y trouvoit alors, » comme de nos jours, que beaucoup » de pompe ſans art, un grand faſte ſans » invention, l'air de diſſipation ſans » gayeté.... A cette gravité, ſi l'on ajoû-

» te

» te les embarras du Cérémonial, la froi-
» de répétition des mêmes danses, les
» règles rigides établies pour le main-
» tien de l'ordre de ces sortes d'assem-
» blées, le silence, la contrainte, l'inac-
» tion de tout ce qui ne danse pas, on
» trouvera que le Bal de cérémonie est,
» de tous les moyens de se réjouir, le
» plus propre à ennuyer ». Croiriez-vous,
Monsieur, que pour voir *Marguerite de Valois* danser à un de ces Bals, *Dom Juan d'Autriche*, Vice-Roi des Pays-Bas, partit exprès en poste de Bruxelles, & vint à Paris *incognito*. Mais ce qui vous paroîtra peut-être encore plus extraordinaire, c'est que *Philippe II*, Roi d'Espagne, étant arrivé à Trente durant la tenue du Concile, les Pères ordonnerent un Bal de cérémonie pour sa réception. Les Dames les plus qualifiées de la Ville y furent invitées; le Cardinal de Mantoue ouvrit le Bal, & tous les Pères du Concile dansèrent avec autant de modestie que de dignité.

Le Bal masqué n'a point été connu des Grecs; & les Romains n'en ont eu l'idée que fort tard. Il a été extrêmement à la mode en France pendant plus de deux siécles; mais les Bals publics l'ont

fait tomber sous la Régence, & il ne s'est pas relevé depuis. L'Electeur de Bavière & le Prince de Portugal étant en France, avoient donné, l'un à Surène & l'autre à l'Hôtel de Bretonvilliers, des fêtes superbes dont les Bals masqués faisoient le principal ornement. Le Public en jouit; mais les particuliers effrayés de la somptuosité que ces Princes y avoient répandue, n'osèrent plus se procurer dans leurs maisons de semblables amusemens; ils voyoient une trop grande distance entre ce que Paris venoit d'admirer, & ce que leur fortune & la bienséance leur permettoient de faire. C'est dans ces circonstances que M. le Régent permit l'établissement des Bals publics dans la salle de l'Opera. On doit mettre aussi au nombre de ces Bals, ceux que la Ville de Paris a donnés dans les occasions éclatantes pour signaler son zéle & son amour pour nos Rois. L'Auteur rapporte à ce sujet une anecdote bien glorieuse à *Henri* IV. Lorsque les Suisses vinrent en France pour renouveller leur alliance, le Prévôt des Marchands & les Echevins ordonnèrent un Bal à l'Hôtel de Ville pour les recevoir. Mais, comme ils étoient sans fonds, ils

demandèrent au Roi la permission de mettre un impôt sur les robinets de toutes les fontaines publiques. *Cherchez quelque autre moyen*, leur répondit le bon Prince, *qui ne soit point à charge à mon Peuple, pour bien régaler mes Alliés. Allez, Messieurs*, continua-t-il, *il n'appartient qu'à Dieu de changer l'eau en vin*.

« Feu M. Turgot, dit M. *de Cahu-*
» *sac*, auroit fait l'équivalent d'un pareil
» miracle, sans surcharger le Peuple,
» & sans importuner le Roi. Ce Magis-
» trat, que la Postérité, pour l'honneur
» de notre siècle, mettra de niveau avec
» les hommes les plus célèbres du siècle
» de *Louis XIV*, sçut bien changer une
» cour irréguliere en une salle de Bal la
» plus magnifique qu'on eût vûe encore
» en Europe, & un édifice gothique en
» un Palais de Fées. Tout prospère, tout
» s'embellit, tout devient admirable
» sous la main vivifiante d'un homme
» de génie ». Il n'est point de Citoyen qui ne sache gré à l'Auteur d'avoir rendu ce juste hommage à la mémoire d'un des plus illustres Ediles de cette Capitale. Les fêtes qu'il donna lors du mariage de Madame Infante, Duchesse de Parme, furent si bien entendues, si galan-

tes, si magnifiques, que les esprits les plus difficiles ne purent dire autre chose, sinon : *Que pourroit-il faire pour le mariage d'un Dauphin ?* On en pouvoit juger, répond M. *de Cahusac*, par ce qu'il fit alors.

Je reviens à l'histoire de la Danse que notre Opera s'est appropriée comme une partie essentielle de ce spectacle. Quand *Quinaut* fonda un nouveau Théatre parmi nous, il voulut parler à l'oreille par les sons modulés de la voix, & aux yeux par les pas, les gestes & les mouvemens mesurés de la Danse. Il se ménageoit par-là un nouveau genre d'action théatrale, qui pouvoit donner un feu plus vif à l'ensemble de sa composition. Il étoit donc nécessaire, pour remplir cet objet, que la Danse conservât le caractère d'imitation & de représentation que doit avoir tout ce qu'on introduit sur la Scène. Rappellez-vous, Monsieur, les grands tableaux qu'elle est capable de former, & qu'elle forma réellement à Rome & dans la Grèce. Ce sont ces mêmes merveilles que M. *de Cahusac* voudroit qu'elle produisit aux yeux des François, & que *Quinaut* avoit en vûe, en l'introduisant sur son Théatre,

Mais qu'il s'en faut bien que son intention ait été remplie ! La Danse n'est aujourd'hui qu'un simple divertissement ; l'Auteur se plaint qu'à la place des idées nobles qui entrent essentiellement dans le plan de *Quinaut*, on ait substitué une exécution maigre, de petites figures mal dessinées, & un miserable coloris. Entre autres exemples, je citerai l'épisode de *Prothée*, qui est lié à l'Opera de *Phaëton*. Vous avez vû, Monsieur, que le personnage connu dans la Fable par ses transformations surprenantes, n'étoit qu'un Danseur Grec, qui opéroit ces sortes de prestiges par la rapidité de ses pas, & par les formes diverses qu'il sçavoit donner à l'ensemble de ses mouvemens. *Quinaut* fournissoit, par cet épisode, le fond le plus riche que la Danse théatrale ait jamais eu, pour déployer tous les plus beaux ressorts de l'art. Que résulte-t-il cependant de cette idée dans l'exécution ? « On ne me donne qu'une froide » symphonie, des cartons mal peints, » quelques poignées d'étouppes enflammées, un escamotage grossier, qui ne » sert qu'à me faire appercevoir com- » bien j'aurois pû être satisfait, si le jeu » de la Danse & le mouvement des Ma-

» chines s'étoient adroitement concer-
» tés, pour rendre à mes yeux l'inten-
» tion ingénieuse du Poëte ». En recherchant les différentes causes de cette mauvaise exécution, voici celle qui se présente principalement à l'Auteur. La Danse étoit au berceau en France lors de l'établissement de l'Opera, & les desseins de *Quinaut* demandoient des Danseurs consommés. Le plan étoit en grand; il fallut le resserrer, le rapetisser, pour le proportionner à la force des sujets. Cependant la nouveauté du spectacle le fit recevoir, tel qu'il étoit, avec un applaudissement unanime; & le plaisir qu'on y trouva fit regarder les Ballets comme des chefs d'œuvres, les Danseurs comme des modèles. On ne crut donc pouvoir mieux faire que de suivre servilement ce qui avoit fait l'objet de l'admiration publique; & pendant plus de soixante ans on n'a dansé constamment que les mêmes choses, & de la même manière.

Un autre obstacle qui s'oppose aux progrès de l'art, & qui empêche que la Danse ne soit une expression de l'action principale, c'est, dit M. *de Cahusac*, que, « chacun des Danseurs se croit un

» être à part & privilégié. Il veut avoir » le droit de paroître seul deux fois, » dans quelque Opera que l'on mette au » Théatre; il penseroit n'avoir pas dansé, » s'il n'avoit ses deux entrées particuliè- » res : il les ajuste toujours à sa mode, » & sans aucune relation directe ou in- » directe au plan général qu'il ignore, » & qu'il ne s'embarrasse guère de con- » noître ». Vous sentez, Monsieur, tous les abus qui résultent de cet inconvé- nient : mais vous voyez encore mieux combien il est difficile d'y remédier. Une des grandes objections des Dan- seurs modernes contre la Danse en ac- tion, c'est, disent-ils, que les grands Maîtres ne l'ont point pratiquée, & que sans doute elle leur a paru un obstacle au développement des graces, à la pré- cision des mouvemens, à la perfection des figures. Mais, répond M. de *Cahusac*, ce que les Romains ont vû faire à *Pilade* & à *Batyle*, peut encore être exécuté parmi nous. Il n'y a qu'à lire l'histoire de l'Art pour être convaincu que les pos- sibilités sont les mêmes dans tous les temps. En 1732 Mademoiselle *Sallé* re- présenta à Londres, avec le plus grand succès, deux actions dramatiques com-

plettes, l'*Ariane* & le *Pygmalion*. Un Danseur & une Danseuse exécuterent à Sceaux la scène du quatrième Acte des *Horaces*, dans laquelle le jeune *Horace* tue *Camille*; & leur Danse la peignit avec toute l'énergie dont elle étoit susceptible. Tous les jours nous voyons le bas comique rendu avec naïveté par la Danse pantomime. On ne doit donc se défier, ni de ses forces, ni de l'art, lorsqu'on a l'ambition de vouloir y exceller. Qu'on fasse attention à la supériorité de la Danse en action sur la Danse simple : l'une est un grand tableau d'histoire, & l'autre un simple portrait. « On ne sçau- » roit faire qu'un seul tableau de toutes » les Danses simples qu'a exécutées pen- » dant vingt ans le meilleur Danseur » moderne. Voyez que de jolis *Téniers* » naissent chaque jour sous la main lé- » gere de *de Hesse* ». D'ailleurs la Danse en action est aujourd'hui l'unique ressource qui reste à un Danseur qui veut se faire de la réputation, en suivant une route nouvelle dans son art. La Danse simple a été poussée aussi loin qu'on puisse la porter. « Nul homme ne s'est mieux » dessiné encore que *Dupré*; nul ne fera » les pas avec plus d'élégance; nul n'a-

» justera ses attitudes avec plus de no-
» blesse. N'espérez pas de surpasser les
» graces de Mademoiselle *Sallé*. Vous
» vous flattez, si vous croyez arriver ja-
» mais à une gayeté plus franche, à une
» précision plus naturelle que celles qui
» brilloient dans la Danse de Mademoi-
» selle *Camargo* ». Ces trois sujets semblent avoir épuisé toutes les ressources de la Danse simple. La Danse en action est un champ vaste, encore en friche; il faut le cultiver.

Toute action théatrale, peut être représentée par la Danse; mais il y a là-dessus plusieurs règles à observer. La Danse, dès-lors qu'elle est une représentation, doit avoir, comme une Piéce dramatique, les trois parties; l'exposition, le nœud & le denouement. C'est ici que M. de *Cahusac* développe les principes de l'Art, de la maniere la plus claire, la plus vive & la plus précise. Lisez cet ouvrage, Monsieur; il contient des objets amusans & utiles pour tous les ordres de Lecteurs; à mesure que vous le parcourerez, vous serez entraîné par les graces d'un style toujours pur, serré sans obscurité, ingénieux sans affectation, par des anecdotes curieuses, par des recher-

ches fines, par des critiques de bon goût.
Les vûes philosophiques de M. de *Cahusac* sont dans son ouvrage le point le plus estimable. Tous les Arts ont une affinité entre eux; & l'on voit qu'en parlant de celui dont il traite, il saisit avec adresse l'occasion de répandre des préceptes lumineux, des facilités heureuses sur plusieurs autres Arts trop négligés & trop peu connus. L'embellissement, la perfection, la gloire de l'Opera François, paroissent sur-tout l'objet de sa généreuse ambition. Il prouve que l'idée de ce Spectacle est une des plus belles productions de l'esprit humain; & l'on découvre dans les perspectives qu'il laisse entrevoir, l'état honorable dans lequel il seroit possible de le porter avec du zèle, du soin & du génie. Ainsi, tandis qu'une main étrangère & ennemie veut détruire le Temple des Muses, un vrai Patriote, un Philosophe, qui l'est sans affiche & sans rudesse, le soutient avec dignité. Il est à souhaiter qu'il écrive ainsi sur les autres Parties de notre scène Lyrique. *Ce Traité de la Danse*, divisé en trois petits Tomes, se trouve chez *…and*, Libraire, Rue S. Jacques.

La Revue des Théâtres.

Le vingt-deux Décembre de l'année dernière a vû naître & mourir sur la Scène Italique cette Comédie en vers, en un Acte. L'Auteur, M. *de Chévrier*, a cru sans doute lui donner une nouvelle vie en le faisant imprimer; mais, si je puis me servir de cette comparaison, c'est se faire inhumer le visage découvert, comme cela se pratique dans quelques Pays. On lit à la tête un *Avertissement* où l'Auteur dit : « J'aurois desiré que le Public » judicieux, s'accommodant *à ma tran-* » *quillité*, *eût pu voir d'un œil Philosophi-* » *que les manœuvres odieuses que la bassesse* » *& la méchanceté* ont employées pour » faire tomber ma Comédie. » Ne voilà-t-il pas encore, Monsieur, la *Philosophie* en jeu? Que dites-vous d'un Poëte qui vous parle de sa *tranquillité* le jour d'une première représentation? En vérité, je n'y connois plus rien. Ou c'est en imposer au Public, ou c'est exprimer un sentiment réel. Dans l'un ou l'autre cas, je ne puis estimer un homme de Lettres; & pour ne parler que de la dernière hypothèse, je vous avoue que j'aurois très-mauvaise idée d'un Ecrivain qui ne sen-

tiroit point cette inquiétude, cette émotion, ces entrailles de père, si naturelles à l'humanité qui se reproduit de façon ou d'autre. Les *Corneilles*, les *Racines* & les *Molières* n'étoient assurément pas *tranquilles* lorsqu'ils donnoient une Piéce nouvelle. Mais, quand j'y pense, nos Auteurs modernes font très-bien d'avoir ou d'affecter cette stoïque indifférence. Ils seroient trop à plaindre, s'ils étoient ou s'ils paroissoient sensibles. Au reste, comme M. *de Chévrier* attribue à des *manœuvres odieuses* la chute de sa Piece, & que probablement ses soupçons tombent sur des personnes qui en sont très-innocentes, je me crois obligé de le tirer d'erreur; de l'assûrer que c'est uniquement sa faute, si sa Comédie n'a pas eu le succès dont il s'étoit flatté, & que le Public l'a vû jouer d'un *œil* très-*Philosophique*. Il convient lui-même dans son *Avertissement*, que le ton qu'il a pris *est trop dur*; que ses scènes sont *trop longues*; que *le sérieux bon sens de ses personnages* peut aussi lui avoir été préjudiciable. Tout cela est vrai, parce qu'il ne faut être ni *dur*, ni *prolixe*, ni *sérieux* dans une Comédie. Mais il s'en prend encore au Vers Alexandrin qu'il a choisi,

& qui, ſelon lui, *n'eſt pas fait pour la Comédie Epiſodique*; ce que je ne penſe pas. La meſure du vers eſt, en général, la choſe du monde la plus indifférente. Il s'agit d'être ingénieux, vif, ſaillant, agréable & naturel. Nous avons mille ſcènes charmantes en Vers Alexandrins.

Outre les défauts que l'Auteur reconnoît lui-même, il y en a dans ſa Piéce beaucoup d'autres qui lui ont échappé. Le vice dominant eſt la trivialité des reproches qu'il fait à tous nos Spectacles. Il ne dit que ce qu'on entend dire tous les jours, & le plus ſouvent il ne le dit pas mieux qu'on ne l'entend dire. *La Critique* joue le grand role dans cet Acte à tiroir; elle ne quitte point la Scène; elle reçoit les viſites de *la Mode*, de *la Comédie moderne*, d'un *Acteur Tragique*, de *l'Opéra*, de *la Comédie Italienne* elle-même, d'une *Danſeuſe*, & d'une *Chanteuſe* d'Italie. Cette idée n'étoit pas mauvaiſe, & ce cadre pouvoit renfermer de jolis portraits, une ſatyre fine & enjouée. Mais *la Critique*, au lieu de prendre le ton de la bonne plaiſanterie, le ſeul qui convienne au Théatre, ne dit à tous ces Perſonnages que des vérités dures & com-

munes, & ne leur débite qu'une morale triste. Les Ballets, le ton langoureux ou sophistique de la Comédie Françoise & le jeu forcé de quelques Acteurs de ce Théatre, les Bouffons à l'Opéra, les minauderies des Danseuses, les *Lazzis* trop répétés chez les Italiens, le vuide de leurs Piéces, & leur peu de talent pour jouer le François, qu'ils rendent *Gothique*, selon notre Auteur : voilà, Monsieur, en général l'objet de la mauvaise humeur & des traits de *la Critique*.

Cette Pièce, toute défectueuse qu'elle est, prouve cependant que l'Auteur ne manque ni d'esprit ni de talent. Et je crois qu'il en mettroit davantage dans ses Ecrits, s'il s'appliquoit à l'étude des bons modèles, & s'il ne se livroit point à sa facilité ; malheureux don de la Nature qui perd une foule de jeunes Ecrivains.

M. *de Chévrier* caractérise assez bien les Piéces Italiennes :

Un Fourbe intelligent, échauffé par l'Amour,
Vient tromper *Arlequin*, qui le dupe à son tour ;
Coraline s'en plaint ; *Pantalon* la marie ;
Et *Scapin* en jurant finit la Comédie.
Le Parterre enchanté demande un Menuet ;
Et, sans savoir pourquoi, chacun sort satisfait.

La Mode se peint elle-même avec des traits qui, par malheur, ne sont que trop véritables.

Dès mes p'us jeunes ans j'embellis ce séjour ;
L'Europe est mon Empire, & Paris est ma Cour.
C'est moi qui dirigeant les mœurs & les usages,
Fais plier sous mon joug la gravité des Sages :
Je sais tout asservir. Autrefois mes talens
Se bornoient aux pompons, aux seuls ajustemens.
Le Temps, qui détruit tout, affermit ma puissance,
Et je règle, en un mot, l'esprit & la science.

M. *Rousseau* de Genève est mal mené par *la Critique* ; il est sur-tout désigné dans ces vers, où, en parlant des Philosophes à paradoxes, on dit :

Bien-tôt vous les verrez nous donner pour maxime,
Qu'un Peuple policé n'est fait que pour le crime ;
Et déprimant les Arts & l'amour des Talens,
Soutenir que les Sots sont seuls honnêtes gens.

Un trait qui m'a fait plaisir, qui me paroît bon en lui-même, & qui fit beau-

coup rire le Parterre, parce qu'il l'appliqua à l'Auteur, eſt, lorſqu'au milieu d'une ſcène, une *Danſeuſe*, ſans être annoncée, ſe préſente, ſuivie d'une foule de Danſeurs. *La Critique* lui demande :

Quel deſſein, s'il vous plaît, vous amène ?

La Danſeuſe.

Nous venons en ces lieux pour allonger la Scène;
Madame, permettez qu'à l'aide de ces bras
Je tire en ce moment un Auteur d'embarras.

M. *de Chévrier*, non content de ſon *Avertiſſement*, n'a pu ſe refuſer la conſolation de dire encore un petit mot au Public à la fin de ſa Piéce. Il rend juſtice à un Ballet ingénieux que le célébre M. *de Heſſe* avoit compoſé pour ſa Comédie. Le peu d'intervalle qu'il y eut entre la fin de la Pièce & l'ouverture du Divertiſſement n'ayant point ſuffi pour calmer le Public échauffé, ce Ballet n'eut pas tout le ſuccès qu'il méritoit. M. *de Chévrier* conſeille au Compoſiteur de le joindre à une Pièce meilleure que la ſienne. « Pour moi, ajoute-t-il, que des » occupations intéreſſantes & glorieuſes

» vont attacher de plus en plus à un Souverain qui fait le bonheur de l'Empire & l'admiration du Monde, je laiſſe à des mains plus heureuſes le ſoin flatteur de cueillir les palmes du Parnaſſe. *Poëte par amuſement*, j'abandonne aux Auteurs de profeſſion le talent de ramener le Public par de nouveaux eſſais. » Cependant M. *de Chevrier* nous raſſure par ce qui ſuit : « Qu'on ne s'imagine pas que je prétende par là renoncer à la Poëſie. *Né avec un cœur tendre & un goût pour le plaiſir*, *je veux encore conſacrer des Vers à l'Amour & à la Volupté.* » M. *de Chévrier* travaille à la vie de l'immortel Duc *Léopold*, père de l'Empereur regnant ; & il va donner au premier jour un Livre en deux Volumes, ſous le titre de *Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des hommes illuſtres de Lorraine, avec une réfutation de la Bibliothèque Lorraine de Dom Calmet.* Ces ouvrages ſolides, s'ils ſont travaillés avec ſoin, lui feront certainement plus d'honneur que tous les Romans & les Vers qu'il pourroit faire.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 6 Février 1754.

LETTRE III.

Anecdotes Historiques, Militaires, & Politiques de l'Europe.

ON nous annonce, Monsieur, que cet Ouvrage, dont il ne paroît encore que deux Volumes *in*-12, sera très-considérable. Et vous concevez en effet que les Tomes peuvent se multiplier aisément sous la plume féconde & brillante de M. l'Abbé *Raynal*. Pour ne pas remonter à des temps trop reculés, il commence à la grande Epoque de la rivalité des Maisons d'Autriche & de France. Il se propose donc de nous apprendre ce que l'Histoire, la Guerre & la Politique ont eu de plus secret, *depuis l'élévation de Charles-Quint au Trône de l'Empire jusqu'au Traité d'Aix-la Chapelle en* 1748. Car c'est l'idée que l'on attache au nom d'*Anecdotes*, qui ne se donne qu'aux Mémoires ou aux récits de certains faits qui n'ont point encore paru dans les Livres imprimés. Si M. l'Abbé *Raynal* ne disoit, par

malheur, que ce que tout le monde ſçait; s'il n'avoit puiſé que dans des ſources ouvertes à tous les Ecrivains; ſi même il s'étoit ſouvent abandonné à des guides infidelles, que deviendroient ſes prétendues *Anecdotes*? Je n'aurois garde de penſer qu'il eût voulu tromper le Public par un titre captieux; mais je dirois qu'il s'eſt trompé lui-même ſur la ſignification d'un terme généralement connu.

Vous ne lirez dans ces deux premiers Volumes, Monſieur, que ce que vous avez déja lû dans beaucoup d'autres; & vous n'y verrez de différence que par rapport au ſtyle; reſte à ſçavoir ſi cette différence eſt à l'avantage de notre Auteur. *La ſuite*, dit-il dans ſon *Avertiſſement, ne tardera pas à paroître, ſi le Public juge que je me ſuis aſſez corrigé des défauts qu'il a trouvés dans mon hiſtoire du Stadhouderat & dans celle du Parlement d'Angleterre.* Voilà précisément ce que je crains que le Public ne penſe pas. Il ajoûte: *Le Lecteur peut s'aſſurer que l'envie d'écrire des choſes ſingulières ne m'en fera jamais hazarder de fauſſes ni même de douteuſes.* C'eſt encore un point qui lui ſera conteſté. Enfin, il

nous avertit qu'il sera quelquefois obligé *de remanier des morceaux importans traités déja avec succès par de grands Ecrivains*. Deux nouveaux obstacles au succès de son Ouvrage. Dès que ces morceaux sont déja traités, qu'est-il besoin de les employer dans un Livre d'*Anecdotes* ? & dès qu'ils sont traités avec succès par de grands Ecrivains, quelle obligation peut-on avoir à M. l'Abbé *Raynal* de les remanier ?

Les Epoques contenues dans le premier Volume, sont Monsieur : 1°. L'Election de *Charles - Quint* en qualité d'Empereur. 2°. Les Guerres civiles d'Espagne en 1520 & 1521. 3°. La guerre de Navarre en 1521. 4°. Les guerres de *Charles-Quint* & de *François I*, depuis 1521 jusqu'en 1544. Je ne suivrai point l'Auteur dans tous ces chemins trop battus ; & comme je ne pourrois vous rien apprendre de nouveau quant au fond, je ne m'attacherai qu'à la forme, qui certainement a quelque chose de neuf.

Je remarquerai d'abord une petite méprise échappée à M. l'Abbé *Raynal* ; c'est qu'il appelle *François I chef de la Maison de Bourbon*. Il est assez rare

qu'un Ecrivain ignore que cette Maiſon étoit alors fort éloignée de la Couronne; que la Maiſon de *Valois* regnoit, & que *François I* en étoit le chef. J'aurois crû que c'étoit une faute d'impreſſion, ſi je ne l'avois trouvée en pluſieurs endroits, juſques dans *l'Avertiſſemen*.

Les premières Pages de ce Livre préſentent les portraits des ſept Electeurs; & c'eſt ſur-tout dans les Portraits qu'on admire la prodigieuſe fécondité de l'Auteur. Autant il cherche à varier ſes caractères & à les faire contraſter, autant il s'efforce de diverſifier les motifs de conduite qu'il prête à ſes perſonnages. Il oblige chaque Electeur à ſe décider, en faveur de *Charles-Quint*, par des raiſons particulières qui lui fourniſſent le ſujet d'une belle énumération. C'eſt après l'antithèſe, la figure qu'il aime le plus. De leur mélange ou de leur alternative réſulte le brillant de ſon ſtyle oratoire. Il faut qu'une fois pour toutes, je vous donne un exemple qui vous fera juger de ſa façon d'écrire, toujours abſolument la même. « *Frédéric* » (Electeur de Saxe) ſe diſtinguoit *dans* » les cérémonies, *par* un air fort *noble*; » *dans* les Diettes, *par* une pénétration

» *singulière*; *dans* les combats, *par* une
» valeur *héroïque*; *dans* les affaires, *par*
» une probité *incorruptible*; *dans* toutes
» les situations, *par* une dextérité *pleine*
» *de candeur*. » Remarquez, Monsieur, cet arrangement ingénieux & symétrique, ces mêmes prépositions artistement répétées, & chaque Substantif fidélement suivi de son Ecuyer l'Adjectif. Mais continuons. « *Frédéric* nomma sans balancer
» le Roi d'Espagne, & son suffrage entraîna les autres. L'Archevêque de Cologne se joignit à lui *pour* éviter la
» honte ou le blâme d'un mauvais choix;
» l'Archevêque de Mayence, *par* systême de gouvernement & de politique; le Roi de Bohême, *pour* trouver
» dans Charles un appui contre Soliman; le Comte Palatin, *par* la crainte
» d'une Armée Espagnole campée dans
» son voisinage; le Marquis de Brandebourg, *pour* ne pas se rendre odieux à
» sa Nation; l'Electeur de Trèves, enfin,
» *pour* ne pas faire de schisme dans l'Empire. » Eh bien, Monsieur, ne voilà-t-il pas des motifs bien différens & bien spécifiés ? Vous souhaiteriez seulement qu'ils fussent véritables. Mais que dites-vous de la raison qui détermina l'Elec-

teur Palatin à donner ſon ſuffrage pour l'élection de *Charles-Quint* ? Ce fut *la crainte d'une Armée Eſpagnole campée dans ſon voiſinage*. Il n'y a rien aſſurément de plus *Anecdote* que cette Armée Eſpagnole campée dans le voiſinage du Palatinat, dans un tems où *Charles-Quint*, ſelon les Hiſtoriens les plus vulgaires, n'avoit, ni même n'eût oſé avoir en Flandres ni en Allemagne le plus petit Corps de Troupes Eſpagnoles. Cette découverte de M. l'Abbé *Raynal* n'eſt pas la ſeule de ſon Livre. Par exemple, il aſſure que *Charles-Quint* avoit été plus empreſſé à acquérir le titre d'Empereur, qu'il ne parut flatté de le porter ; & cela, parce que dans toutes les Lettres qu'il écrivoit, à moins que ce ne fût en Allemagne, il ſignoit toujours *YO EL REY*, *pour montrer qu'il faiſoit plus de cas de ſa Couronne d'Eſpagne que de ſa qualité de Chef du Corps Germanique*. L'Auteur ſe ſeroit épargné cette obſervation ſubtile, s'il avoit ſû ce que peu de gens ignorent ; c'eſt que *YO EL REY* étoit dès-lors, par étiquette, & non par choix, la ſignature des Rois d'Eſpagne ; & que tous les Etats héréditaires de *Charles-Quint*, hors de l'Allemagne, étant devenus

Membres de cette Monarchie, il ne pouvoit pas signer autrement les expéditions qui les concernoient.

M. l'Abbé *Raynal* a un talent tout particulier d'étendre & d'enfler, par les figures, les faits les plus simples & les plus succincts. Il fait un petit conte d'*Athanase d'Ayala*, Page de *Charles-Quint*. Il s'agit d'un Cheval vendu par ce jeune homme, pour en envoyer l'argent à son père, qui étoit alors fugitif & criminel de Lèze-Majesté. Cette historiette occupe trois élégans feuillets. L'Auteur la termine ainsi : l'Empereur *ne sembla accorder de pardon qu'à sa jeunesse, & un nouveau Cheval plus beau que le premier, qu'à sa situation* : cela veut dire, qu'on avoit pardonné au Page, parce que c'étoit un enfant, & qu'on lui avoit donné un Cheval, parce qu'il étoit à pied.

Brantôme & *Varillas*, de peu véridique mémoire, sont les Auteurs favoris de M. l'Abbé *Raynal*, dans ce premier Volume. Ainsi ne vous étonnez pas, Monsieur, si vous y rencontrez de temps en temps de jolis contes & d'agréables fictions. *Bayle* a fait usage de *Brantôme*, mais dans un temps où ses Mémoires étoient

étoient encore Manuſcrits. Ils pouvoient alors paſſer pour *Anecdotes*. Malgré cela, quel diſcernement ne falloit-il pas pour en extraire quelques vérités ? L'hiſtoriette que l'Auteur raconte, d'après cet Ecrivain, de la Signora *Clarice*, eſt auſſi peu vraiſemblable qu'indigne de la majeſté de l'hiſtoire & du caractère de *François I*. On veut nous perſuader que ce Prince n'entreprit le voyage de Milan que pour partager avec *Bonnivet* les faveurs de cette femme. Le même eſprit Romaneſque ſe manifeſte encore quelques Pages après. Le même Prince ne s'obſtine au ſiège de Pavie que par la raiſon ſingulière dont l'Auteur veut bien nous inſtruire. *Ayant promis à une Dame qu'il aimoit, d'être à Lyon au commencement de Mars, vainqueur de ſes ennemis, il ne pouvoit ſe réſoudre à paroître devant ſa Maîtreſſe, après avoir échoué dans la première entrepriſe qu'il avoit formée.*

La captivité de *François I* à la bataille de Pavie, eſt pour M. l'Abbé *Raynal* une ſource féconde d'*Anecdotes*. Qu'on liſe le conte de la balle d'or préſentée à ce Prince par un Soldat Eſpagnol, pour faire partie de ſa rançon ; celui d'un Soldat François, qui donne cent écus à un

des Gardes du Roi prisonnier, pour obtenir la permission de lui ôter ses bottes. Mais rien n'est comparable au noble stratagême dont ce Monarque se servit pour braver, dans sa prison même, l'orgueil des Grands d'Espagne. Ils prétendoient que le Roi de France devoit s'incliner en les saluant. Ils firent diminuer la hauteur de la porte de la chambre, afin qu'ils pussent s'attribuer l'inclination que le Prince seroit obligé de faire pour sortir. *François I* les attrapa bien ; il sortoit à reculons, & leur présentoit le derrière. Le meurtre héroïque d'un de ces Grands, de la propre main du Roi de France, qu'il avoit insulté en jouant avec lui, & l'assassinat d'un Comédien sur le Théatre de Madrid, commis de sang froid par un Ambassadeur de France, sont encore des traits trop singuliers pour que l'Auteur les eût omis. Ce Comédien jouoit malheureusement dans une Pièce sur la bataille de Pavie, dans laquelle on voyoit *François I* terrassé par un Espagnol, & lui demandant la vie dans les termes les plus humilians.

Je passe, Monsieur, au second Volume, non que le premier ne pût me fournir matière à beaucoup d'autres remar-

ques; mais je ne veux qu'effleurer cet Ouvrage. L'Auteur, pour remplir ce second Tome, a pris trois sujets déja traités par les meilleurs plumes; savoir: 1°. les Révolutions arrivées en Suède depuis 1515 jusqu'en 1544. 2°. l'histoire du divorce de Henri VIII Roi d'Angleterre & de Catherine d'Arragon, depuis 1527 jusqu'en 1534. 3°. l'histoire de la Conjuration de Fiesque en 1546 & 1547. *Pufendorff* & l'Abbé *de Vertot* n'ont rien laissé à desirer sur les Révolutions de Suède. *Burnet* & tous les autres Historiens Anglois, dont les plus estimés sont traduits; *Rapin*, le P. *d'Orléans* & d'autres François ont épuisé l'affaire du divorce de Henri VIII. La Conjuration de Fiesque, écrite en François par le Cardinal *de Retz*, en Latin par M. *de Thou*, en Italien par une foule d'Auteurs, est un événement encore plus rebattu. M. l'Abbé *Raynal* a-t-il voulu lutter contre des Ecrivains aussi célébres? Ou n'a-t-il choisi les mêmes sujets que pour sa plus grande commodité?

Quoi qu'il en soit, M. l'Abbé *Raynal* eût fait plaisir aux Lecteurs judicieux de leur indiquer les Manuscrits où il a puisé les desseins secrets & les vûes rafi-

nées qu'il donne à la plûpart de ses Héros. Il en est souvent de si détournées & de si peu vraisemblables, qu'on ne peut s'empêcher de soupçonner l'Auteur d'une fiction ingénieuse où il faudroit un simple narré, & d'une amplification fleurie où l'on attend des réflexions qui portent sur des faits. Tel est le caractère qu'il trace de la conduite & des projets de *Séverin de Norbi*, Amiral de Dannemarck. « Ce Seigneur, sous des dehors » insinuans & flatteurs qui lui attiroient » tant de graces, se trouva avoir plus de » vûes & d'élévation qu'on ne lui en » soupçonnoit. Il sentit que dans la fer- » mentation où étoient les esprits, une » révolution étoit indispensable, même » prochaine; & il alla jusqu'à pouvoir » penser qu'elle se feroit en sa faveur; » &c. » L'habileté de l'Auteur à sonder les replis les plus cachés du cœur, & à pénétrer, pour ainsi dire, dans les plus petites cellules du cerveau de ses personnages, éclate merveilleusement encore au sujet d'un autre Danois, appellé *Tureiohanson*. Les Historiens se sont presque bornés à son nom, à ses titres, & au mauvais succès de son entreprise. On diroit que M. l'Abbé *Raynal* a vêcu

avec ce Seigneur, par le compte détaillé qu'il rend de son caractère & de ses vûes. « Ce factieux étoit plus propre à décorer une liste de Conjurés qu'à conduire » une affaire. Né inquiet & sans génie, » il ne savoit ni se passer d'intrigues, ni » les débrouiller. Son ambition ne partoit d'aucun des principes qui font » souvent faire des choses héroïques, » mais de ces vils motifs qui conduisent » toujours à des bassesses & à des crimes. » Il n'aspiroit pas proprement à être » grand ; il auroit voulu seulement dégrader le Roi. &c. » Ce beau Portrait occupe deux Pages.

Celui du Pontife *Jules II*, écrit du même style, chargé d'enumérations & de petites périodes à plusieurs branches, finit par un trait assez énygmatique. *Le sublime de sa place lui échappa, & il ne vit dans la puissance spirituelle que le moyen d'accroître la temporelle.* M. l'Abbé *Raynal* peut seul expliquer *le sublime d'une place de Pape*, & nous dire ce qu'il voudroit qu'un Pontife, aussi ambitieux & aussi peu religieux que *Jules II*, eût vû de plus dans sa puissance spirituelle. Le Portrait du Cardinal *de Wolsey* (car ce Livre n'est qu'une galerie de Por-

traits) commence ainsi : *Cet Homme célèbre.....vouloit beaucoup de choses, & pouvoit tout ce qu'il vouloit.* Cependant, quelques lignes après, on voit qu'il voulut être Pape, & qu'il ne put l'être.

Voici une censure des plus sévères, au sujet des dispenses accordées par le Pape *Jules II* à *Henri VIII*, pour épouser *Catherine d'Arragon*, veuve *d'Arthur*, frère de ce même *Henri*. « Si on avoit » cherché la voie que la Religion pres- » crivoit de suivre dans cette grande af- » faire, on auroit commencé par s'infor- » mer si le mariage avoit été consommé » entre *Arthur* & *Catherine* : circonstance » décisive dont il ne fut pas question. » C'est dommage que cette remarque Apostolique porte à faux. Si l'Auteur avoit bien lu les Actes de ce fameux Procès, il auroit trouvé, dans le Recueil de *Rymer*, les dépositions, le serment même de la Reine, qui certifioient que le mariage n'avoit pas été consommé ; & c'est tout ce qu'on pouvoit exiger sur un pareil sujet. Il y eut depuis des déclarations contraires ; mais ce fut peu de tems avant le divorce.

L'Auteur paroît scandalisé du titre *de Protecteur & de Chef suprême de l'Eglise*

d'*Angleterre*, que *Henri VIII* obligea tous ses Sujets de reconnoître en sa personne. Il appelle ce titre *nouveau & singulier*, & il ajoute que *cette flatterie révolta tout ce qui comptoit les bienséances ou la Religion pour quelque chose*. 1°. Le titre de *Protecteur* ne sauroit être contesté à aucun Souverain, même à ceux qui ne professent pas la Religion dominante dans leurs Etats. Nous en avons plus d'un exemple récent & authentique : &, à proprement parler, le Gouvernement, dans tous les Etats, est, de droit, censé *Protecteur* de toutes les Sectes qui y sont établies ou tolérées par l'Autorité Législative. 2°. Quant au titre de *Chef*, quoique plus contesté, il est certain que les premiers Empereurs Chrétiens en ont exercé toutes les fonctions, & que plusieurs Rois de Nations Barbares nouvellement converties au Christianisme en ont réuni les prérogatives à la Souveraineté, en convoquant les Assemblées où ils présidoient, & dans lesquelles l'on ne régloit pas moins le spirituel que le temporel. Ces titres ne sont donc ni *nouveaux*, ni *singuliers*, ni *flatterie révoltante*. Aussi M. l'Abbé *Raynal* avoue-t-il que l'on se conforma à la volonté de

Henri VIII, ou, pour mieux dire, aux décisions du Parlement : *il n'y avoit point*, dit-il, *d'autre parti à prendre.*

Je ne sais de quel gothique & poudreux Ecrivain l'Auteur a copié la description de l'entrée d'*Anne de Boulen* à Londres. On reconnoit à certains mots la vétusté de son texte, malgré le soin qu'il prend de le rajeunir par des élégances dans le goût de celles-ci : « Six jours » après, Anne de Boulen arriva de Granevich à Londres dans une Barque » peinte galamment, & précédée ou » suivie de cent vingt autres remplies de » ce que le Royaume avoit pu fournir » de meilleurs instrumens, & la Cour » de personnes plus considérables.... On » voyoit autour d'elle Mylord *Guillaume* » & le Duc de Suffolck. » Qui n'admirera cette Barque peinte *galamment*, & ces cent vingt autres où les Grands de la Cour figurent en seconde ligne avec les Violons du Royaume? Le nom de *Granevich*, orthographié ainsi par tous nos anciens Auteurs (c'est *Greenwich* qu'il faut écrire) & celui de Mylord *Guillaume*, nous indiquent assez que nôtre Collecteur d'Anecdotes ne s'est pas informé, en les transcrivant, ni du lieu ni de la

personnne. Un Contemporain aura pu appeller Mylord *Guillaume* un Seigneur connu alors à la Cour d'Angleterre par ce nom de Baptême ; mais n'est-il pas singulier de retrouver ce nom plus de deux cens ans après dans un Auteur moderne ? à moins qu'il ne dise, pour sa justification, que ce Mylord descendoit des bons *Guillaumes* de *l'Avocat Patelin*, dont la Maison est éteinte ?

Henri VIII, mécontent de *François I*, vouloit lui envoyer un Ambassadeur chargé de l'insulter par des discours fiers & menaçans. Il jetta les yeux sur un Evêque Anglois : le prudent Prélat sentit & représenta tout le danger de cette commission. Ne craignez rien, lui dit *Henri* : si le Roi de France vous fait mourir, je ferai abattre bien des têtes à quantité de François qui sont en ma puissance. *Je le crois*, répondit l'Evêque ; *mais de toutes ces têtes il n'y en a pas une qui vînt si bien sur mon corps que celle qui y est*. M. l'Abbé *Raynal* appelle cette puérile facétie une *agréable réponse* ; il prétend qu'elle divertit beaucoup le Roi d'Angleterre, & que l'Ambassadeur en obtint pour récompense de ne point partir.

L'Auteur termine ainsi le portrait de ce Prince : *Pour peindre Henri d'un trait, il suffit de répéter ce qu'il dit à sa mort : Qu'il n'avoit jamais refusé la vie d'un homme à sa haine, ni l'honneur d'une femme à ses desirs.* Ce dernier trait n'a jamais pû convenir à *Henri VIII*, ni lui être attribué que par quelque Moine fanatique. Violent dans ses passions, il eût été moins dangereux, s'il n'avoit pas eu la manie de les légitimer. Loin de sacrifier à ses desirs l'honneur de ses Maîtresses, il ne trouvoit pour elles aucun rang au-dessous du Trône, & l'Hymen ne manquoit jamais de couronner sa flamme. On ne lui connoît qu'une Concubine, dont il eut, dans sa première jeunesse, un fils qu'il créa Duc *de Richemont*, & qui mourut dans un âge assez tendre.

Je ne vous parlerai point, Monsieur, de la *Conjuration de Fiesque* qui termine le second Volume de M. l'Abbé *Raynal*. C'est toujours le même esprit, le même goût, le même style. Je remarquerai seulement qu'il faut qu'il ait eu des Mémoires bien détaillés sur le caractère du Comte *de Fiesque* ; car, dans le portrait qu'il en fait, on trouve

jusqu'à cette heureuse circonstance : *Quoiqu'il eût une politesse qui avoit l'air d'être trop générale, il s'en étoit fait une particulière pour les gens de mérite & de qualité, qui les flattoit sans offenser les autres.*

Si vous voulez que je résume en deux mots, Monsieur, ce que je pense de cet Ouvrage, je le regarde comme un amas assez informe de Centons recousus des meilleurs Ecrivains, défigurés par des traits, ou factices, ou hazardés, ou peu dignes d'être recueillis. Pourquoi ne pas suivre la méthode toute simple & aujourd'hui trop négligée de citer ses garants quand on écrit l'Histoire ? A l'égard du style, vous en avez pû juger. On ne peut nier que l'Auteur n'ait un talent singulier pour faire des Phrases. Il a trouvé le secret, inconnu jusqu'à lui, d'être diffus & traînant avec un style coupé, & qui auroit envie d'être épigrammatique. Tout ce qu'on peut dire sur cet Ouvrage ne vaut pas ce mot plaisant & juste qui est échappé à un homme d'esprit : *Que le Livre de M. l'Abbé Raynal étoit bon avant qu'il l'eût fait.* Mais pourquoi cet Ecrivain veut-il absolument se consacrer à l'Histoire, tan-

dis que sa vocation est pour un autre genre ? Que ne fait-il des Romans ? Je suis persuadé qu'il y réussiroit. Il a de l'esprit, du feu, de l'invention surtout. C'est-là qu'il pourroit prodiguer sa brillante fécondité, sonder avec succès toutes les profondeurs du cœur humain, mettre ses Héros en opposition, entasser les Antithèses & les retours Périodiques des mêmes mots. Tout cela lui seroit permis alors ; bien des gens même lui en sçauroient gré. Je parle très-sérieusement, Monsieur, & je souhaite de tout mon cœur que M. l'Abbé *Raynal* ne dédaigne pas d'entrer dans une carrière, où il y a quelque gloire à acquérir.

Traité des Diamans & des Perles.

Les Diamans & les Perles sont de toutes les brillantes productions de la Nature, celles que nous ambitionnons le plus & que nous connoissons le moins. Si nous n'étions prévenus de la probité de nos Bijoutiers & de nos Lapidaires, il leur seroit assurément très-aisé de tirer avantage de notre ignorance à cet égard. Je suis donc persuadé qu'ils ne trouve-

ront pas mauvais qu'on nous inſtruiſe ſur cette matière précieuſe, & que nous liſions un petit Volume *in*-8°. intitulé : *Traité des Diamans & des Perles, où l'on conſidère leur importance, on établit des règles certaines pour en connoître la juſte valeur, & l'on donne la vraie méthode de les tailler. On y trouve auſſi des obſervations curieuſes, également utiles aux Négocians & aux Voyageurs, & qui intéreſſent même la Politique : par David* JEFFRIES, *Jouaillier : Ouvrage traduit de l'Anglois ſur la ſeconde Edition qui a été conſidérablement augmentée. A Paris chez de Bure l'aîné, à l'Image de Saint Paul, & chez Tilliard, à Saint Benoît, Quai des Auguſtins.*

Le principal objet de ce Traité eſt d'établir ſur un fondement ſolide la valeur des Diamans & des Perles, qui juſqu'à préſent n'a été déterminée que par fantaiſie & par caprice. Il y a deux façons de tailler les Diamans. Ou bien on y fait une multitude infinie d'angles & de facettes, & on les termine par une petite ſurface plate qu'on nomme la Table ; alors ils s'appellent *Brillans* : ou bien on leur donne la forme d'un bouton de Roſe avant

que la fleur s'épanouisse ; on les fait ressembler à un demi-globe qui finiroit en pointe par le haut ; alors on les appelle *Roses*.

La maniere de les évaluer est la même. L'accroissement proportionnel de leur prix est par le quarré de leur poids. Comme quelques Lecteurs pourroient ne pas entendre cette façon de parler, usitée en Arithmétique, il ne sera pas inutile de la leur expliquer. On appelle *Nombres Quarrés* ceux qui sont formés de la multiplication d'un nombre par lui-même. Ainsi, par exemple, si je veux avoir le *Quarré* de d ux, je multiplie deux par deux ; c'est-à-dire, je compte deux fois deux, & je trouve quatre ; par conséquent quatre est le *Quarré* de deux. Neuf est le *Quarré* de trois, parce que trois fois trois font neuf, &c. Cela posé, prenons un Diamant du poids de trois Karats ; (le Karat est la quatriéme partie d'un grain ou la cent-cinquantième partie d'une once.) Supposons-le de deux Louis par Karat ; le quarré de trois est neuf ; mutiplions neuf par deux ; cela donne dix-huit Louis, qui feront la valeur d'un Diamant de trois Karats. Suivez la même

méthode dans les Diamans d'un plus grand poids, & vous connoîtrez au juste leur valeur. Il y a cependant des exceptions à faire qui demandent un grand détail, beaucoup de supputations, & des calculs qu'il faut apprendre dans l'Ouvrage même.

La manière dont les Diamans sont taillés en augmente ou en diminue le prix considérablement. Le poids n'est donc pas toujours la règle de leur valeur. Un Brillant qui porteroit plus de poids & de substance qu'il n'en faut pour sa juste proportion, ne seroit pas estimé suivant son poids. Mais quelle est la juste proportion que doit avoir un Diamant ? C'est encore ce qui demande une trop longue explication ; je vous renvoye une seconde fois au Livre de M. *Jeffries*, où vous apprendrez aussi comment une Pierre peut être défectueuse quand elle a plus d'étendue qu'elle n'a de poids.

Il y a sur-tout une remarque importante à faire ; c'est qu'il est démontré que les Diamans perdent la moitié de leur poids en les taillant. Il est juste d'avoir égard à cette perte pour déterminer leur valeur. Il faut donc sup-

poser qu'un Diamant taillé, qui ne pèse que trois Karats, en pèse six : par conséquent (en le supposant de 2 Louis par Karat) au lieu de 18 Louis, il en vaudra 72. L'Empereur a un Diamant qui pèse 139 Karats un deuxiéme ; & le Mogol en a un, qui pèse, dit-on, 279 Karats neuf seizièmes. Que de richesses immenses renfermées en si peu de matière ! Il ne seroit cependant pas difficile, par la règle que l'Auteur établit, de fixer le prix, énorme à la vérité, de ces bijoux uniques.

La supériorité des *Brillans* sur les *Roses*, a donné lieu à l'usage qui regne depuis quelque-tems en Angleterre, de convertir des *Roses* en *Brillans*, sous prétexte d'en faire des Bijoux plus beaux & de plus grand prix. L'Auteur s'élève avec raison contre cette mode qui diminue le poids & l'étendue des *Diamans*. D'ailleurs, si l'on admet que les *Brilians* ont plus de mérite que les *Roses*, il arrivera que celles-ci diminueront de prix, au grand desavantage des plus nobles & des plus anciennes Familles qui en possédent une grande quantité, comme étant des joyaux plus anciens que les *Brillans*.

Il eſt difficile de fixer le prix du Karat ; il dépend du plus ou du moins de défaut, ſoit dans la ſubſtance du Diamant, ſoit dans la manière dont il eſt taillé. Voici les qualités qui diſtinguent les plus beaux Diamans. Ils doivent reſſembler à une goutte d'eau de roche parfaitement claire ; & ſi une Pierre eſt d'une forme régulière, qu'elle n'ait ni tâches, ni pailles, ni veines, ni autres défauts de cette ſorte, elle formera un Diamant qui aura le plus beau luſtre, & qui pourra être regardé comme le plus parfait. Si l'on en trouve qui ſoient teints de jaune, de bleu, de verd ou de rouge, & que la teinture ſoit un peu foncée, ce ſont des Diamans du ſecond rang. Mais ſi la teinture eſt pâle ; elle rend la valeur de la Pierre au-deſſous de la précédente. On dit qu'un Diamant eſt de la première eau, quand il eſt dans ſa plus grande perfection, S'il manque plus ou moins de cette perfection, on dit qu'il eſt de la ſeconde ou de la troiſième eau, &c, juſqu'à ce qu'on puiſſe l'appeller une Pierre colorée.

La forme du Diamant peut en augmenter le prix ou le diminuer. Dans une Table fort inſtructive, l'Auteur donne

les différentes grandeurs des *Brillans* & des *Roses*, par lesquelles on peut connoître si un Diamant est bien ou mal taillé, & s'il approche ou s'il s'éloigne de la forme la plus parfaite.

Les Perles tiennent le premier rang après les Diamans; mais toute leur beauté est l'ouvrage de la Nature; elles ne sont susceptibles d'aucun embellissement de l'art; circonstance qui les rend plus estimables. Celles qui ont la plus belle forme, sont parfaitement rondes. Cependant, si une Perle à la figure d'une Poire, on ne la regarde pas comme imparfaite, parce qu'elle est de la forme qu'il faut pour un Pendant d'oreille, pour des Solitaires, ou pour d'autres ornemens semblables. Une Perle, pour être belle, doit être unie. Il faut que sa couleur soit d'un blanc de lait, non pas mate & languissante, mais claire & animée & sans aucune tâche. Les Perles sont défectueuses, quand elles manquent de quelqu'une de ces qualités. La règle pour les évaluer est la même que celle des Diamans; mais cette règle ne regarde que les grosses Perles: il n'est pas aisé de fixer le prix des petites; aussi l'Auteur n'établit-il rien de bien positif là-dessus.

Le Traducteur, M. *Chapotin Saint-Laurent*, de la Bibliothèque du Roi, a mis à la tête de ce Traité un discours préliminaire qui en fait voir l'utilité & l'importance. Il prend de-là occasion de détruire l'accusation de frivolité, si souvent intentée contre notre siécle. Il donne ensuite une idée des principaux Ouvrages qui ont été faits sur la matière qu'il traite; il distribue en passant quelques éloges aux gens de l'Art; & en tout on reconnoît un homme instruit & un Citoyen zélé.

On a parlé de ce *Traité des Diamans* dans plusieurs Journaux, entr'autres dans celui des Sçavans, Mois de Novembre de l'année dernière, où l'on en trouve un Extrait très-bien fait. C'est même le seul Ouvrage Périodique, où l'on ait atteint le vrai but de ce Livre. On y relève avec raison une Note où il y avoit erreur, Pages 29 & 30. Mais celui des Journalistes, qui a rendu compte de ce Livre, ignoroit que l'erreur avoit été réparée par un Carton que l'on donne chez le Libraire à tous ceux qui ont acheté le Livre avant l'impression de ce Carton.

Tablettes Historiques, Généalogiques & Chronologiques.

L'Auteur de ces *Tablettes* utiles (M. *de Chasot de Nantigni*) avoit entrepris de donner au Public un corps d'Histoire Universelle, expliquée par les Généalogies des Souverains. Mais, comme ce genre d'érudition n'est pas à la portée d'un siècle peu studieux, il a été obligé de s'arrêter aux quatre premiers Volumes *in*-4° qu'il a publiés, & qui en vérité ont fait désirer à tous les Sçavans que cet Ouvrage fût achevé. Vous jugerez, Monsieur, de l'utilité dont ce Livre auroit été, par le précis que je vais vous donner de ce que contiennent les quatre Tomes imprimés. Le premier renferme les Généalogies Historiques des Rois & des Héros de l'Antiquité, des Empereurs & des Familles Romaines jusqu'à Constantin. L'Auteur y donne encore un détail Historique sur toutes les Dynasties de la Gréce, qui ne se trouvent ni dans M. *Rollin* ni dans aucun Auteur François. Ce Volume a été si bien reçû des Allemands qu'ils l'ont traduit dans leur Langue. Le second pré-

ſente les Maiſons qui ont poſſédé ou qui poſſèdent encore les différentes parties de l'Italie, avec les Familles Papales depuis *Sixte V.* Le troiſième offre la Généalogie Hiſtorique de la Maiſon Royale de France, diviſée en trois Races, dont la première eſt beaucoup plus exactement rapportée que par tout ailleurs. On y voit une branche inconnue juſqu'ici à nos Hiſtoriens; c'eſt celle des Ducs d'Aquitaine, de laquelle ſont ſortis les Comtes & Ducs de Gaſcogne, les Comtes de Fezenſac, d'Armagnac, d'Aſtarac, de Bigorre, les anciens Rois de Navarre, & les Vicomtes de Bearn. L'Auteur a mis à la fin de cette Race une Table extrêmement curieuſe, par laquelle il fait voir comment nos trois Races Royales ſe ſont trouvées réunies dans la perſonne de *Henri IV.* Le quatrième Volume comprend l'hiſtoire des Anciens Rois Bourguignons des Royaumes de Bourgogne & d'Arles, & des Maiſons qui ont poſſédé les différentes parties démembrées de ces Royaumes. L'Auteur avoit projetté de nous donner le reſte de la France, ainſi détaillée & diviſée en trois Parties, ſous les titres de Neuſtrie, d'Auſtraſie & d'Aquitaine,

Mais, par la raison solide que j'ai apportée, il s'est vû forcé d'abandonner son travail.

Il y a suppléé en quelque sorte par ses *Tablettes Historiques, Généalogiques & Chronologiques*, en six petites Parties, d'un prix très-modique & d'un format portatif. On trouve dans la première Partie le plan qu'il s'étoit formé pour l'histoire des Maisons Souveraines d'Allemagne tant éteintes que regnantes, & l'abrégé de ses deux premiers volumes in-4° pour les anciennes Monarchies & pour l'Histoire d'Italie. Sa seconde Partie offre en petit ce qu'il auroit exécuté en grand; c'est-à-dire, la succession des Rois & des Reines de France, des anciens Souverains des différentes Provinces du Royaume, & des possesseurs des grands Fiefs de la Couronne. La succession des Ducs, Princes & Grands d'Espagne François, avec l'état présent de leurs Familles, les Grands Officiers de la Couronne, les Chevaliers & Officiers de l'Ordre du Saint-Esprit; les Papes & Cardinaux François, & les Prévôts de Paris, font la matière de la troisième Partie. Dans les trois autres il est question des Terres du Royaume érigées en titre

de *Marquisat*, de *Comté*, de *Vicomté* & de *Baronie*; on y a joint deux Tables alphabétiques, l'une des noms de Famille, l'autre des noms de Terres, le tout terminé par un Dictionnaire Héraldique.

L'Auteur invite ceux qui possédent d'anciennes *Baronies* ou des Terres érigées en titre de *Marquisat*, *Comté*, *Vicomté* & *Baronie*, de lui envoyer une copie, ou du moins un extrait des Lettres Patentes d'érection, & d'y joindre le Blason de leurs Armes, avec des Mémoires instructifs, tant sur les dites Terres que sur leur Famille, dont ils voudront bien donner l'état actuel exactement. Il prie que ces Mémoires, ou ceux qui pourront lui être envoyés pour les Articles Généalogiques du *Mercure de France*, desquels il est chargé, soient écrits lisiblement, sur-tout, les noms de Familles ou de Terres. Ces Mémoires seront adressés, francs de port, à M. *Chasot de Nantigny*, rue des Canettes, à l'Académie, proche Saint Sulpice, à Paris. Ses *Tablettes Historiques*, *Généalogiques & Chronologiques*, se trouvent chez *Duchesne*, Libraire, rue Saint Jacques.

Etat général de la France.

De Bure, l'Aîné, Libraire Quai des Auguſtins, vend *un Etat général de la France.* C'eſt une Carte gravée ſur une Feuille de grand Aigle, partagée en quatorze colonnes. On y voit, avec beaucoup d'ordre & de netteté, & comme d'un coup d'œil, la diviſion ancienne de la France, les Gouvernemens généraux, les Gouvernemens particuliers & les Provinces, les Villes capitales, les degrès de longitude & de latitude, les Fleuves & les Rivières, les Parlemens, Cours & Hôtels des Monnoyes, les Univerſités & les Académies, les Intendances & les Bureaux des Finances, le nombre des Archevêchés & des Evêchés compris dans chaque Province, le nom des mêmes Archevêchés & Evêchés par ordre de Suffragans, le Commerce des Villes & des Provinces, enfin, juſqu'à des Remarques Hiſtoriques & Géographiques. Cette diſtribution eſt bien entendue, & me paroît très-propre à donner une notion générale du Royaume à tous ceux, ſur-tout aux enfans, qui ne l'ont pas encore.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 10 Février 1754.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Histoire Générale des Voyages, &c.

ON distribue depuis quelques mois, Monsieur, l'onzième Tome *in-quarto* de l'*Histoire générale des Voyages*, par M. l'Abbé *Prévôt*. Les diverses relations qui composent ce Volume ne sont pas également intéressantes ; je ne m'attacherai qu'à celles qui m'offriront le plus de traits curieux & singuliers ; & les Voyageurs *Drake*, *Biet*, *Wood*, *Dampier*, *Schouten* & *la Barbinais* me fourniront seuls de quoi remplir agréablement cette Lettre.

C'est au Chevalier *Drake* que les Anglois doivent la découverte de la *Nouvelle Albion*. Les habitans de ce pays le

voyant arriver ſur un vaiſſeau, le prirent pour un Dieu, & vinrent en foule lui offrir leurs hommages. Leur Roi étoit à leur tête, qui donnoit à ſon Peuple l'exemple du reſpect & de la ſoumiſſion. Mais, avant que d'approcher d'une petite colline, où le Général Anglois avoit fait dreſſer des Tentes, ils s'arrêtèrent pour diſcourir entr'eux; enſuite laiſſant leurs arcs & leurs fléches dans le même lieu, ils s'avancèrent pour faire leurs préſens. Un Officier de bonne mine précédoit le Roi de quelques pas, & portoit un Sceptre d'où pendoient deux Couronnes. Ayant appellé un autre Officièr, il lui parla à voix baſſe. Celui-ci répétoit tout haut aux Anglois ce que l'autre lui diſoit: & cette ſorte de harangue dura long-temps. Le Roi fit ſigne à ceux qui le ſuivoient de demeurer en arrière; alors celui qui portoit le Sceptre entonna un chant & commença une danſe avec une grace & une meſure admirables. Le Roi & tout le Peuple ſuivirent cet exemple. Après la danſe ce Prince s'aſſit, & preſſa le Général de s'aſſeoir près de lui. Puis, prenant la plus grande des deux Couronnes, il la lui mit ſur la tête, & recommença à chanter &

à danser avec tout son Peuple. *Drake* ne fit point de difficulté de recevoir le Sceptre & la Couronne au nom de la Reine d'Angleterre, & appella ce Pays la *Nouvelle Albion*, non-seulement parce qu'il étoit le premier qui l'eût découvert, mais parce qu'il lui trouva beaucoup de ressemblance avec l'Angleterre, par la verdure & la beauté de ses côtes.

Antoine Biet publia en 1674 une relation de ce qui s'étoit passé vingt-deux ans auparavant dans l'Isle de *Cayenne* pour l'établissement d'une Colonie Françoise. Vous verrez avec plaisir, Monsieur, ce qu'il dit touchant la manière dont on fait les Capitaines & les Médécins chez les Peuples voisins de cette Isle. Les Capitaines sont les Chefs du Peuple. Celui qui aspire à cette qualité fait connoître son intention, en portant une rondache sur sa tête, baissant les yeux & gardant un profond silence. Il se retire dans un coin de sa Case, & s'y fait faire un petit retranchement qui lui donne à peine la liberté de se remuer. Il ne sort de ce lieu que pour les nécessités de la nature, & pour subir des épreuves terribles, par lesquelles les autres Capitaines le font passer successive-

ment. Il garde pendant six semaines un jeûne des plus rigoureux ; & durant tout ce temps-là on vient matin & soir lui faire une longue harangue, qu'il écoute fort patiemment. Il se tient debout les mains croisées sur la tête, & chaque Capitaine lui décharge trois grands coups d'un fouet composé de racines de palmier. On le frappe en trois endroits du corps, aux mammelles, au ventre & aux cuisses, & ce traitement se fait deux fois par jour. Dans la plus vive douleur il ne doit pas faire le moindre mouvement, ni donner la plus légère marque de souffrance. Cette épreuve finie, on lui en fait subir une seconde précédée d'une nouvelle harangue. On amasse autour de lui quantité d'herbes très-fortes & très-puantes, ausquelles on met le feu, sans que la flamme puisse le toucher. La seule fumée qui le pénètre de toutes parts lui fait souffrir des maux étranges. Il devient à demi fou, & tombe ensuite dans de si grandes pamoisons qu'on le croit mort. On lui donne quelques liqueurs pour rappeller ses forces ; mais il n'est pas plutôt revenu à lui-même, qu'on redouble le feu avec de nouvelles exhortations. Tandis qu'on le

tourmente ainſi, tous les autres Capitaines paſſent le temps à boire autour de lui. Enfin, lorſqu'ils le croyent voir au dernier dégré de langueur, ils lui font un collier & une ceinture de feuilles qu'ils rempliſſent de groſſes fourmis noires, dont la piquûre eſt extrémement vive, & qui le réveillent bientôt par de nouvelles douleurs. Il ſe lève alors, & on lui verſe ſur la tête une liqueur ſpiritueuſe au travers d'un crible. Il va ſe laver dans la riviere la plus voiſine, & rétourne dans ſa Caſe pour y prendre un peu de repos. On lui fait encore obſerver ſon jeûne, mais avec moins de rigueur qu'auparavant; & lorſqu'il a repris toutes ſes forces, il eſt proclamé Capitaine, & reçoit un Arc neuf & les autres armes convenables à cette dignité.

Les peuples de ce pays n'obſervent pas une méthode moins ſingulière pour la réception de leurs Médecins. Lorſque le tems de l'épreuve eſt arrivé, on fait jeûner le Novice avec plus de rigueur encore que les Capitaines; mais au lieu de le fouetter, on le fait danſer avec ſi peu de relâche, qu'accablé de laſſitude il tombe ſans connoiſſance. Il revient bientôt à lui par le moyen des colliers & des

ceintures de fourmis : ensuite, pour le familiariser avec les plus violens remèdes, on lui met dans la bouche une espèce d'entonnoir, par lequel on lui fait avaler plein un grand vaisseau de jus de tabac. Cette médecine lui cause des évacuations qui vont jusqu'au sang, & qui durent plusieurs jours. Alors on le déclare Médecin, & révêtu de la puissance de guérir toute sorte de maladies. Cependant, pour la conserver, il doit jeûner encore pendant l'espace de trois ans; & il ne peut être appellé à la visite des malades, qu'après avoir achevé ce long cours d'épreuves & de pénitences.

Les Sauvages de la *Cayenne* ont un très-grand respect pour les Vieillards. Lorsque la mort en enlève un, ils l'enterrent dans la Case où il a vêcu, sans autre cérémonie que de s'enyvrer : mais après lui avoir donné le temps de pourrir, ils assemblent leurs voisins ; ils déterrent les os, les brulent, & en mettent les cendres dans leur boisson, pour les avaler dans une fête éclatante.

Les relations de *Wood*, de *Dampier* & de *Schouten* nous offrent des particularités très-curieuses touchant quelques animaux fort communs dans les pays qu'ils

ont parcourus. Le premier parle d'un animal singulier qui porte le nom de *Grondeur* ou de *Souffleur*, parce que, sitôt qu'il voit paroître un homme, il gronde & souffle de toute sa force. Il n'a point d'autre défense que son derrière; & lorsqu'il est poursuivi, il en fait sortir des excrémens d'un odeur si insupportable, qu'il arrête tout court le Chasseur le plus intrépide, & l'oblige de se sauver au plus vite.

Dans une petite Isle des Indes Orientales, assez près de *Mindanao*, il y a une prodigieuse quantité de Chauves-Souris plus grosses que des Canards. Elles ont des aîles si longues, qu'un homme étendant les bras le plus qu'il est possible, n'en sçauroit toucher les deux extrémités. *Dampier* donne à chaque aîle sept ou huit pieds de long; ce qui n'est guères vraisemblable dans un animal de la grosseur d'un Canard: il dit cependant les avoir vûes de fort près. Le soleil n'est pas plutôt couché, que ces animaux prennent leur vol comme des essains d'abeilles; on les voit s'élever jusqu'à ce qu'ils se dérobent à la vûe; & le lendemain, depuis la pointe du jour jusqu'au lever du soleil, on les revoit descendre comme autant de nuages, & rentrer dans leur Isle.

Ce que *Schouten* raconte des Serpens de *Malabar* a quelque chose de bien effrayant. La loi que les Naturels du Pays s'imposent de ne point tuer de Couleuvres, les met continuellement en danger d'en être dévorés. Il y a de ces Serpens qui ont jusqu'à vingt pieds de long, & qui sont si gros, qu'ils peuvent avaler un homme. Un jour qu'un habitant de la campagne étoit allé avec sa femme travailler à la terre, il avoit laissé son fils malade dans sa maison. Cet enfant en sortit, & alla se coucher à quelques pas de la porte sur des branches de palmier; il s'endormit jusqu'au soir. Ses parens qui revinrent du travail l'entendirent pousser des cris à demi étouffés. Ils virent, en s'approchant de lui, qu'une de ces grosses Couleuvres avoit commencé à l'avaler. L'embarras du père & de la mère fut aussi grand que leur douleur. On n'osoit irriter la Couleuvre, de peur qu'avec ses dents elle ne coupât l'enfant en deux, ou qu'elle n'achevât de l'engloutir. Enfin, de plusieurs expédiens, on préféra celui de la couper par le milieu du corps; ce que le plus hardi & le plus adroit exécuta fort heureusement d'un seul coup de sabre. Mais, comme

elle ne mourut pas d'abord quoique séparée en deux, elle serra de ses dents le corps tendre de l'enfant, & l'infecta tellement de son venin qu'il expira peu de momens après.

Le même Voyageur nous a laissé plusieurs observations remarquables touchant les Peuples qui habitent la côte de *Malabar*. Ils sont divisés en différentes Tribus; la dernière & la plus vile de toutes est celle des *Pouliats*. Cette espèce d'hommes est regardée de toutes les autres comme la plus misérable partie du genre humain. On devient infâme en les fréquentant, & souillé pour s'être approché d'eux à la distance de vingt pas. Si quelqu'un des quatre premières Tribus rencontre un de ces objets de l'exécration publique, il jette un cri d'aussi loin qu'il peut le voir, & c'est un signal qui l'oblige de se retirer à l'écart. Au moindre retardement on a droit de le tuer d'un coup de flèche ou de mousquet. La vie de ces malheureux paroît si méprisable, que quand on veut éprouver ses armes on tire indifféremment sur le premier *Pouliat* qu'on rencontre, sans distinction d'âge ou de sexe: ce crime n'est jamais recherché ni puni.

Dans tous les pays du Monde, ce sont les riches qui portent des habits de soye, d'or ou d'argent : au Malabar au contraire, ce sont les femmes des plus basses Tribus qui employent les étoffes les plus rares & les plus précieuses ; les autres ne se couvrent jamais que de toiles de coton. Les deux sexes ont des pendants d'oreilles d'or si pesans, qu'ils leur allongent considérablement les oreilles ; elles leur descendent quelquefois plus bas que les épaules ; ce qui passe pour une beauté dans le pays.

Schouten, qui avoit aussi abordé dans l'Isle de *Java*, raconte que la Garde du Souverain de l'Isle n'est composée que de femmes armées. Il fait monter le nombre de ces femmes à plus de dix mille. Elles ont des Commandantes & diverses sortes d'Officières, qui n'ont d'autre objet que le repos & la sureté du Monarque. On les voit sortir tour à tour du Palais pour aller chercher dans la Ville tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie, tandis qu'il en reste toujours aux passages un Corps nombreux qui en éloigne les hommes, & qui ne permet point aux femmes de sortir. Les portes, les appartemens & les prome-

nades ſont gardés par les plus vieilles ; le ſervice intérieur eſt réſervé pour les jeunes. Le Prince ne fait jamais un pas ſans en avoir quelques-unes à ſa ſuite ; les unes ſont armées de lances ; d'autres lui portent du bétel, du tabac, une natte pour s'aſſeoir, des ſandales ; & d'autres commodités. Une des plus belles lui ſoutient un Paraſol ſur la tête ; une autre chaſſe avec un éventail les mouches qui s'approchent de ſon viſage. S'il eſt aſſis, elles forment un cercle autour de lui, & chacune prend des airs complaiſans, agréables & flateurs.

L'Auteur du *Voyage de la Barbinais* ne ſe fait connoître que par le titre de ſa relation. Il partit de Cherbourg en 1714 ; & les Iſles Canaries, où il arriva en aſſez peu de temps, ne lui offrirent rien de plus curieux qu'une Dame Eſpagnole qu'il vit dans un Couvent. On n'a jamais vu de beauté plus parfaite ; mais avec les plus beaux yeux du monde elle étoit aveugle. Cette diſgrace lui venoit de l'impuiſſance de ſon mari, dont les forces n'avoient pas répondu à ſes deſirs. Il avoit eu une autre femme, à qui l'on aſſuroit que cette foibleſſe avoit cauſé la mort. La ſeconde, craignant le même

ſort, ſur-tout après avoir déja perdu la vûe, s'étoit retirée dans ce Monaſtère; & ſon mari, dont elle étoit aimée avec une extrême tendreſſe, étoit mort de chagrin de cette ſéparation.

Le vaiſſeau de *la Barbinais* partit des Iſles Canaries, & arriva ſur la côte du Bréſil. Il mouilla à l'*Iſle Grande*, où il ſe paſſa une ſcène cruelle. Deux des premiers Officiers de l'Iſle, le Colonel & le Sergent-Major, ſe haïſſoient depuis long-temps. Cette haine s'étoit communiquée juſqu'à leurs Eſclaves, & les mettoit tous les jours aux priſes. Un jour que ceux du Colonel avoient été battus, il ſe mit à leur tête; & leur ayant fait inveſtir la maiſon de ſon ennemi, il leur ordonna, dans ſa fureur, de tirer pluſieurs coups de fuſil aux fenêtres. La femme & la fille du Sergent-Major furent tuées à la première décharge. Celui-ci fut ſi vivement touché de ce triſte ſpectacle, que ne conſultant plus que ſon deſeſpoir, ſans conſidérer l'inégalité de ſes forces, il fondit ſur le Colonel avec quelques Eſclaves qu'il avoit autour de lui: mais il tomba bien-tôt percé de deux coups de lance. Il demanda un Confeſſeur. Le Colonel lui déclara qu'il

reclamoit en vain l'assistance du Ciel ; & que s'il n'achevoit pas de le faire massacrer sur le champ, c'étoit pour se rassasier du plaisir de le voir expirer. Cependant un Religieux accourut ; mais le Colonel ne lui permit pas d'approcher : & le voyant résolu, malgré ses menaces, d'écouter la confession de son ennemi, il lâcha sur lui son pistolet, dont il ne fit que lui casser le bras. Ensuite plongeant son épée dans le corps du mourant : Va, lui dit-il, rougir de ta honte au fond de l'Enfer ; ma vengeance seroit imparfaite, si tu jouissois du Paradis. L'*Isle Grande* appartient aux Portugais.

Dans un voyage que fit *la Barbinais* à la Chine, on lui raconta plusieurs traits singuliers qui ne se trouvent ni dans l'histoire du Père *du Halde*, ni dans aucune relation. Elles regardent particulièrement le fameux Empereur *Kamhi*, dont la vanité ridicule ne pouvoit souffrir, que dans les Cartes Géographiques, on ne mit pas son Empire au centre du monde. Il rejetta un jour deux Globes d'une grande beauté, qu'un Négociant Anglois lui avoit offerts, par la seule raison que la Chine n'y étoit pas située

comme il le désiroit. Sa prévention pour son pays alloit si loin, que s'il voyoit quelque nouvel ouvrage de l'Europe, il ordonnoit secrettement à ses Ouvriers de le contrefaire, & le faisant voir ensuite aux Missionnaires, il leur demandoit avec beaucoup de sang-froid, si les Européens faisoient les mêmes ouvrages. La curiosité de ce Prince étoit si grande qu'il s'enyvra un jour pour connoître par lui-même les effets du vin. Un Mandarin qui passoit pour une tête forte reçut ordre de boire avec lui. Le Prince ne tarda pas à s'enyvrer, & tomba ensuite dans un profond sommeil. Le Mandarin passa dans l'Anti-chambre des Eunuques; il leur apprit l'état où étoit l'Empereur, & leur dit qu'il étoit à craindre qu'il ne contractât l'habitude de s'enyvrer; que le vin aigriroit encore davantage son humeur déja trop violente, & que dans cet état il n'épargneroit pas même ses plus chers Favoris. Pour éviter un si grand mal, ajouta le Mandarin, il faut que vous me chargiez de chaînes & que vous me fassiez mettre dans un cachot, comme si l'ordre étoit venu de l'Empereur. Les Eunuques approuvèrent cette idée. Le Prince sur-

pris de se trouver seul à son réveil, demanda ce qu'étoit devenu son compagnon de table ? On répondit qu'ayant eu le malheur de déplaire à Sa Majesté, on l'avoit conduit par son ordre dans une étroite prison où il devoit recevoir la mort. Le Monarque parut quelque-temps rêveur, & donna ordre enfin que le Mandarin fût amené. Il parut chargé de chaînes, & se jetta aux pieds de son Maître comme un criminel qui attend l'arrêt de sa mort. Qui t'a mis dans cet état, lui dit le Prince. Quel crime as-tu commis ? Mon crime, je l'ignore, répondit le Mandarin ; je sçais seulement que Votre Majesté m'a fait jetter dans un noir cachot pour y être livré à la mort. L'Empereur retomba dans une profonde rêverie ; il parut surpris & troublé. Il fit ôter les chaînes au Mandarin, & jamais depuis il ne lui arriva de boire trop de vin.

Voici, Monsieur, un trait assez plaisant de l'avarice de ce Prince. Un Mandarin de NANKIN passoit pour le plus riche particulier de la Chine. L'Empereur, qui se proposoit de lui enlever une partie de ses trésors, lui fit dire de venir le trouver dans le Parc où il se pro-

menoit. Il lui ordonna de prendre la bride d'un âne sur lequel il monta, & de le conduire autour du Parc. Le Mandarin obéït, & reçut une pièce d'or pour récompense. L'Empereur voulut à son tour lui donner le même amusement. Envain le Mandarin s'en excusa ; il fallut souffrir que son Maître lui rendît l'office de Palfrenier. Après cette bizarre promenade: Combien de fois, lui dit l'Empereur, suis-je plus grand & plus puissant que toi. Le Mandarin se prosternant à ses pieds, lui répondit qu'on ne pouvoit faire entr'eux aucune comparaison. Eh bien, lui dit *Kamhi*, je vais la faire. Je suis vingt mille fois plus grand que toi ? Ainsi tu payeras ma peine à proportion du prix que j'ai cru devoir mettre à la tienne. Le Mandarin paya vingt mille pièces d'or, en se félicitant sans doute de la modération de son Souverain, qui étoit bien le maître de se croire cent mille fois plus grand & plus puissant que lui.

Dans le récit de leurs avantures maritimes, les Voyageurs font souvent mention de ce qu'ils appellent des *Trombes d'eau*. La vûe de ces espèces de cataractes leur cause des frayeurs horri-

bles. On en parle différemment dans diverses relations ; mais *Dampier* & *la Barbinais* en donnent une idée plus nette qu'aucun autre Voyageur. La Trombe est une colomne d'eau qui s'élève depuis la surface de la mer jusqu'à la hauteur des nuages. Voici comment ils disent que se forme cette colomne. On remarque d'abord l'eau de la mer qui bouillonne, & qui s'élève d'environ un pied & demi au-dessus de sa surface dans une circonférence d'environ cent pas. Cette élévation est comme le pied de la colomne, qui, en montant, diminue peu à peu de sa largeur, jusqu'à ce qu'elle ait atteint le nuage qui en devient plus gros & plus noir. On distingue aussi-tôt le mouvement de la nûe qu'on n'appercevoit point auparavant. La Trombe la suit, & tire toujours l'eau chemin faisant. Elle se plie à mesure que le vent chasse le nuage auquel elle est attachée ; & malgré cette impulsion, non-seulement elle ne se détache pas, mais il semble qu'elle s'allonge pour le suivre, en s'étrécissant ou grossissant, à mesure qu'il s'élève ou qu'il se baisse ; ce mouvement dure environ une demi-heure, jusqu'à ce que le nuage soit rem-

pli. Alors le nuage crève, & toute l'eau retombant dans la mer fait un bruit effroyable par sa chute. Il seroit très-dangereux de se trouver sous la Trombe lorsqu'elle vient à crever ; aussi tâche-t-on de s'éloigner autant qu'il est possible ; mais, faute de vent, on n'en a pas toujours le pouvoir. Il y en a qui pensent qu'on peut se garantir des funestes effets de la Trombe, en la rompant à coups de canon ; mais *Dampier* assure qu'il n'a jamais vû qu'on y ait réussi. Il n'arrive pas toujours que la Trombe crève & se décharge dans la mer ; on voit quelquefois la colomne se rétrecir, se détacher de la superficie de l'eau, & se dissiper entièrement.

Outre les six Voyageurs dont j'ai parlé, vous trouverez dans ce Volume d'autres relations curieuses que je ne veux que vous indiquer. L'Extrait du Journal de l'Amiral *Anson* est sans contredit un des plus instructifs de tout ce vaste Recueil. Il n'y a point d'entreprise qui ait été publiée avec plus d'éclat que le voyage que fit ce Général Anglois autour du Monde. C'est sans doute ce qui a donné lieu de traiter cet ouvrage de Roman. Mais ce soupçon, dit M.

l'Abbé *Prévôt*, ne sçauroit tomber sur des faits dont tous les témoins existent encore, & contre lesquels on n'a point appris jusqu'à présent que personne ait réclamé.

M. *Frezier*, Directeur des Fortifications de Bretagne, a aussi fourni à l'Auteur de l'*Histoire des Voyages* de quoi grossir sa collection. Ce respectable Militaire jouit encore dans une honorable vieillesse de l'honneur & des autres fruits de son travail, dont l'utilité publique a toujours été le principal objet. Aussi s'est-il plus appliqué dans sa relation à faire conoître les saisons, les vents, les courans, les écueils, les bons mouillages & les débarquemens, que les choses simplement amusantes.

Gemelli Careri est celui dont le Journal occupe ici le plus d'espace. Ce célébre Voyageur donne des avis extrêmement importans à ceux qui entreprendront de faire après lui le Voyage du tour du Monde. Sa grande réputation doit inspirer de la confiance, & rendre sa relation infiniment précieuse.

Tels sont, Monsieur, les principaux Auteurs que M. l'Abbé *Prévôt* a fait entrer dans cet onziéme Volume. Tout

le Recueil forme jusqu'à présent quarante quatre Tomes *in*-12; chaque Volume *in*-4° en contient quatre de la petite Edition. On peut dire qu'il n'a paru jusqu'à présent aucune Collection de cette nature, où il y ait plus d'abondance & de variété, & sur-tout un plus grand nombre de relations étrangères, traduites de la plûpart des Langues de l'Europe. Ce Volume est le dernier où la méthode Angloise sera consultée. L'Auteur n'ayant plus à traiter dans les Tômes suivans que de ce qui regarde l'Amérique, embrassera un nouveau Plan, qui n'aura de commun avec l'autre que ce qui est indispensable, pour ne pas faire deux ouvrages différens sous le même titre.

Vers.

M. l'Abbé *de Lattaignant*, ce Chantre ingénieux des Vertus, des Talens, des Graces & des Plaisirs, vient d'adresser les Vers que vous allez lire à Madame *de Rohan*, Religieuse de Panthemont, nommée depuis peu Abbesse de Marquette en Flandre, à la place de feue Madame la Princesse *de Rohan* sa Tante.

La Nature fait les Héros,
Mais la place les fait connaître :
Au sortir d'un obscur repos
Ils semblent prendre un nouvel être.
Soumise, jusques à ce jour,
A l'abri sacré de ce Temple,
Il faut regner à votre tour ;
Partez, allez donner l'exemple.

Dans de plus fortunés Climats
Vous devez porter la lumière ;
Je juge par vos premiers pas
Du reste de votre carrière.
Continuez, suivez de près
Ces routes fraîchement tracées,
Qui par nos pleurs & nos regrets
Ne sont point encore effacées.

Eh pouvez-vous dégénérer
Du sang qui coule dans vos veines ?
Allez donc vous faire adorer
Jusques dans les Belgiques plaines.
Qu'il est facile, qu'il est doux
De suivre de si dignes traces,
Lorsque l'on unit, comme vous,
Tant de vertus à tant de graces !

Je suis, &c.

A Paris ce 13 Février 1754.

LETTRE V.

Bibliothèque Françoise ou Histoire de la Littérature Françoise, &c.

DEpuis le treizième siécle jusqu'au dix-septième, la France a produit plus de six cens Poëtes. Leurs vies & leurs écrits ont déja fourni à M. l'Abbé *Goujet* la matière de huit Volumes. Les deux derniers, qui sont le quinzième & le seizième de sa *Bibliothèque Françoise*, commencent à *Malherbe* & finissent à *Saint-Amant*. Entre ces deux Poëtes connus, il y en a environ deux cens autres que l'Auteur tire de l'obscurité où leurs mauvais ouvrages les tenoient ensevelis. Leurs vies n'offrent rien de bien particulier; voici seulement ce que j'y trouve de remarquable. *Jean le Chatelain*, Auteur de la *Chronique de Metz* en vers, fut brûlé vif pour crime d'hérésie. *Gilles Durant*, Poëte connu à la Cour de Louis XIII, fut rompu en Place de Grève, pour avoir écrit contre l'Etat & contre le Roi. Un Gentilhomme Italien fut pendu

pour avoir traduit dans sa langue le Libelle de *Gilles Durant*. *Antoine de Mont-Chrétien*, Auteur de plusieurs Tragédies, fut traîné sur la claye pour crime de rébellion. *Jean-Baptiste de Crosilles*, Prêtre & Traducteur des *Epitres Héroïdes d'Ovide*, fut exilé & mis au cachot, pour s'être marié après sa Prêtrise. Le Poëte *Guillard Danville* fut trois ans détenu prisonnier à la Bastille, pour quelques soupçons qu'on avoit conçus contre sa fidélité. *Resneville*, Poëte Normand, fut exilé pendant sept ans, pour avoir assisté à un duel dont on vouloit le rendre coupable. *Jacques du Lorens*, Avocat au Présidial de Chartres, fut mis à l'amende pour avoir fait des Satyres contre les Juges.

François de Malherbe, né à Caen, sortoit d'une famille qui possédoit les premières Charges de cette Ville : il épousa à Aix la veuve d'un Conseiller au Parlement de Provence, & *Henri IV* voulut l'avoir auprès de lui en qualité de Gentilhomme Ordinaire de sa Chambre. Mais il ne fit rien de plus pour *Malherbe* : ce qu'on attribue au ressentiment que M. *de Sully* avoit conservé contre ce Poëte, qui, du temps de la ligue, l'avoit poursuivi deux

ou trois lieues pour le tuer. Après la mort de *Henri IV*, Marie *de Médicis* le gratifia d'une pension de quinze cens livres; mais il n'épargna pas sa veine pour se procurer une meilleure fortune. Sa Poësie, toute noble qu'elle étoit, n'étoit pas toujours employée noblement, & l'on disoit de lui, qu'il demandoit l'aumône le Sonnet à la main; il n'en devint pas plus riche. *Malherbe* eut plusieurs enfans qui moururent jeunes; il ne put élever qu'un fils, qui fut tué en duel par un Gentilhomme nommé *de Piles*. Il alla au siège de la Rochelle pour en demander justice au Roi; mais n'ayant pas eu toute la satisfaction qu'il en attendoit, il voulut se battre contre *de Piles*. On lui représenta qu'il y auroit de la témérité de se commettre à l'âge de soixante & treize ans avec un jeune homme qui n'en avoit que vingt-cinq. *C'est pour cela*, répondit-il, *que je veux me battre; je ne hazarde qu'un denier contre une pistole*. On lui offrit dix mille écus pour accommoder cette affaire; il n'y consentit que dans la vue d'employer cette somme pour faire élever un mausolée à son fils. Il mourut avant que le marché fût conclu. *Malherbe* étoit brusque

que dans ſa converſation & dans ſes manières; ſa franchiſe tenoit un peu de la ſatyre; jugez-en par ce trait. Ayant dîné chez l'Archevêque de Rouen, il s'endormit après le repas. Le Prélat devoit prêcher ce même jour; il le réveilla pour le mener à ſon ſermon : *Diſpenſez-m'en, s'il vous plaît*, lui dit *Malherbe*, *je dormirai bien ſans cela.* Les ouvrages de ce Poëte ſont ſi connus qu'il ſeroit inutile d'en faire mention.

Voici une Pièce aſſez plaiſante de *Pierre Marbeuf*, qui aſſurément n'aimoit pas ſa femme.

L'Amour, durant mon premier âge,
Avec les fers du Mariage,
Lioit mon corps & ma raiſon;
Mais à préſent ma femme eſt morte,
Et j'ai la clef de cette porte,
Qui me retenoit en priſon.

Tous mes ſoins s'en vont en fumées
Avec ces torches allumées,
Quand au tombeau je la conduis;
J'ai donc raiſon, ſi je célèbre,
Au lieu d'une oraiſon funèbre,
Un chant de triomphe aujourd'hui.

La bienſéance, en ſa mémoire,
Me fait porter la couleur noire;

Mais je vous dirai nettement,
Que c'eſt pour ne rompre la mode,
Et que ce deuil ne m'incommode,
Ne paſſant point le vêtement.

Bien vîte, avec cet équipage,
Je dreſſe aux Enfers un voyage,
Pour dire à ce vieux Nautonnier,
Qu'il paſſe tôt ſa vaine idole,
Et que je donne une Piſtole
Pour ma femme, au lieu d'un Denier.

J'ai le deſſein dans ma penſée,
Alors qu'elle ſera paſſée,
De faire ma plainte à Pluton,
Qu'un Diable, pour me rendre Infame,
Deſſous la forme d'une femme
Me fit épouſer Alecton.

Je dirai qu'au lieu de Cerbère,
Il peut enchaîner ma Mégère,
Etant aſſûré que ſa voix,
Encor qu'elle n'ait qu'une tête,
Fait plus de bruit que cette Bête,
Laquelle en a juſques à trois.

Ainſi je veux faire trophée
D'aller aux Enfers comme Orphée;
Mais ſi ce Sot veut ſéjourner,
Afin que ſa femme revienne,
J'y deſcends, afin que la mienne
N'en puiſſe jamais retourner.

M. l'Abbé *Goujet* n'a pas cru devoir retrancher de ſon Catalogue Poëtique le Cardinal *de Richelieu*, ſoit à cauſe de la protection qu'il accorda aux Poëtes de ſon temps, ſoit parce qu'il faiſoit lui-même des vers. Il n'eſt cependant pas aiſé de découvrir quelles ſont les Poëſies dont il eſt véritablement le père. On cite en particulier la Tragédie de *Mirame*, pour laquelle il témoigna toujours une tendreſſe paternelle La repréſentation de cette Pièce lui couta plus d'un million; c'eſt pour elle qu'il fit bâtir la Salle de ſon Palais, qui ſert aujourd'hui à l'Opéra. Les applaudiſſemens que l'on donna d'abord à cette Tragédie, ou plutôt à celui qui s'en diſoit l'Auteur, tranſportoient le Cardinal hors de lui-même. Tantôt il ſe levoit & s'élançoit à moitié du corps hors de ſa Loge pour ſe montrer à l'Aſſemblée; tantôt il impoſoit ſilence, pour faire entendre des endroits encore plus beaux. Mais le ſuccès de cette Pièce ne répondit pas à tant de démonſtrations. Auſſi diſoit-il que les François n'avoient point de goût, parce qu'ils n'avoient pas pris plaiſir à la repréſentation de *Mirame*.

Les autres Poëtes célèbres, dont M.

l'Abbé *Goujet* fait mention, sont *Maynard*, *Malleville*, *Voiture*, *Balthasar Baro*, *Rotrou*, *Vauquelin des Yveteaux*, *Sarrazin*, *Claude de l'Etoile*, *Pierre du Ryer*, *Colletet*, *Scarron*, *Saint-Amant*, &c.

Malleville fut sur-tout estimé pour les Rondeaux; il en a fait de bons, & l'on cite particulièrement celui qu'il fit contre l'Abbé de *Boisrobert*, ami du Cardinal de Richelieu.

Coeffé d'un Froc bien rafiné,
Et revêtu d'un Doyenné,
Qui lui rapporte de quoi frire;
Frère René devient Messire,
Et vit comme un déterminé.
Un Prélat riche & fortuné,
Sous un Bonnet enluminé,
En est, s'il le faut ainsi dire,
Coeffé.
Ce n'est pas que Frère René
D'aucun mérite soit orné,
Qu'il soit docte, qu'il sache écrire;
Ni qu'il dise le mot pour rire,
Mais c'est seulement qu'il est né
Coeffé.

Nicolas Vauquelin, Sieur *des Yveteaux*, possédoit aussi plusieurs Bénéfi-

ces, dont il fut obligé de se défaire, à cause de sa vie trop licentieuse. Comme il s'imaginoit que la vie champêtre est la plus heureuse de toutes, il s'habilloit en Berger, & se promenant avec sa Maîtresse, la houlette à la main, la panetière au côté; le chapeau de paille doublé de satin couleur de rose sur la tête, il conduisoit paisiblement le long des allées de son jardin ses troupeaux imaginaires, leur disoit de tendres Chansons, & les gardoit du Loup. Sa Dame jouoit de la Harpe; des Rossignols dressés à ce manège sortoient de leur volière, & venoient se pâmer sur l'instrument. Ce Poëte rafinoit tous les jours sur les plaisirs. Ce goût ne le quitta pas même à la mort; car, sur le point d'expirer, il commanda qu'on lui jouât une Sarabande, afin que son ame passât plus doucement.

Sarrazin avoit l'esprit agréable & l'humeur enjouée. Il entra au service du Prince *de Conti* en qualité de Secrétaire de ses commandemens. Il l'accompagnoit dans ses voyages & l'amusoit par ses saillies. Le Prince étoit obligé d'essuyer des harangues par-tout où il passoit. Le Maire & les Echevins d'une Ville l'atten-

dirent ſur ſon paſſage, & lui firent leur harangue à la portière de ſon Caroſſe. Le Harangueur demeura court à la ſeconde période, ſans pouvoir trouver la ſuite de ſon diſcours, quelque effort qu'il fît pour ſe la rappeller. *Sarrazin* ſauta auſſi-tôt de l'autre portière en bas, & ayant fait promptement le tour du Caroſſe, ſe joignit à l'Orateur, & pourſuivit la harangue en y mêlant des louanges ſi ridicules, quoique ſérieuſes en apparence, que le Prince ne pouvoit s'empêcher d'éclater de rire. Ce qu'il y eut de plus plaiſant, c'eſt que le Maire & les Echevins remercièrent de bonne foi *Sarrazin* de les avoir tirés d'un ſi mauvais pas, & lui préſentèrent, comme au Prince, le vin de la Ville.

Les Sonnets en Bouts-Rimés, qui furent autrefois à la mode, durent leur origine à un Eccléſiaſtique nommé *Dulot*, à qui la Poëſie avoit tourné la tête. Il ſe plaignoit un jour, en préſence de pluſieurs perſonnes, que parmi des papiers qu'on lui avoit dérobés, il ſe trouvoit trois cens Sonnets qu'il regrettoit plus que tout le reſte. Comme on s'étonnoit qu'il en eût fait un ſi grand nombre, il répliqua que c'étoit des Sonnets en

blanc, c'est-à-dire, des Bouts-Rimés de tous ces Sonnets qu'il avoit dessein de remplir. Cette idée parut singulière, & l'on commenca à faire, pour s'amuser, dans toutes les Sociétés, ce que *Dulot* faisoit pour s'occuper. *Sarrazin* composa à cette occasion un Poëme burlesque en quatre Chants, intitulé : *La défaite des Bouts-Rimés, ou Dulot vaincu.* Le but de ce Poëme étoit de décrier un genre d'ouvrage si ridicule, & qui ôtoit, pour ainsi dire, le cours à toute autre espèce de Poësie, tant on étoit infatué de ces Bouts-Rimés.

Claude de l'Etoile, Sieur *du Saussay*, étoit fils de l'Auteur du *Journal de Henri III.* Il fut un des premiers membres de l'Académie Françoise, & c'est lui qu'on nomma pour examiner la versification du *Cid.* On dit de lui comme de *Molière*, qu'il lisoit ses ouvrages à sa Servante, avant que de les donner au Public, & qu'il en retranchoit tout ce qu'elle n'avoit point entendu. Il étoit aussi sévère pour les autres que pour lui-même ; & on l'accuse d'avoir fait mourir de douleur un jeune Auteur Gascon, à qui il dit que sa Comédie, que celui-ci croyoit excellente, étoit misérable. Nos

jeunes Poëtes ſont aujourd'hui moins ſenſibles; j'en connois qui, même après les ſifflets redoublés du Parterre, jouiſſent d'une parfaite ſanté.

Quand on conſidère le nombre prodigieux des ouvrages de *du Ryer*, auſſi de l'Académie Françoiſe, on eſt étonné de la pauvreté extrême dans laquelle il vêcut. Elle l'obligea de chercher une petite maiſon aux environs de Paris, pour y vivre à moins de frais. *Ménage* raconte à cette occaſion un trait touchant. « Un » beau jour d'Eté nous allames pluſieurs » enſemble rendre viſite à *du Ryer*; il » nous reçut avec joye, nous parla de » ſes deſſeins, & nous montra ſes ou- » vrages. Mais ce qui nous toucha, c'eſt » que ne craignant pas de nous laiſſer » voir ſa pauvreté, il voulut nous don- » ner la collation. Nous nous rangeâmes » deſſous un arbre; on étendit une nappe » ſur l'herbe; ſa femme nous apporta du » lait, & lui des ceriſes, de l'eau fraîche, » & du pain bis. Quoique ce régal nous » ſemblât très-bon, nous ne pumes dire » adieu à cet excellent homme, ſans » pleurer de le voir ſi maltraité de la » fortune, ſur-tout dans ſa vieilleſſe, & » accablé d'infirmités.

Guillaume Colletet, aussi laborieux que *du Ryer*, vêcut comme lui dans l'indigence. Il invitoit souvent ses amis à manger, mais à condition que chacun feroit apporter son pain, son plat, avec deux bouteilles de vin de Champagne ou de Bourgogne. *Colletet* aimoit les femmes; mais pour le tenter il ne falloit être ni belle ni jeune. Comme il craignoit le scandale, & qu'il lui falloit une servante, il épousoit celle qu'il avoit prise. Elle n'étoit pas plutôt morte qu'il en cherchoit quelque autre. Il en eut trois successivement qui ne lui apportèrent pour dot que leurs services & leurs gages, & peu de dépense pour l'entretien. La dernière, qui se nommoit *Claudine*, est celle qu'il aima le plus. Il composa beaucoup de vers à sa louange, & pour persuader qu'elle avoit aussi du talent, il en faisoit souvent imprimer sous son nom. Peu de temps avant qu'il mourût, il en fit sept qu'il chargea sa femme de publier après sa mort. Il fait prudemment déclarer à *Claudine*, qu'après avoir perdu son mari elle renonçoit à tout, même à la Poësie; elle tint parole.

Saint-Amant étoit de Rouen, & si l'on

en croit une mauvaiſe pointe de *Maynard*, ſon père étoit Gentilhomme Verrier.

Votre nobleſſe eſt mince,
Car ce n'eſt pas d'un Prince,
Daphnis, que vous ſortez.
Gentilhomme de Verre,
Si vous tombez à terre,
Adieu vos qualités.

La vie de ce Poëte n'a preſque été qu'une ſuite continuelle de voyages. Pendant le temps qu'il demeura à Rome, il fit un portrait burleſque & ſatyrique de cette Ville. Voici ce qu'il dit en particulier de la Muſique qu'il y entendit.

Quels jolis Acteurs de Guiterre
Entens-je paſſer là-dehors ?
Sans mentir, voilà des accords
A mener la Muſique en terre.
Aux lamentables hurlemens,
Aux ſyncopes, aux roulemens,
Dont leur gorge eſt ſi bien munie,
Sauf l'honneur de *G-re-ſol-ut*,
Je me figure l'harmonie
D'un concert de Matous en rut.

Lettre ſur LE GRAND ROUSSEAU.

Nos petits Modernes ſont bien faits pour ne pas s'appercevoir qu'ils ſe cou-

trent d'opprobre, & qu'ils indiquent eux-mêmes les bornes de leur esprit, en méprisant les grands hommes qui les ont précédés, & qui les devancent de si loin dans la carrière qu'ils s'avisent de courir. A les en croire, *Boileau*, *Racine* & *Rousseau* sont des écrivains très-vulgaires, &, tout au plus, de bons versificateurs. J'ai moi-même surpris un de ces Myrmidons disant en plein Foyer qu'il seroit bien fâché de faire des Tragédies *aussi foibles* que celles de *Racine*. Un autre trouvant un jour les ouvrages de ce grand Poëte dans les mains d'une femme d'esprit, s'écria tout étonné : *Quoi, Madame, vous lisez cet homme-là* ! Vous ne concevez pas, Monsieur, une extravagance aussi stupide, & vous êtes tenté de croire que je plaisante. Mais rien n'est plus certain. Ces propos, tout bizarres, tout absurdes qu'ils vous paroissent, ont été tenus par de jeunes Rinailleurs. Il est vrai que le Dieu du Goût en a tiré une vengeance bien cruelle ; car toutes les Tragédies qu'ils ont faites ont été sifflées, & toutes celles qu'ils feront par la suite le seront encore : il ne faut pas être un grand Prophète pour le prédire.

Cette façon de penser, au reste, ne m'étonne point de leur part : il est naturel que les Nains s'efforcent de rabaisser les Géans. Ce qui me fâche & ce qui m'allarme est de voir quelques gens d'esprit se tromper sur ce qui constitue le vrai génie, & ne pas rendre à nos Maîtres toute la justice qu'ils méritent ; ils ne prouvent autre chose, sinon que l'esprit & les connoissances ne suffisent pas pour les apprécier. Il faut de l'ame & du goût : eux seuls ont voix délibérative dans le Conseil des Muses.

Feu M. *de Vauvenargues* nous a laissé un Volume *in*-12 imprimé chez *Briasson*, Libraire Rue Saint Jacques, intitulé : *Introduction à la connoissance de l'esprit humain, suivi de Réflexions & de Maximes.* Il y a dans cet ouvrage des choses excellentes en fait de Morale ; mais lorsqu'il vient à parler de Littérature, il s'en faut bien qu'il soit aussi vrai, aussi impartial ; il en raisonne d'après les préjugés de son esprit & de son cœur, & cette partie de son Livre peut égarer un Lecteur qui n'a point de principes.

Outre l'*Introduction à la connoissance de l'esprit humain*, on a imprimé, dans je

ne sçai quel Journal, des *Réflexions sur Rousseau*, par le même Ecrivain. Ces *Réflexions* sont tombées par hazard & par bonheur entre les mains de M. l'Abbé *Sabatier*, homme d'esprit & de goût, qui fait joliment des Vers, & & qui en fera de meilleurs encore, puisqu'il est grand admirateur de notre fameux Lyrique. Il n'a pû s'empêcher de prendre la défense de son Poëte favori. Il m'a adressé sa réfutation ; & je vous la communique avec d'autant plus de plaisir qu'elle est conforme à ce que je pense depuis long-temps, & qu'il me seroit difficile de voux mieux exprimer mes propres sentimens.

« Quels que soient, Monsieur, les » motifs qui ont engagé M. *de Vauve-* » *nargues* à déprimer *Rousseau*, je ne » dois examiner ici que ses raisons, & » tâcher de les détruire. Il commence » ses *Réfléxions* par accorder à ce grand » Poëte la méchanique des vers. Admi- » rez, Monsieur, cette générosité. Il le » trouve si estimable à cet égard qu'on » pourroit, dit-il, le mettre à côté de » *Despréaux*, si celui-ci n'avoit été son » maître. Je ne vous ferai point obser-

» ver le ridicule de ce raisonnement.
» S'il avoit lieu, *Rotrou* seroit supérieur
» à *Corneille*. Mais je serai plus hardi
» que M. *de Vauvenargues*, & je ne ba-
» lancerai point à mettre *Rousseau* au-
» dessus de *Boileau*. J'ai lû ces deux
» Poëtes assez souvent, & avec toute
» l'attention dont je suis capable. La
» lecture de l'un & de l'autre m'a tou-
» jours affecté d'une manière bien dif-
» férente. J'ai admiré dans *Boileau*,
» l'exactitude, la justesse, l'élegance,
» l'énergie; mais je n'ai point trouvé
» chez lui, ainsi que chez *Rousseau*, ces
» traits de flamme qui nous échauffent,
» ces tableaux frappans qui nous éton-
» nent, ces images sublimes qui nous
» enlèvent, ces graces legères, mais dé-
» centes, qui parent la raison sans la
» farder. Je conviens cependant que
» *Boileau* s'est quelquefois elevé. Il est
» Poëte & grand Poëte, par exemple,
» dans son Epitre sur le passage du Rhin,
» & dans quelques autres endroits de
» ses Poësies. Mais il n'est pas difficile
» de sentir qu'il doit moins ces efforts
» à son imagination, peu capable du
» grand, qu'à la noblesse des sujets qu'il
» traitoit. Il est alors entraîné par des

» mouvements étrangers, & *Rousseau*
» s'élance, emporté par son impétuosité
» naturelle.

» Il seroit inutile de dire avec M. *de*
» *Vauvenargues* que *Boileau* s'est atta-
» ché uniquement à peindre la raison.
» Il l'a peinte, il est vrai, dans son Art
» Poëtique, & il y a si bien réussi qu'il
» est préférable à celui d'Horace, quoi-
» que ce dernier ait été *son maître*. Mais
» quelles occasions n'a-t-il pas eues, dans
» plusieurs autres ouvrages, de nous tra-
» cer de grands tableaux? Trouve-t-on
» que son Ode sur Namur réponde à
» l'idée qu'on a de ce genre de Poësie?
» A-t-il toujours été peintre dans quel-
» ques-unes de ses Satyres, & de ses
» Épitres où il célébre les exploits de
» *Louis XIV*? On dira peut-être que ce
» n'est point dans ces sortes d'ouvrages
» qu'il est permis de déployer les ri-
» chesses de la Poësie; que ce n'est point
» là le champ du sublime. Un vrai gé-
» nie trouve à s'élever dans les sujets
» qui sont les moins susceptibles d'élé-
» vation. *Juvenal* n'est-il pas, au juge-
» ment de *Boileau* lui-même, plein *de*
» *sublimes beautés*? D'ailleurs, notre Poëte
» Satyrique avoit dans les grandes

» ver le ridicule de ce raiſonnement.
» S'il avoit lieu, *Rotrou* ſeroit ſupérieur
» à *Corneille*. Mais je ſerai plus hardi
» que M. *de Vauvenargues*, & je ne ba-
» lancerai point à mettre *Rouſſeau* au-
» deſſus de *Boileau*. J'ai lû ces deux
» Poëtes aſſez ſouvent, & avec toute
» l'attention dont je ſuis capable. La
» lecture de l'un & de l'autre m'a tou-
» jours affecté d'une manière bien dif-
» férente. J'ai admiré dans *Boileau*,
» l'exactitude, la juſteſſe, l'élegance,
» l'énergie; mais je n'ai point trouvé
» chez lui, ainſi que chez *Rouſſeau*, ces
» traits de flamme qui nous échauffent,
» ces tableaux frappans qui nous éton-
» nent, ces images ſublimes qui nous
» enlèvent, ces graces legères, mais dé-
» centes, qui parent la raiſon ſans la
» farder. Je conviens cependant que
» *Boileau* s'eſt quelquefois elevé. Il eſt
» Poëte & grand Poëte, par exemple,
» dans ſon Epitre ſur le paſſage du Rhin,
» & dans quelques autres endroits de
» ſes Poëſies. Mais il n'eſt pas difficile
» de ſentir qu'il doit moins ces efforts
» à ſon imagination, peu capable du
» grand, qu'à la nobleſſe des ſujets qu'il
» traitoit. Il eſt alors entraîné par des

» mouvements étrangers, & *Rouſſeau* » s'élance, emporté par ſon impétuoſité » naturelle.

» Il ſeroit inutile de dire avec M. *de* » *Vauvenargues* que *Boileau* s'eſt atta- » ché uniquement à peindre la raiſon. » Il l'a peinte, il eſt vrai, dans ſon Art » Poëtique, & il y a ſi bien réuſſi qu'il » eſt préférable à celui d'Horace, quoi- » que ce dernier ait été *ſon maître.* Mais » quelles occaſions n'a-t-il pas eues, dans » pluſieurs autres ouvrages, de nous tra- » cer de grands tableaux? Trouve-t-on » que ſon Ode ſur Namur réponde à » l'idée qu'on a de ce genre de Poëſie? » A-t-il toujours été peintre dans quel- » ques-unes de ſes Satyres, & de ſes » Epitres où il célébre les exploits de » *Louis XIV*? On dira peut-être que ce » n'eſt point dans ces ſortes d'ouvrages » qu'il eſt permis de déployer les ri- » cheſſes de la Poëſie; que ce n'eſt point » là le champ du ſublime. Un vrai gé- » nie trouve à s'élever dans les ſujets » qui ſont les moins ſuſceptibles d'élé- » vation. *Juvenal* n'eſt-il pas, au juge- » ment de *Boileau* lui-même, plein *de* » *ſublimes beautés*? D'ailleurs, notre Poëte » Satyrique avoit dans les grandes

» actions de *Louis XIV*, une matière
» qui, entre les mains de *Rousseau*, au-
» roit produit les images les plus gran-
» des & les plus vives.

» Qu'est-ce que les maîtres de l'Art
» exigent d'un Poëte? Ils font consister
» le talent dans une imagination vive
» & féconde, dans un génie créateur,
» qui nous transporte par la sublimité
» des pensées, qui nous étonne par la
» hardiesse des figures, qui nous enflam-
» me par des traits de feu, qui nous
» enchante par les plus beaux tableaux.
» Voilà ce qui caractérise le Poëte;
» l'assemblage de quelques syllabes me-
» surées ne forme que le versificateur.

Neque enim concludere versum
Dixeris esse satis.

» Or personne n'a mieux possédé que
» *Rousseau* ces brillantes qualités. Si tous
» ses ouvrages ne l'attestoient, j'en choi-
» sirois quelques-uns; mais on n'a qu'à
» les lire tous, & sur-tout ses Odes, pour
» se convaincre qu'il est le Poëte le plus
» parfait que nous ayons, & en même-
» temps le versificateur le plus exact.

» Comme c'est dans le genre lyrique
» que notre Poëte s'est acquis une répu-

» tation immortelle, c'eſt auſſi de ce
» côté que M. *de Vauvenargues* tourne
» preſque tous ſes efforts. S'il trouve ſes
» Odes deſſinées avec une grande no-
» bleſſe, il ne les trouve point aſſez *paſ-*
» *ſionnées*. Elles ne produiſent point, ſelon
» lui, ces mouvemens & *ce ſombre ſai-*
» *ſiſſement* que le vrai ſublime fait naître.
» Si je voulois diſputer ſur les mots, je
» dirois qu'il n'eſt point de l'eſſence du
» vrai ſublime de produire *ce ſombre ſai-*
» *ſiſſement* dont on nous parle ici. Cette
» penſée de *Sertorius* dans *Corneille* :

Rome n'eſt plus dans Rome, elle eſt toute où je
ſuis.

Cellè d'*Ajax* dans *Homère* :

Grand Dieu, chaſſe la nuit qui nous couvre les
yeux,
Et combats contre nous à la clarté des Cieux ;

» Ces penſées, dis-je, & pluſieurs au-
» tres que je pourrois citer, quelque
» ſublimes qu'elles ſoient, ne produiſent
» point *ce ſombre ſaiſiſſement*. Le *Moi* de
» *Médée* cauſeroit plutôt cet effet. Ce
» n'eſt point, après tout, dans l'Ode qu'on
» doit ordinairement l'éprouver ; il ap-

» partient bien plutôt à la Tragédie. Si » cependant on veut voir que *Rousseau* » a sçu subjuguer les cœurs par ce moyen, » on n'a qu'à lire la Cantate de *Circé*. . .

» Pour ce qui est des grands mouve- » mens qui sont du ressort de l'Ode, les » siennes en sont remplies. Qui est-ce » qui ne les trouve point dans l'Ode sur » la naissance du Duc de Bretagne, dans » celle au Comte *du Luc*, dans la pre- » mière au Prince *Eugene* &c, dans plu- » sieurs de ses Cantates, & dans presque » tous ses ouvrages lyriques.

» Il paroît, Monsieur, par la façon » dont s'explique le Critique sur les » Odes de *Rousseau*, qu'il les met au ni- » veau de celles de *la Mothe*. Mais la » différence qui distingue ces deux Poë- » tes, est certainement bien sensible. La » course impétueuse de l'un est bien op- » posée à la marche compassée de l'autre.

» M. *de Vauvenargues* prétend que » notre Poëte ne sort de son sujet que » parce qu'épuisé & réfroidi, il a besoin » de se soutenir par des épisodes. Notre » Critique cite pour exemple de ce qu'il » avance, la digression qui se trouve dans » la belle Ode sur la mort du Prince *de* » *Conti*. Deux raisons peuvent avoir por-

» té *Rousseau* à recourir à cette digref-
» fion : premièrement, pour varier fon
» fujet, qui fans cela n'auroit eu qu'une
» triftesse monotone; en fecond lieu,
» pour faire voir que l'Ode ne confifte
» point dans une méthode didactique.
» Le feu qui l'animoit ne s'éteignoit pas
» fitôt, & l'Ode n'embrasse pas une car-
» rière fi vafte, pour qu'il ne pût fe fou-
» tenir jufqu'au bout. D'ailleurs, cette
» digreffion eft fi bien amenée; elle four-
» nit tant de beautés; on y trouve tant
» de chaleur, que je ne vois pas en vé-
» rité fur quoi M. *de Vauvenargues* a pu
» fonder fa cenfure.

» Ce qu'il dit ici de *Rousseau*, on
» pourroit le dire auffi d'*Horace*. Qu'on
» examine la troifiéme Ode du premier
» Livre, elle fe réduit au fouhait que le
» Poëte fait à *Virgile* d'un heureux voya-
» ge. Le refte ne confifte que dans des
» digreffions. La troifiéme du quatrième
» Livre, & plufieurs autres, n'échappe-
» roient pas à la critique, non plus que
» la belle Ode de *Malherbe* à *Louis XIII*
» partant pour le fiége de la Rochelle.

» Mais, pour revenir à cet épifode que
» M. *de Vauvenargues* trouve *peu paffion-*
» *né*, ne pourroit-il pas fe faire, que ce

» prétendu défaut ne fût que dans lui-
» même ? Pour éprouver les effets de la
» Poësie, & sur-tout de la Lyrique, il
» faut posséder quelques étincelles de
» ce feu qui embrase les Poëtes; il faut
» avoir en soi le germe des transports
» qu'ils veulent faire naître. Si nous en
» croyons un Auteur Grec, le même air
» de Musique qui transporta tellement
» *Alexandre* qu'il le fit courir aux ar-
» mes, n'effleura pas seulement l'ame de
» *Sardanapale*.

» Mais vous allez voir, Monsieur, le
» Critique tourner toute sa batterie con-
» tre un des plus beaux ouvrages lyri-
» ques que nous ayons, contre l'Ode
» à la Fortune, qu'il traite de pom-
» peuse déclamation: il y trouve des idées
» fausses, des réfléxions plus éblouissantes
» que solides. Il en veut sur-tout aux
» pensées renfermées dans ces vers.

Quoi, Rome & l'Italie en cendre
Me feront honorer Scylla ?
J'adorerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila ?

M. *de Vauvenargues* croit démontrer
» la fausseté de ces pensées, en faisant

» un long étalage des belles quali-
» tés de *Scylla* & d'*Alexandre*. *Rousseau*
» les connoissoit ; mais il n'y fait point
» attention ici, parce que son objet ne
» le demande pas. Il se déchaîne contre
» les Conquérans ; il ne fait voir en eux
» que ce qui peut les rendre odieux. Que
» *Scylla* ait été un grand génie, il n'est
» pas moins certain qu'il a rempli l'Ita-
» lie d'horreurs, inondé Rome de sang.
» Qu'*Alexandre* ait été un grand hom-
» me, son ambition l'a porté à ravager
» l'Univers : à cet égard ces deux guer-
» riers peuvent être comparés à *Attila*.

» Notre Critique continue ses atta-
» ques contre cette belle Ode. Il vou-
» droit détruire ce monument, qui est
» en même-temps le triomphe de la rai-
» son & de la Poësie. Dans le nombre
» des pensées fausses qui, selon lui, se
» trouvent dans cet ouvrage, il cite en-
» core celle-ci.

L'inexpérience indocile
Du Compagnon de Paul-Emile
Fit tout le succès d'Annibal.

» En vain s'épuise-t-il en louanges sur
» la valeur & l'habileté d'*Annibal*, tout

» cela ne prouve pas que la pensée soit » fausse. *Rousseau* prétend ici que les » plus éclatantes victoires ne sont sou- » vent dues qu'à la fortune. Il rapporte » pour exemple une action où il paroît » qu'*Annibal* fut plutôt couronné par le » hazard que par sa valeur & son expé- » rience. Il n'a fait que dire en vers ce » que *Tite-Live* nous fait entendre en » prose. *Rousseau* est ici, quoi qu'en » dise M. *de Vauvenargues*, un Philoso- » phe qui remonte aux principes des » choses, qui les apprécie.

Mais quand même toutes ces pensées » ne seroient pas exactement vraies, » exige-t-on des Poëtes cette précision » rigoureuse, cette justesse géométrique » qu'on demande aux Dialecticiens ? Le » sage *Virgile* & le judicieux *Despreaux* » ne tiendroient pas contre un examen » si sévère. Laissons le P. *Bouhours* chi- » caner sur les mots ; le vrai Critique, » frappé des belles pensées, ne les exa- » mine pas si scrupuleusement.

» Continuons de suivre notre Aristar- » que. Il n'a point de l'*Epitre aux Mu- » ses* l'idée qu'on en a communément : il déclame sur-tout contre cet endroit, » où *Rousseau* compare un certain Poëte à

» un Oiſon qui préfère ſa voix à celle du
» Cygne. Les images qui embelliſſent
» cette comparaiſon, ſont, ſelon lui,
» trop groſſières. M. *de Vauvenargues* ne
» confond-il pas un peu ici le familier
» avec le groſſier ? Ces images ſont fami-
» lières & ſimples, j'en conviens, mais
» le ſujet n'en demandoit pas de plus
» nobles. On trouve ſouvent dans *la Fon-*
» *taine* de pareilles images. Qu'on liſe
» d'ailleurs cet ouvrage, & je ſuis per-
» ſuadé que, bien-loin d'être choqué de
» cette prétendue groſſièreté, on y ad-
» mirera la force des expreſſions, la fé-
» condité des idées, la fineſſe des pen-
» ſées, la richeſſe des rimes, & les gra-
» ces piquantes du Dialogue.

» Je conviendrai cependant (car mon
» zèle pour *Rouſſeau* ne m'aveugle pas)
» que M. *de Vauvenargues* eût trouvé plus
» à reprendre dans les Epitres de ce
» Poëte. Quoiqu'elles ne manquent pas
» de beautés, il y regne un fond de mi-
» ſantropie qui les dépare. *Rouſſeau* y
» parle trop ſouvent de ſes ennemis &
» de ſes malheurs : il y étale des princi-
» pes qui portent moins ſur la vérité que
» ſur les différentes paſſions qui l'ani-
» moient. Si je le trouve égal à *Horace*

» dans ſes Odes, il lui eſt bien inférieur » dans ſes Epitres. Il y a beaucoup plus » de Philoſophie dans celles du Poëte » Romain.

» Vous voyez, Monſieur, que je » n'imite point l'enthouſiaſme de M. de » *de Vauvenargues*, qui trouvoit tout ad- » mirable dans un Poëte célèbre qu'il » eût pu admirer à juſte titre, ſans offen- » ſer les manes du grand & malheureux » *Rouſſeau*. L'amitié l'a ſéduit : elle a » mis trop de partialité dans ſes déci- » ſions, pour qu'il ne ſoit pas permis » d'en appeller. Il a voulu élever le Poëte » qu'il aimoit ſur les ruines de *Rouſſeau*; » mais ſes efforts n'y ont point réuſſi. La » gloire de notre Prince Lyrique eſt ap- » puyée ſur des fondemens trop ſolides ; » les aſſauts les plus redoublés ne ſçau- » roient les ébranler. M. *de Vauvenargues* » reſſemble à un homme qui, pour faire » paroître davantage un arbre planté au » pied d'une haute montagne, voudroit » abaiſſer ou détruire la montagne qui » cauſe ſa petiteſſe.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Paris, *ce* 18 *Février* 1754.

LETTRE VI.

LETTRE VI.

Paros.

LA Tragédie, pour être parfaite, doit réunir, Monsieur, le grand intérêt & le beau coloris. L'intérêt dépend de l'heureux choix d'un sujet, où les mouvemens soient rapides, les situations violentes, les ressorts importans, les périls extrêmes, & les obstacles presqu'invincibles. Ce doit être un combat sanglant, où les caractères bien contrastés & les passions ennemies s'échauffent, s'embrasent, & s'entre-choquent avec une fureur égale, jusqu'à ce que la victoire se décide pour l'un des deux partis. L'Action Tragique doit ressembler à la Tempête qui commence par le tumulte, s'accroît par le desordre, se signale par les ravages, & finit par le calme. Loin donc de la Tragédie tous ces coups de Théâtre, amenés sans génie, exécutés sans vigueur, tous ces incidens multipliés sans effet, qui peuvent bien en imposer aux yeux

d'un peuple ébloui, mais qu'un Juge éclairé méprise.

Ce qui contribue le plus à la chaleur de l'intérêt, c'est la force des caractères, jointe à la réalité de l'action. Comment peut-on s'intéresser pour des Personnages inconnus & pour des avantures que l'on sçait imaginaires? Des noms peu célèbres & créés uniquement pour la Scène peuvent-ils faire cette vive impression de plaisir, si naturelle & si sûre, quand les noms des Personnages sont fameux & consacrés dans l'Histoire? Quand un Roi, un Héros, s'annonce par lui-même; quand la grandeur de son nom prévient & remplit l'esprit du spectateur; quand sa gloire marche en quelque sorte devant lui, l'image de ses revers n'en devient-elle pas plus intéressante? L'amour qu'on avoit pour lui se réveille dans tous les cœurs; il excite cette pitié généreuse, cette crainte agréable, dont l'ame est toujours saisie à l'aspect d'un illustre malheureux, mais qu'elle n'éprouvera jamais en faveur d'un scélérat pour qui l'on fabrique des crimes dans son cabinet, ou d'un bon Roi que l'on rend l'objet & presque la victime des attentats de son Ministre, ou même

d'un jeune Héros qui figure en petit Conquérant sur le Théâtre, quoiqu'il n'ait jamais figuré dans l'Histoire. L'esprit alors perd tout le plaisir des ressemblances dans les Portraits ; & le cœur, qui d'ordinaire se laisse conduire par l'esprit, ne reçoit que très-difficilement des impressions nouvelles pour lui & souvent forcées ; au lieu qu'il se prête comme de lui-même à toutes les illusions du Théâtre, quand il est déja plein de l'idée du Personnage.

Voilà, si je ne me trompe, la plus belle source des plaisirs nobles & touchans que donne la Tragédie, qui ne doit être, ainsi que le Poëme Epique dont elle est émanée, qu'une action grande, réelle, & vivement représentée. S'il est quelque Roman en Tragédie qui touche & qui remue, est-ce une raison suffisante pour un jeune homme de tenter ce genre étrange, que les *Sophocles*, les *Euripides*, les *Corneilles* & les *Racines* ont dédaigné, comme plus imparfait, & moins propre à frapper au but, qui fut toujours d'intéresser & d'émouvoir ? Croira-t-on que ces grands maîtres n'eussent pas assez de génie pour disposer des évenemens romanesques

en action ? Croira-t-on qu'ils ne connussent pas assez ce genre pour être en droit de le mépriser ? Une action véritable & grande, soutenue par d'illustres Personnages, leur fournissoit abondamment des beautés frappantes & pathétiques ; ils avoient le talent d'y joindre d'heureux incidens. Cette action réelle, ainsi nourrie, pour ainsi dire, de son propre suc, devenoit entre leurs mains une Tragédie, chef-d'œuvre de l'Art, & modèle de la Postérité, qui malheureusement s'en embarrasse peu. Notre Comédie est déja en proye au Roman ; le verrons-nous encore infecter la Tragédie ? Voulons-nous changer la vérité si majestueuse & si touchante en petits mensonges puérils, & tout au plus ingénieux ?

La Tragédie n'admet pas toute sorte de caractères ni de passions : son intérêt perd beaucoup par les ames foibles qu'on introduit sur la Scène, par les cœurs sur-tout qui n'ont que de la droiture. Un bon Roi, qui n'a ni l'esprit de connoître des traîtres, ni la force de les punir, joue un fort sot personnage. Le propre de la Tragédie est de peindre tout avec une espèce d'em-

portement; elle ne se nourrit que de sang & de larmes, ne se plaît que dans les malheurs & les renversemens. Les Anciens la représentoient éplorée, un poignard à la main, précedée de la Vengeance, accompagnée de la Terreur, & suivie du Desespoir. Pour entretenir l'émotion théatrale, il faut de la violence, de l'impétuosité dans les caractères; sans quoi la marche tragique languit, & manque son effet, qui est d'inspirer la crainte & la pitié. Les bons Rois font compassion, quand ils sont malheureux; mais ils n'excitent point cette sensibilité vive, mêlée d'une certaine admiration, que l'on éprouve en voyant les grands courages traversés par de grands périls. Pour la perfection de l'intérêt, il est nécessaire que le caractére principal fasse rapidement mouvoir tous les ressorts tragiques. Il doit être l'ame de la Pièce, & les caractères subalternes doivent contraster avec lui, pour lui donner encore plus d'activité.

Pour en venir au coloris, sa beauté, si je ne me trompe, consiste en partie à mettre en action les Personnages, à les représenter sous leurs véritables traits; ce qu'*Aristote* appelle les *Mœurs*. Il con-

pare l'action tragique au dessein d'un Tableau ; mais les mœurs sont comme les couleurs qui font sortir les Personnages, & qui donnent de la saillie à l'ordonnance. Au reste il faut faire saillir les mœurs bien moins par les paroles que par les actions. Des sentences en forme d'oracles, & tous ces vers frappans, mais postiches, qu'il plaît à nos petits *Euripides* d'entasser dans leurs ouvrages, & qu'ils appellent *des illuminations soudaines*, peuvent surprendre les applaudissemens ; mais la Pièce qu'ils rendent boursoufflée, au lieu de lui donner un véritable embonpoint, manquera toujours les suffrages.

Les pensées & les sentimens forment le style ; c'est le style qui contribue le plus à la beauté du coloris ; il est l'expression des mœurs. Un Spectacle, tel que la Tragédie, ne peut vivre que d'idées grandes, majestueuses, énergiques, que de sentimens qui répondent à la noblesse, à la force de ces idées : de-là ces pensées vives, ces traits de génie, dont les Anciens vous achèvent un caractère ; de-là ces gradations de mouvemens, produits par tout ce que la passion peut fournir de plus animé.

Les Grecs ont excellé dans cette partie essentielle, & les François l'ont rendue si brillante, qu'après *Corneille* & *Racine* l'on ne conçoit plus rien au-delà de la perfection du style & de la beauté du coloris. Ce style en général veut être naturel, nombreux, sublime & pathétique. C'est un si grand avantage, un talent si rare, qu'une pièce bien écrite passe aujourd'hui pour un chef-d'œuvre, si d'ailleurs elle n'a rien qui choque trop la raison; au lieu qu'une Tragédie, pleine des plus grands traits, doit tomber nécessairement, dès qu'elle manque par le style, & sur-tout par la versification. Pour sentir tout le mérite d'un beau coloris, il suffit de comparer certaines pièces qui n'ont eu qu'un succès passager avec tant d'autres, peut-être moins fortes, mais beaucoup mieux écrites, qui vivent encore, & qui plaisent davantage, soit à la lecture, soit à la représentation. C'est le coloris qui d'abord frappe le plus dans un tableau. Les *Rubens* seront toujours des enchanteurs aimables.

Paros, Tragédie nouvelle par M. *Mailhol*, n'a pas long-temps occupé le Théâtre. Sa destinée prouve la vérité des

deux grandes règles que j'ai établies d'après les maîtres de l'Art. Elle manque absolument & d'intérêt & de coloris. *Paros* n'est qu'un scélérat assez maladroit, qui ne choisit point un grand ressort pour le conduire à sa perfection, mais qui veut se perdre, en essayant tous les moyens que lui fournit sa fureur de regner. Il forme d'abord une conspiration contre *Apriès* son maître; & la voyant découverte, il en accuse une jeune Princesse, qu'on met dans les fers sur son rapport. Il veut ensuite tenter cette Princesse par l'appas du Trône; il lui propose de l'épouser; moyennant quoi il la fera regner. Il échoue encore dans ce projet. Il a recours à un autre expédient; il fait venir sous main vingt vaisseaux ennemis, pour surprendre Memphis : cette flotte arrive, & est défaite. *Paros* se résout à assassiner le Roi; il lève le poignard; mais *Orosis* son fils survient, & il manque encore son coup. Enfin le Roi veut unir *Aphise* & *Orosis*, qui s'aiment : la cérémonie est indiquée; l'usage est que les nouveaux mariés & le Roi lui-même boivent dans la Coupe nuptiale. *Paros* croit toucher au moment heureux où il doit

regner. Il forme le projet d'empoisonner toute la Famille Royale. Les remords de son Confident dévoilent tout le mystère. *Paros* se tue de desespoir, & la Pièce finit.

Apriés contraste mal avec *Paros*; ce n'est qu'un Roi foible, simple, presque fainéant; & ce caractère n'est pas propre à faire sortir celui d'un Ministre ambitieux. Ce Prince est si bon, que lorsque *Paros* a levé le poignard sur lui, & que le scélérat, par une présence & une souplesse d'esprit admirable, s'est jetté à ses pieds, sous prétexte de remettre les armes à un Roi dont il est soupçonné, celui-ci le relève en l'embrassant, & le regarde comme le sujet le plus fidéle. Il a si peu de défiance & de pénétration, que sans cesse en butte à des complots, à des conjurations pour lui ravir le trône & la vie, il n'a pas le moindre soupçon de celui qui en est l'auteur. Il aime mieux croire que le chef de tant d'horreurs est une petite Princesse, âgée peut-être de dix-huit ans. S'il ne périt pas, c'est assurément un grand bonheur. Il étoit dans le Temple; il tenoit déja la fatale Coupe; il l'approchoit de ses lèvres,

lorſqu'une voix s'élève du milieu de la foule, & s'écrie : ſauvez le Roi : c'étoit la voix du complice de *Paros*, de *Zorés*, qui lui-même avoit verſé le poiſon. *Oroſis* & ſa Maîtreſſe n'ont rien que de fort ordinaire ; leur plus grand mérite eſt de s'aimer tendrement, & ce mérite là n'eſt guères tragique ; les autres ſubalternes ſont comme tous les confidens : *Nos numerus ſumus*, *&c.*

Cette Tragédie péche encore plus par le ſtyle que par le fond. Il n'y a ni force, ni élégance, ni correction ; on trouve même de temps en temps des fautes groſſières, pareilles à celle-ci :

Sur Aphiſe, à vos vœux le Roi *s'eſt-il dû* rendre ?

S'eſt-il dû rendre pour *a-t-il dû ſe rendre.* Je ne vous parle pas de la dureté de ce vers ; elle lui eſt commune avec beaucoup d'autres. Quand ils ne ſont pas durs, ils ſont ou foibles, ou proſaïques, ou amphibologiques, ou pleins de métaphores outrées. J'en citerai quelques exemples, pour l'inſtruction des jeunes Poëtes.

Et je vis à regret ſa vengeance trop dure
Des plaiſirs & du jour tout à coup vous *exclure.*

Il s'agit de la Princesse que le Roi avoit fait mettre en prison.

Le Sort, qui de Memphis vous promet la Couronne,
L'a laissé sans enfans successeurs à son Trône.
. . . .
Evite ma présence, ou je fuirai la tienne.
. . . .
Car je suis peu certain que ces noires fureurs
Soient les terribles *fruits du cœur* de la Princesse.
. . . .
Le cœur du Peuple entier est l'*Autel* d'Orosis.
. . . .
Moi, je crois qu'elle souffre un injuste supplice.
. . . .
Je vous calmerois, *vous*, par *ma vive prière*,
Elle, en changeant son sort, *& le rendant prospère.*
. . . .
Contre moi desormais le Sort *n'aura point d'armes.*
. . . .
De l'Hydre terrassons les têtes renaissantes;
Elevons *sur son corps* un Trône glorieux.
. . . .
Et *le fer* est *caché sous l'image des Cieux.*

Je pourrois étendre considérablement cette liste; mais qu'il vous suffise de

savoir que la Pièce est, en général, écrite de ce style. Le même esprit d'équité, qui, malgré moi, m'arrache ce jugement rigoureux, m'oblige de convenir aussi qu'il y a de temps en temps dans cette Piéce quelques vers heureux, qui font honneur au génie du Poëte. En voici deux qui me paroissent bien peindre l'ame élevée d'un homme dévoré d'ambition.

Les obstacles franchis s'éclipsent à mes yeux,
Et ne me laissent voir que les Rois & les Dieux.

. . . .

Je vous en citerai quatre autres, qui ont été justement applaudis. . . .

La gloire suit l'excès des vertus & des crimes.
Préparons le carnage, & marquons les Victimes.
Quand on possède l'art d'éblouir les Mortels,
En méritant la Foudre, on obtient des Autels.

L'Auteur mérite encore des éloges, par rapport à la conduite de sa Tragédie. Il a tiré le meilleur parti qu'il a pu d'un fond vicieux; & la texture de sa Pièce prouve qu'il entend assez bien la marche théatrale : ce qui n'est pas un petit mérite. Enfin je dois vous faire observer qu'il est jeune; que c'est ici

son coup d'essai, & que par conséquent il seroit injuste & inhumain de le décourager.

Si l'on faisoit un *Parterriana*, c'est-à-dire, un recueil des plaisanteries, des équivoques, & des balourdises qui se font dites dans le Parterre, la Tragédie de *Paros* fourniroit un trait à ce nouvel *Ana*. Le jour de la première représentation, on applaudit extraordinairement ce vers :

Un Héros *à sa voix* enfante des Soldats.

Quelqu'un, qui ne l'avoit pas entendu, demanda à son voisin, qui battoit des mains de toutes ses forces, ce qu'on avoit dit : l'Applaudisseur répéta avec emphase, & de la meilleure foi du monde, le vers ainsi défiguré :

Un Héros *en Savoye* enfante des Soldats.

Diverses Brochures sur la Musique Françoise.

La première Fontaine qu'on voit, Monsieur, en entrant dans le Labyrinthe de Versailles, représente tous les Oiseaux irrités contre un seul, de leur

eſpèce à la vérité, mais qu'ils ne peuvent ſouffrir, à cauſe de ſon chant mauſſade & de ſon vilain plumage. Perchés ſur des branches, ils jettent de l'eau en mille manières différentes ſur l'Oiſeau nocturne leur ennemi, qui eſt en bas, au milieu d'un Baſſin de Rocaille. Cette fable me paroît une image ſenſible de ce qui vient de ſe paſſer au ſujet de M. *Rouſſeau* de Genève. Tous les Oiſeaux du Parnaſſe ſe ſont déchaînés contre lui; il n'y en a preſque pas un ſeul qui ne lui ait donné ſon coup de bec. Pour parler ſans figure, l'illuſtre Auteur de la *Lettre ſur la Muſique Françoiſe* s'eſt attiré une foule de réponſes, dont je me propoſe de vous dire un mot. Mais, avant que d'entrer dans ce détail, permettez-moi quelques réfléxions.

Pluſieurs perſonnes, entr'autres les partiſans de M. *Rouſſeau*, ont trouvé mauvais qu'on ne l'ait ſouvent appellé que *Jean-Jacques*, & ils ont dit, avec raiſon, que le nom de Baptême d'un homme n'étoit pas une épigramme. Auſſi n'eſt ce pas dans la vûe d'en faire une qu'on l'a employé ; ce n'a été que pour relever la puérile affectation de M. *Rouſſeau* de mettre toujours à la tête de ſes écrits,

par *Jean-Jacques Rousseau*, & de s'éloigner en cela de l'usage reçu parmi les Gens de Lettres. C'est plutôt lui-même, qui, par cette misérable singularité, a sans doute voulu faire une épigramme contre ceux qui prennent le titre de *Monsieur*, & qui le placent avant leur nom.

Les sectateurs du Génevois ont été plus blessés encore du ton dur qui regne dans quelques-uns des écrits publiés contre lui. Leur délicatesse me paroît extrême, ainsi que leur injustice. Quoi, il sera permis à un Etranger d'insulter une Nation qui l'a reçu dans son sein, de la traiter d'ignorante & de Barbare, de déprimer ses Arts & ses Artistes; & il faudra lui répondre avec des égards & des ménagemens qu'il n'a jamais connus! Il nous attaquera avec une massue hérissée de grosses pointes de fer, & nous ne pourrons nous défendre qu'avec une houlette légère, ornée de rubans & de fleurs! Quelle idée M. *Rousseau* lui-même auroit-il eu de nous, si nous l'avions traité avec cette politesse, contre laquelle il s'est tant de fois élevé, & qu'il regarde comme le plus grand des vices, comme la marque la moins équivoque de la corruption de l'esprit

& du cœur ? On a donc cru le servir selon son goût, en employant contre lui la force & la véhémence qu'inspire la bonté d'une cause ; & après cela on nous reprochera de ne lui avoir dit que *des injures*. J'appelle *dire des injures*, lorsqu'on donne à quelqu'un des qualifications odieuses qu'il ne mérite pas ; mais lorsqu'on le peint de ses propres traits ; lorsque l'honneur de la Patrie & du goût enflamment d'un zéle éclairé, cela ne s'appelle que dire la vérité avec fermeté ; & je préviens que je la dirai souvent ainsi. Je voudrois bien savoir si les *Philippiques* de *Démosthène* & de *Cicéron* ne sont que des *injures*.

A l'égard des Auteurs qui ont repoussé les attaques de M. *Rousseau* avec les armes du ridicule, on a cru le justifier, en disant que des plaisanteries n'étoient pas des raisons. Non sans doute; mais souvent elles valent mieux que des raisons. Peut-être même étoit-ce le seul parti qu'il falloit prendre contre un homme qui choque ouvertement le sens commun & les bienséances. Avec ce bel Axiome, *des plaisanteries ne sont pas des raisons*, on justifiera tous les sots Ecrivains. *Horace* n'a

souvent employé que *la plaisanterie* contre ceux de son temps. L'immortel *Boileau* n'a fait que *plaisanter* sur *Cotin*. Je suis presque sûr aussi que *Cotin* ne manquoit pas de dire que des plaisanteries n'étoient pas des raisons.

Observations sur la Lettre de J. J. Rousseau.

M. *Cazotte*, Commissaire de la Marine, a le premier levé l'étendart de l'indignation, dans une Brochure de 19 Pages. En voici à peu près le début, que les *Bouffonistes* ne manqueront pas d'appeller un tissu d'*injures*. « Jean-Jacques » Rousseau, Citoyen de Genève, semble » ne donner des Ecrits au Public, que » dans la vûe de lui faire des outrages. » Il passe son temps à rêver à des para- » doxes humilians pour l'Humanité, ou » pour la Nation... Il a voulu nous prou- » ver que nous serions plus heureux de » ne pas *penser*, & que nous n'en se- » rions que plus sages. Aujourd'hui il » nous démontre, à sa manière, que » nous avons tort de *sentir*. Il décrie » les Arts, & consacre ses jours à s'es- » sayer dans les plus frivoles.... Si le mé- » pris d'autrui & l'estime de soi-même,

» affichés avec indécence, si l'affectation
» cynique, la misantropie, constituent
» le Philosophe, *Jean-Jacques* est un
» très-grand Philosophe. Si le dédain
» des idées reçues, & l'adoption des rê-
» veries singulières à leur place, si le ton
» décisif, si le sel amer & caustique font
» le grand homme de Lettres, *Jean-*
» *Jacques* est un grand homme de Let-
» tres. »

Après ce préambule, M. *Cazotte* établit des propositions bien contraires à celles de M. *Rousseau*. Il soutient, & il ne prouve pas mal, qu'on peut faire dans notre langue un bon Poëme, susceptible de chant; de manière qu'il en résulte pour nous un amusement vif & raisonnable; que nous avons une mélodie & une Musique Nationale. Il analyse notre plaisir pour ce qui regarde la Musique; il veut qu'il dérive de trois sources, sentiment, analogie, convention. Toutes les fois que notre Chant exprime avec vérité des passions, nous goûtons un plaisir de sentiment; nous éprouvons celui d'analogie, quand il se joint à cette expression quelque chose qui caractérise la façon de sentir qui nous est particulière. Le plaisir qui résulte de

notre récitatif, *tient*, ſelon lui, *beaucoup plus de la convention que les deux autres, en ce que nous le trouvons d'autant meilleur, qu'il approche plus de notre déclamation tragique.* Il faut donc que cette déclamation tragique elle-même ſoit auſſi de convention; ce que je ne crois pas: je penſe, au contraire, que nous l'avons naturellement trouvée, en conſéquence de notre façon de ſentir. Elle eſt ſi peu de convention, qu'il nous ſeroit impoſſible d'en avoir une autre, à moins qu'on ne changeât le caractère de la Nation. Il n'y a point de convention qui puiſſe être reçue par rapport au langage des paſſions; chaque Peuple les exprime au-dehors, ſuivant ſa manière de les ſentir. C'eſt uniquement par cette raiſon que la Déclamation Angloiſe & la Déclamation Italienne ſont ſi différentes de la nôtre. La convention ne peut avoir lieu que pour des choſes étrangères à l'ame, en quelque ſorte, telles que d'abandonner notre Opera aux preſtiges de l'imagination, d'y ſouffrir toutes les extravagances de la Fable, de la Féerie, de changer le lieu de la Scène preſque à chaque inſtant, enfin, de violer toutes les règles

de la Poësie Dramatique, non par ignorance, mais de propos délibéré. Notre Déclamation tragique, & par conséquent notre Récitatif, qui en est émané, tient donc au sentiment & à l'analogie; il n'y a pas d'autres sources des plaisirs de l'ame. Les plaisirs de convention sont pour la satisfaction des yeux, & pour introduire la variété, ce charme des sens & de l'esprit.

L'Auteur accorde à M. *Rousseau* que notre langue est moins propre à la Poësie lyrique que l'Italienne; il lui accorde encore que les Italiens, plus passionnés que nous pour la Musique, l'ont en général plus perfectionnée : deux points sur lesquels tout le monde n'est pas d'accord, & qui, s'ils étoient bien discutés, laisseroient pour le moins la victoire incertaine entre les deux Langues & les deux Musiques. Mais enfin, M. *Cazotte* a besoin de cette supposition, pour demander si l'on en conclura qu'il faut brûler les Poëmes de *Quinault*; qu'il a été, & qu'il est impossible qu'on fasse en Musique rien de bon sur ces Poëmes, ni sur aucun autre. L'Observateur fait un raisonnement dans le goût de son Antagoniste, & se sert, pour un

moment, de son admirable Logique. La langue Angloise est dure & moins propre à la Poësie Dramatique que ne l'est la Françoise. Leurs Auteurs ont moins entendu le Théâtre que les nôtres. Le Théâtre François est le Théâtre par excellence; il est admiré de toute l'Europe. Le Théâtre Anglois est renfermé dans les bornes d'un Royaume. Donc les Anglois doivent renoncer à leur Théâtre; donc les beautés terribles & sublimes de *Shakespeare* ne doivent plus les toucher; donc ils n'ont fait ni ne peuvent faire de bonnes Pièces. M. *Rousseau* peut répondre que les Anglois n'en feroient que mieux d'adopter notre Théâtre, & nous la Musique Italienne. Il y a un parti plus raisonnable à leur proposer: c'est, non de renoncer à leur langue, ce qu'il seroit absurde de leur demander, mais de continuer à faire des Pièces Angloises, en se conformant un peu plus à des règles que nous suivons, qui ne sont pas les nôtres, qui sont celles des Grecs & des Romains, ces modèles de toutes les Nations, en fait de littérature & de goût: de même que nous devrions, non adopter la langue & la Musique des Italiens, comme l'exi-

ge M. *Rousseau*, mais corriger notre Musique sur la leur, s'il étoit vrai que la Musique Italienne fût la plus belle, la plus noble & la plus parfaite de toutes les Musiques du Monde; ce qui précisément est en question. La Brochure de M. *Cazotte*, outre le mérite d'avoir paru la première, renferme plusieurs réfléxions judicieuses & bien écrites; on voit qu'il pouvoit approfondir davantage sa matière. Mais, comme il le dit lui-même, il n'a voulu qu'*amuser* son Adversaire *par une escarmouche.*

Lettre sur celle de M. J. J. Rousseau, Citoyen de Génève, sur la Musique.

Cette Lettre, adressée à M. *Breun de Larcherie, Américain*, est signée par M. *Yzo.* L'Auteur relève assez bien la foiblesse de quelques raisonnemens de M. *Rousseau*; il fait voir que l'on peut tirer de ses principes des conséquences opposées à celles qu'il en déduit lui-même. Le Génevois, par exemple, après avoir établi que le meilleur Récitatif est celui qui approche le plus de la Déclamation, conclut que notre langue n'en peut avoir un bon. « N'en peut-on

» pas conclure, au contraire, dit M.
» *Yzo*, qu'étant peu propre pour le
» chant, elle peut fournir un Récitatif
» qui approche beaucoup de la parole,
» & que l'Italienne qu'il lui oppose,
» par cela même qu'elle est plus écla-
» tante & par conséquent plus chan-
» tante (selon M. *Rousseau*) doit, jus-
» ques dans sa Déclamation, porter un
» air de chant qu'il trouve vicieux dans
» le Récitatif. » Cette conséquence
» me paroît assez juste. Mais que di-
roit M. *Yzo*, si son Adversaire lui repli-
quoit que notre langue n'est propre ni
pour la Déclamation, ni pour la Con-
versation, ni par conséquent pour le
Récitatif? Notre Philosophe est bien ca-
pable de le lui soutenir, & de le lui
prouver, comme il prouve tout.

Notre Critique finit par une plai-
santerie. M. *Rousseau* n'adopte la Lan-
que Italienne, que parce qu'il la trouve
plus propre à la Musique qu'aucune de
celles de l'Europe. M. *Yzo* lui apprend
que nous avons un Peuple, faisant corps
avec nous, dont la Langue est aussi
douce, aussi sonore que l'Italienne : c'est
le Bas-Breton. En effet, prévention na-
tionnale à part, l'ancien Celtique, qui
s'est conservé en Basse-Bretagne & dans

le Pays de Galles, a une infinité de mots qui finiſſent par des voyelles. Il a, & il doit avoir néceſſairement cela de commun avec le Latin, & conſéquemment avec l'Italien, puiſque la Langue des Romains doit en partie au langage des Celtes nos Ayeux, ſon caractère, ſes tours & ſes terminaiſons; c'eſt un fait qui n'eſt plus conteſté. M. *Yzo* rapporte une petite Chanſon Bretonne de huit vers, dont quatre finiſſent par des voyelles. Mais il paroît que M. *Yzo* n'eſt pas Bas-Breton, ou du moins qu'il a oublié ſa langue maternelle; car cette Chanſon eſt ici horriblement défigurée. Les vers ſont très-mal arrangés; un ſeul & même mot s'y trouve coupé par la moitié, comme ſi c'étoit deux mots. J'ai eu mille peines à déchiffrer ce Couplet; & je ne ſais trop ſi je dois me ſavoir gré d'être enfin venu à bout de le comprendre; car il renferme la plus ſale poliſſonnerie.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 25 Février 1754.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE, qui eſt la ſuite immédiate du dernier Cahier 62 des LETTRES SUR QUELQUES ECRITS DE CE TEMPS, ſe trouve à Paris chez LAMBERT, Libraire, Rue & à côté de la Comédie Françoiſe, au Parnaſſe, & ſe diſtribuera régulièrement tous les dix jours.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

La Christiade ou le Paradis reconquis, pour servir de suite au Paradis perdu de Milton.

CE Poëme, en douze Chants en prose, annoncé depuis deux ans par deux *Prospectus* répandus dans le Public, paroît enfin, Monsieur, précédé d'un *Discours Préliminaire* de deux cens pages seulement, & tout couvert de Notes, dont le débordement inonde un espace que le Texte auroit mieux occupé. Si ce long & inutile cortège eût été supprimé ; si, au lieu de six volumes in-12, on ne nous en eût donné que deux ou trois, je suis persuadé que cet Ouvrage auroit plus de succès qu'il n'en aura peut-être, quoiqu'assurément il en mérite. Je me flatte, Monsieur, que

vous en penserez aussi favorablement que moi, après que vous aurez vû l'esquisse que je vais vous en tracer. Avant que d'entrer en matière, je ne dois pas vous laisser ignorer que des personnes justement délicates sur tout ce qui regarde notre Croyance, ont été allarmées du dessein de l'Auteur. Elles ont craint qu'un Poëme, où l'Evangile devoit être mis en action, ne devînt un objet de scandale pour les fidèles, de risée pour les libertins & les impies. Mais ce ne sont point de pareils Ouvrages qui nuisent à notre Foi. On les lit dans l'esprit même de l'écrivain; on se prête à son plan, à son but; & comme il les donne pour des Poëmes, on y cherche du génie, de l'invention, de la noblesse, des images, du style, &c, & non des traits qui fassent rire. S'il s'en rencontre même quelques-uns de cette espèce, les esprits bien faits n'en tirent aucun argument ni contre nos Dogmes sacrés, ni contre l'Auteur, lorsque ses intentions sont connues. Le *Paradis perdu* de *Milton* n'a fait aucun tort à la Religion. *Le Paradis reconquis* de Monsieur l'Abbé *de la Beaume* ne lui sera pas plus préjudiciable. Il s'est permis, à la

vérité, des fictions sans nombre ; mais il les a toutes subordonnées aux Mystères, ou plutôt c'est du fond même des Mystères qu'il les a tirées ; elles sont toutes appuyées des autorités de l'Ecriture, des Pères, des Conciles & des Commentateurs.

La Christiade commence par le baptême du Sauveur ; la Scène est sur les bords du Jourdain. *Satan* endormi sur le Mont Liban est éveillé par une voix du Ciel qui annonce la venue du Fils de Dieu. Il se lève, & d'un seul de ses regards mesurant toute la surface de la Terre, il arrête sa vûe sur le Jourdain. Deux hommes attirent toute son attention ; mais il ignore si c'est pour *Jesus* ou pour *Jean-Baptiste* que le Ciel vient de se déclarer. Le Fils de Dieu quitte le fleuve & s'enfonce dans le désert. *Satan* le suit, cherchant toujours à pénétrer le mystère renfermé dans les paroles qu'il vient d'entendre. Il aborde le Sauveur du monde sous l'habit d'un grave Philosophe. O vous, lui dit-il en le saluant très-respectueusement, vous, sur le front de qui sont peintes les graces de l'adolescence, jeune Héros, êtes-vous le Fils de Dieu ? Daignez me

l'apprendre, afin que je vous fasse rendre les honneurs qui vous sont dûs. Voilà déja quarante jours que vous êtes sans nourriture; la faim que vous souffrez a éclipsé le beau coloris de votre visage; si vous êtes le Fils de Dieu, dites un mot, & ces pierres se changeront en mets dignes de vous être présentés. La réponse pleine de sagesse que lui fit l'Homme-Dieu ne satisfit point le Tentateur; il saisit *Jesus*; il l'enlève à travers les airs, & le transporte sur le pinacle du Temple. Fils de Marie, lui dit *Satan*, ne croyez pas que ce soit par une vaine curiosité que je vous ai conduit en ce lieu; je n'ai eu en vûe que votre intérêt & votre gloire. Précipitez-vous en bas; alors surpris de vous voir tomber sans vous blesser, les peuples vous reconnoîtront pour le Messie, & vous abrégerez par là bien des formalités qu'il vous faudroit essuyer pour vous faire connoître par une autre voie. Toujours confondu par les paroles du Sauveur, l'Esprit de ténèbres livre un troisième assaut à son illustre adversaire. Il le transporte sur une haute montagne; il essaye de le tenter par les deux grands mobiles du cœur

humain, l'ambition & l'intérêt. Nous voici, lui dit-il, entre le Pont-Euxin & la mer Caſpienne : portez d'abord vos regards ſur le Tibre, ſi fier d'arroſer la Capitale du Monde. Parcourez toute l'étendue de l'Empire Romain, depuis le Boſphore de Thrace juſqu'aux colonnes d'Hercule. Voyez l'Afrique, contrée fertile en or, l'Arabie qui produit l'encens pour les Dieux, les habitans de la Zone Torride brulés par les ardeurs de la canicule, & l'Egypte où regna la belle *Cléopâtre*, victime du tendre amour. Conſidérez l'Empire de la Chine ſi renommé par la date de ſa fondation, par ſon *Confucius* & par ſa muraille. Jettez les yeux ſur le Japon ſi célébre par ſes vaſes peints & formés d'une matière fragile, mais plus précieuſe que l'Agate & le Porphyre. Remarquez dans ces vaſtes Etats du Nord, les Lapons racourcis par le froid, les Ruſſes, les Danois, les Norvégiens chez qui ſe trouvent ces précieuſes fourrures, dignes de garantir les Princes & les Monarques du ſoufle de l'Aquilon. A quoi bon, interrompit l'Homme-Dieu, toute cette vaine énumération dont tu viens de m'ennuyer ? C'eſt, répond le Tentateur, pour

exciter en vous un noble desir, & vous montrer un Empire digne de vous. Si au lieu de Trônes vous ambitionnez des Temples & des Autels, dans l'Asie je vous donne cinq cens millions d'adorateurs, trois cens millions dans l'Amérique, cent millions dans l'Europe, & autant dans l'Afrique. Mais il est une condition dont je fais dépendre votre Apothéose. Je ne vous demande qu'un seul acte d'adoration pour tout droit d'investiture.

Vous sçavez, Monsieur, la victoire éclatante qu'en cette occasion le Sauveur du monde remporta encore sur son ennemi. *Satan* toujours repoussé tourne sa rage contre *Jean-Baptiste*. Il se rend à Tibériade où *Hérode* étoit alors avec toute sa Cour. Par une subtile illusion il se forme un corps d'air; il se présente à *Hérodiade* sous la figure de *Mariamne*, & l'excite à demander la mort du saint Précurseur. *Hérode* donnoit une grande fête pour célébrer le jour de sa naissance. Vers le milieu du festin, la Princesse, fille d'*Hérodiade*, prit dans ses mains une lyre, & mêla sa belle voix aux sons harmonieux de cet instrument. Elle chanta la généalogie des *Cé-*

sars, les actions mémorables de *Tibère*, les délices de la Campanie, & les plaisirs de l'isle de Caprée. Que vois-je, s'écria le Prince, est-ce *Hébé*, *Diane* ou *Flore* qui a quitté le séjour céleste pour venir augmenter nos plaisirs ? Quel prix peut-on adjuger à tant de charmes ? Demandez, Princesse ; je jure par la fortune de *César*, que rien ne vous sera refusé. Elle demanda la tête de *Jean-Baptiste*, & l'arrêt de mort fut prononcé.

Cependant le Sauveur du monde avoit abandonné le désert, & s'étoit associé des compagnons de ses héroïques travaux. Un jour qu'il s'étoit embarqué avec eux sur la mer de Galilée, *Satan* le vit endormi au milieu de ses Disciples. Il va trouver le Prince de l'air, & le conjure d'exciter une tempête pour faire périr son ennemi. Chef des Puissances Aëriennes, lui dit-il, porte tes regards sur le Navire qui vogue à pleines voiles, & considére cet homme endormi sur le tillac, vêtu à l'Orientale d'une longue robe de couleur d'hyacinthe. Cet ennemi n'est point à mépriser ; profite de son sommeil ; tonne, gronde, éclatte, frappe,

& que son réveil le trouve enséveli dans l'onde amère. Ici s'élève une tempête furieuse qui répand la terreur dans tout l'équipage. Amis, s'écrie *Pierre*, réunissons nos efforts, doublons la manœuvre, baissons les voiles, n'abandonnons pas le gouvernail, & garantissons du naufrage le divin maître que nous avons sur notre bord. Il dit : mais les vents emportent le son de sa voix ; je supprime le reste de l'histoire que tout le monde connoît, & que l'Auteur raconte très-poëtiquement.

Satan, piqué des victoires continuelles de l'Homme-Dieu, cherche de nouvelles ressources dans le Conseil de ses Démons qu'il convoque sur le Liban. Il prononce un discours plein de fureur, & il rapporte tout ce qui s'est passé entre Dieu & lui depuis la création du monde jusqu'au temps où il vit *Jesus* dans le Jourdain. On peut regarder ce discours comme un abregé poëtique de l'ancien & du nouveau Testament. Le récit du massacre des Innocens est plein de force & d'imagination : c'est un tableau qui peut figurer avec ceux de *le Brun* & de *Michel Ange*.

Satan n'est pas toujours fidéle dans la

plûpart de ses portraits ; on sent sur-tout que la prévention conduit son pinceau, quand il peint les compagnons du Sauveur. Voici l'idée qu'il donne à son Conseil des Disciples du Fils de Dieu. « Le premier est un nommé *Simon*, homme violent, emporté, généreux jusqu'à se sacrifier sans réserve » pour ses amis ; mais présomptueux au » point de croire que rien ne lui est » impossible. *André*, frère de ce *Simon*, » est un homme si attaché aux promesses d'un Libérateur futur, qu'il n'a » pas hésité à croire *Jesus* sur sa parole. » *Jacques* est un esprit vain, qui, quoique nourri dans une profession obscure, aime le faste & les grandeurs. » L'ambition occupe seule son ame ; il » ne s'est attaché à *Jesus*, que dans l'espérance d'obtenir une des premieres » places de son Royaume futur. Esprit » sublime, mais non encore développé, » *Jean* se plaît à la spéculation ; il s'égare quelquefois dans ses propres visions. Néanmoins son cœur semble » fait pour l'amitié ; il lui manquoit un » ami ; il croit l'avoir trouvé dans *Jesus*. » Quelle piété ! Il a abandonné son pere » vieux & caduc, pour suivre un incon-

» nu. *Thomas* eſt un de ces eſprits forts
» qui n'admettent que l'évidence, & ne
» ſe rendent qu'à la démonſtration pal-
» pable. Comme il ſuppoſe tous les
» hommes vendus au menſonge, il ne
» croit que ce que ſes ſens lui perſua-
» dent. Malgré tout cela, ſoit deſtin,
» ſoit prévention, il n'a pas douté un
» moment en s'attachant à *Jeſus*. *Judas*
» *Iſcariot* eſt un homme ſombre, atra-
» bilaire, & ſimple en apparence, mais
» dans le fond, avare, diſſimulé, fourbe,
» traître, hypocrite; il ſçait prendre
» toutes ſortes de formes. Quant à
» *Philippe*, *Jacques*, *Barthelemi*, *Tha-*
» *dée* & *Jude*, ils ſont ſans génie, ſans
» naiſſance, ſans lettres, crédules, igno-
» rans & ſimples. « A préſent que vous
les connoiſſez, ajoûte Satan, vous pour-
rez mettre à profit leur ignorance ou
leur foibleſſe.

Quand il eut fini ſon diſcours, cha-
cun opina ſelon ſon rang. Le réſultat
de la délibération fut d'employer les
charmes d'une beauté mortelle pour
triompher du Fils de Dieu. *Bélial*, le
Démon de la Volupté, fut chargé de
cette entrepriſe; il jette les yeux ſur
Madeleine pour ſéduire le Sauveur. *Ma-*

deleine étoit d'une race noble & ancienne, & comptoit plusieurs souverains Pontifes & des Rois mêmes parmi ses ayeux. Elle possedoit la Terre de *Magdalel*, dont les revenus auroient suffi à l'entretien d'un Prince. Sa beauté, sa jeunesse, son esprit fin & délicat, relevés par les richesses & la naissance, lui attirèrent bien-tôt l'hommage de tous les cœurs; un goût décidé pour les grandes passions la firent regarder comme l'Héroïne de la galanterie. Dans un Palais somptueux elle avoit une Cour composée de la plus brillante Jeunesse de la Gréce; & elle possédoit le grand art de faire croire à chacun en particulier qu'il l'emportoit sur son rival. Telle étoit la beauté célébre de la Capitale de la Judée. Un jour que dans un bosquet de myrthe, couchée sur un tapis de verdure, elle respiroit la fraîcheur du matin, *Bélial*, travesti en Ange de lumière, se présente à elle avec toutes les graces de l'Amour. Il s'approche avec un souris aimable, & il lui parle en ces termes: Reine des cœurs, plus brillante que la courageuse *Judith*, plus belle que la généreuse *Esther*, plus séduisante que la blonde *Bethsabée*,

plus piquante que la brune *Dalila* ; c'eſt peu d'avoir rangé des Princes ſous tes loix ; une conquête manque à ta gloire, & la ſeule qui puiſſe t'immortaliſer : il eſt dans Iſraël un homme qui réunit en lui le Héros & le Philoſophe ; c'eſt celui que le Ciel te deſtine ; c'eſt ſon Miniſtre qui te l'annonce. En prononçant ces dernières paroles, il laiſſa tomber une boëte aux pieds de *Madeleine*, & il diſparut. *Madeleine* eut la curioſité d'ouvrir la boëte ; & il en ſortit ſept Eſprits malins qui s'emparèrent d'elle par l'organe de ſes ſens. Livrée à ces nouveaux tyrans, elle ne penſe plus qu'à ſoumettre le Héros dont on lui a parlé. La premiere choſe qu'elle fait, c'eſt de congédier tous ſes amans, & ſçachant que ſa ſœur eſt honorée de l'amitié du Sauveur, elle la conjure de lui ménager avec lui une entrevûe. Arrête, téméraire, répond ſa ſœur toute indignée. Eſt-ce à *Marthe* qu'on doit faire une pareille propoſition ? Tu oſes aſpirer à ſoumettre ſous tes loix le Meſſie ; tu ſerois trop heureuſe de vivre à jamais ſous les ſiennes. Ce premier refus ne rebuta pas la belle Péchereſſe. Elle fit de nouvelles inſtances ; & ſa ſœur ſe

laissa toucher par ses larmes. D'ailleurs, *Marthe* étoit bien persuadée que *Madeleine* ne résisteroit point aux mouvement de la Grace, quand elle paroîtroit devant le Fils de Dieu, & ce n'est que dans cette vûe qu'elle se prêta aux desirs de sa sœur. Le jour fut pris pour le lendemain, lorsque *Jesus* seroit au Temple. *Madeleine* passe la nuit à essayer tout ce que le luxe mondain a de parures pour relever ses appas déja trop dangereux. Elle arrive au Temple avec un cortège superbe, & sous les plus magnifiques atours. Tout le monde a les yeux attachés sur elle; elle fixe les siens sur l'Homme-Dieu. « Son cœur vole » au-devant du Héros qu'elle adore; » elle n'attend qu'un regard favorable » de sa part pour en triompher, & » faire de ce maître des cœurs un cap- » tif soumis & respectueux. Animée par » l'espoir d'une victoire certaine, son » cœur se livroit aux plus flatteuses il- » lusions, quand le Sauveur du monde » lui lança ce regard qu'elle attendoit. » Quel changement étonnant se fait tout à coup dans son ame, & que ne puis-je suivre l'Auteur dans le détail & dans les suites de cette conversion! Mais je ne

ſuis encore qu'au cinquième Chant de ce Poëme.

Les Démons n'étoient pas les ſeuls ennemis que *Jeſus* eût à combattre; les Prêtres & les Phariſiens s'étoient auſſi ligués contre lui. Le Phariſien *Simon* l'invita à un grand feſtin pour juger de ſes maximes, & pour le ſurprendre dans ſes diſcours. « Lorſque les tables furent » ſervies, on entendit les accords de plu- » ſieurs inſtrumens ; quelques Lévites » experts allierent leurs belles voix aux » ſons des Harpes, des Pſalterions à dix » cordes, & des Ciſtres. » D'abord ils chantèrent la défaite de *Satan*, la création du monde, la naiſſance de l'homme, ſon mariage avec *Eve*, ſa chute & ſa diſgrace. Enſuite, paſſant aux promeſſes du Libérateur, deux Lévites, dans un enthouſiaſme ſacré, entonnèrent ſur des accords poëtiques les louanges de ce Meſſie futur. Tout cela ſe faiſoit pour inſulter au Sauveur, qui, ſelon les idées terreſtres des Juifs charnels, n'avoit aucun de ces caractères éclatans que préſentoit aux yeux du Monde le ſens littéral des Prophéties. Auſſi toute l'aſſemblée fixoit ſes regards ſur l'Homme-Dieu. Ce fut bien pis,

quand, sur la fin du repas, *Madeleine* entra dans la salle du festin, & rendit un hommage public à sa Divinité. L'Auteur dit que tous les convives la regardèrent avec des yeux d'indignation; qu'ils se levèrent précipitamment; que les tables furent renversées; que tout le monde s'enfuit, & que *Jesus* resta seul dans la maison du Pharisien.

Les Démons tiennent contre le Sauveur un nouveau Conseil, dont le résultat est de lui opposer un rival dans la personne d'*Hérode* sous le titre de Messie; mais ce beau projet se dissipe encore en fumée. *Jesus* sort de Jérusalem si peu digne de le posséder; il fait des miracles éclatans dans tous les lieux qu'il parcourt; il repasse dans la Galilée, & prend la route du Thabor. C'est sur cette montagne qu'il se montre à trois de ses Disciples dans tout l'éclat qui accompagne la Divinité. Les Apôtres en sont effrayés; mais l'Ange *Gabriel* leur apparoît, les rassûre, & leur explique ce mystère. Il leur raconte tout le détail de la création du monde, de la prévarication de l'homme, de la médiation du Verbe, son incarnation, sa naissance & sa vie jusqu'au moment où

il leur parle. Ce discours de *Gabriel* fait la matiere du sixiéme Chant. Voici de quelle façon il décrit son ambassade auprès de *Marie*, pour lui annoncer qu'elle seroit mere de Dieu. « Je me » forme un corps d'air; j'emprunte la » figure d'un jeune homme d'une rare » beauté; je me ceins les reins d'une » zone de teinture céleste; j'attache des » aîles à mon dos; puis m'inclinant de» vant le Trône, je prens l'essor, & je » cueille en volant une tige de ces lys » immortels qui croissent autour du Ta» bernacle du Très-Haut, sur les bords » du torrent de volupté...... Déja le » firmament fuit sous mes pieds; je » perce à travers les Planettes; les douze » signes du Zodiaque, s'inclinant par res» pect devant moi, & les étoiles innom» brables que j'écarte en volant, cou» rent se ranger par honneur sur ma » route. A peine le soleil m'apperçoit-il, » que me reconnoissant pour un des mi» nistres du Très-Haut qui avoit assisté à » la création, il sourit de joie; & in» continent appliquant ses rayons obli» ques sur des nuées opposées, il en » forme un triple Pont, orné des plus » vives couleurs, & me le présente pour

» me conduire en terre. J'y glisse, je
» m'abats sur la Ville de Nazareth. &c.„
Le septiéme Chant commence par la résurrection du *Lazare*. Ce miracle, qui gagne au Sauveur l'affection du peuple, augmente la rage de tous ses ennemis. C'est à ce prodige éclatant que l'Auteur attribue l'entrée triomphante de *Jesus* à Jérusalem, dont il décrit ainsi l'ordre & la marche. « Les aveugles, les sourds,
» les muets, les boiteux, les paralyti-
» ques, les lépreux, les hydropiques
» qu'il avoit ressuscités, le devancent en
» publiant ses louanges : ses compa-
» gnons le précédent immédiatement :
» *Lazare* est à sa droite & *Zachée* à sa
» gauche : son auguste Mère marche
» derrière, entre *Marthe* & *Madeleine* :
» ensuite viennent *Salomé*, *Marie* mère
» de *Jacques*, & *Marie Cléophas* : une
» multitude infinie le suit. Jamais le
» vainqueur d'*Arbelles*, de *Darius*, de
» *Porus* & des Indes, n'eut tant de gloire
» à son triomphe dans Babylone, que
» le Fils de l'Eternel en reçut dans la
» Capitale de la Judée ; on se met aux
„ fenêtres : on monte sur le toît des
„ maisons pour le voir passer, &c. „
Satan, irrité de tous ces honneurs, por-

te le Grand-Prêtre & les autres Pontifes à convoquer le Sanhédrin. On voit arriver les Scribes, qui font flotter orgueilleusement leurs longues robes, & qui étalent leurs larges Phylactères. * Parmi les Pharisiens on comptoit leur chef *Pollion*, *Simon* le lépreux, le docte *Gamaliel*, l'Orateur *Cosbi*, &c. On voyoit parmi les Saducéens le politique *Sameas*, le sophiste *Alcime*, & le violent *Cranor*. *Nicodème* & *Joseph d'Arimathie*, Princes des Juifs, y assistèrent pour prendre la défense du Sauveur. On y proposa de fortes objections contre la Divinité de Jesus-Christ; mais les réponses furent toujours triomphantes. Cependant, comme *Satan* présidoit dans la personne de *Caïphe* à ce Conseil d'iniquité, *Jesus* fut condamné à la mort. Il ne fut plus question que de trouver quelqu'un qui pût le livrer à ses Juges. *Judas* seul se présenta. Rien n'est plus singulier, Monsieur, que le discours que fit ce traître en plein Sanhédrin; il est trop long pour pouvoir être rapporté

* Bande de Parchemin sur laquelle étoit écrit quelque Texte de l'Ecriture-Sainte, ou le Décalogue, que les plus dévots d'entre les Juifs portoient sur leur poitrine ou à leur coû, pour marque de leur Religion.

en entier ; lisez-le dans l'Ouvrage même; en attendant, vous jugerez, par le début, du reste de la Piéce. « Mon nom » est *Judas*, & ma Patrie *Carioth*. Je » descends de race noble, & mes ancê- » tres vécurent dans les honneurs. Les » guerres civiles firent succomber mes » illustres ayeux sous le fer des partis, » & leurs biens furent la proye des » vainqueurs. Mon pere ne pouvant vi- » vre sur les débris de ses grandeurs » passées, se retira à Bethsaïde, où il » traîna jusqu'à sa mort des jours obs- » curs & languissans. Quoique jeune » encore, je sentis mes malheurs..... » Le bruit du regne futur qu'alloit com- » mencer *Jesus* en qualité de Messie » & l'espérance de relever ma fortune » tombée m'attachèrent à lui. Jour » malheureux auquel j'abandonnai une » mere âgée, une épouse chérie, une » fille unique & ma Patrie pour suivre » un inconnu ! » *Judas* charge son maître de toutes sortes de crimes ; il l'accuse en particulier d'avoir volé le nom de Dieu dans le Sanctuaire, de s'en être fait un Talisman, & de l'avoir inséré par une incision dans sa cuisse droite ; le traître finit sa harangue par deman-

der trente deniers, & il s'engage à livrer *Jesus-Christ.*

L'Homme Dieu faisoit alors la Pâque avec ses Disciples. *Judas* se rendit à la salle du festin, & se mit à table comme les autres Apôtres. Voici la description de cette salle. Elle étoit toute brillante de dorures dans ses lambris, dans ses pilastres, & tendue des plus riches tapisseries; elle representoit les traits de l'ancien Testament qui avoient le plus de rapport aux circonstances présentes. Un dais de pourpre, & un trône d'yvoire au-dessous, étoit la place du Sauveur; un buffet somptueux dans le fond de la salle étaloit les vases les plus précieux; des bassins d'or, d'où s'exhaloient des parfums exquis, ornoient les deux côtés du buffet; de riches lampes pendoient au plancher, & les tables étoient couvertes de toutes sortes de fleurs. Après que les Apôtres eurent reçu la Communion de la main du Fils de Dieu, *Judas* sortit, & *Jesus* marqua à chacun de ses Disciples les pays où ils iroient après sa mort exercer leur Apostolat. « *Pierre*, Antioche & Rome seront les objets de ta sollicitude Pastorale. *André*, digne frère de *Pierre*,

„ la Thrace & la Scythie feront ton
„ partage. *Jacques de Zébédée*, la Judée
„ & les Efpagnes t'auront pour conqué-
„ rant. *Thomas*, les Perfes & les Indiens
„ te tendent les bras. *Jacques d'Alphée*,
„ tu feras le premier Pontife de la nou-
„ velle Sion. *Philippe*, tu éclaireras la
„ Phrygie. *Barthelemi*, tes deftins t'ap-
„ pellent dans la Cappadoce. *Simon* &
„ *Jude*, quelle gloire n'allez-vous pas
„ acquérir dans l'Egypte, dans la Méfo-
„ potamie & dans la Perfe? Pour toi,
„ ô mon bien aimé *Jean*, tu triomphe-
„ ras aux portes de Rome, & delà je
„ t'attends à Pathmos. „

Cependant *Judas* preffoit *Caïphe* de lui donner des troupes pour aller prendre *Jéfus*. Le Fils de Dieu, après le feftin, fe rendit au Jardin des Oliviers. Le Pontife donne fes ordres; un corps de Cavalerie s'apprête; l'Infanterie prend les armes, & le Sanhédrin veut que ce foit *Judas* qui ait le commandement de cette petite armée. Le Pontife lui fait apporter l'épée & le collier d'*Abfalon*, l'arc d'yvoire & le bouclier d'argent d'*Architophel*, fur lequel étoit gravée l'hiftoire de *Jofeph* vendu par fes frères. Ainfi armé, *Judas* part à la tête

de sa troupe, & arrive avec elle au pied du mont des Oliviers. Il la partage en deux corps; le premier bloque l'enceinte de *Gethsémani*; & du second il forme un cordon qui environne tout le vaste circuit de la montagne. Puis s'addressant aux plus braves, il leur parle en ces termes : « Vaillans soldats, aguerris par mille victoires, armez-vous
„ de courage. Ce n'est point un homme
„ ordinaire que nous allons attaquer;
„ les prodiges lui sont familiers; il pour-
„ roit bien se passer quelque événement
„ d'éclat. Mais que rien ne vous éton-
„ ne; souvenez-vous que vous combat-
„ tez pour votre Dieu, pour votre li-
„ berté, pour votre Patrie : marchons. „
Le reste de l'histoire, jusqu'au moment où *Jesus* paroît devant *Pilate*, est ici, à peu de chose près, comme elle est rapportée dans l'Evangile. *Satan* comblé de joie d'avoir fait condamner le Fils de Dieu à la mort, va lui-même préparer les instrumens de son supplice; il se transporte dans la terre d'Eden; il y trouve encore l'Arbre fameux, surnommé *l'Arbre de vie*, qui s'étoit prodigieusement accru pendant l'espace de quatre mille ans. Cet Arbre lui avoit

ſervi à faire tomber le premier homme ; il ſe met en tête d'y faire crucifier le Fils de Dieu. Le parallèle lui plaît, & cette idée flatte ſon orgueil. Il met la coignée à la main de ſes miniſtres, & les rivages de l'Euphrate retentiſſent du bruit que fait en tombant l'Arbre le plus noble & le plus ancien de l'Univers. *Satan* dirige ſon vol vers le mont Sinaï ; il approche du buiſſon ardent qui brûloit encore depuis quinze ſiécles. Il en tire la plus longue & la plus hériſſée de toutes les branches, pour en faire une couronne à ſon ennemi. Delà il ſe plonge dans le fond du Tartare, & il ordonne aux Génies infernaux de ſuſpendre tout autre ouvrage, pour ne travailler qu'aux inſtrumens de la paſſion. Ses ordres ſont exécutés à l'inſtant, & la Croix, la couronne d'épines, les fouets, les chaînes, les cloux & la lance ſont portés dans la cour du Sanhédrin.

L'Archange *Michel*, voyant du haut de l'Empirée à quels affreux tourmens on alloit livrer le Fils de Dieu, convoque les armées céleſtes pour le ſouſtraire à la rage de ſes perſécuteurs impies. Les guerriers aîlés courent aux armes, & ſe rendent tous à l'arſenal formidable du

Tout-Puissant. Les abîmes sans fond servent de sol à ce redoutable édifice ; des nuées chargées de neige en composent la voûte ; la grêle, les orages & le tonnerre en forment le mur. La Peste y est assise dans un coin sur des exhalaisons contagieuses ; vis-à-vis d'elle la Mort verse dans des vases l'apoplexie, l'épylepsie, la paralysie & la fiévre. Non loin delà sont la Guerre & la Famine ; & au milieu se trouvent rangées avec ordre les armes qui ne servent qu'à l'Eternel : on y voit son armure qui a pour surnom le *Zéle*, sa cuirasse qu'on nomme la *Justice*, son casque appellé le *Jugement*, son bouclier surnommé *l'Equité*, son glaive connu sous le nom de l'*Esprit*, & sa lance désignée sous le terme de *Colere*. Au-dessous de ces armes divines sont placées celles des Esprits céleftes ; & au-dessus des portes de l'arsenal sont clouées les deux aîles que *Michel* coupa d'un seul coup de sabre à *Satan* dans le fameux combat qui suivit sa rébellion. Déja l'armée céleste alloit fondre sur Jérusalem, lorsqu'un ordre de Dieu les retint dans le Ciel, & leur apprit que tout le sang de son Fils devoit être versé pour la rédemption du genre humain.

Nous

Nous voici, Monſieur, à l'onzième Chant, uniquement employé à décrire les tourmens que ſouffre *Jeſus-Chriſt*, ſon crucifiment & ſa mort. Le douzième contient tout un Volume Au moment que le Fils de Dieu expire, les Légions céleſtes fondent tout à coup du haut du Ciel ſur les armées impies des Démons répandus dans les airs. *Satan* eſt terraſſé avec eux; l'ame du Dieu vainqueur lançant la foudre, les précipite dans l'abîme avec le Péché & la Mort. Il prononce leur arrêt, referme le gouffre des Enfers, & le ſcelle du ſceau de ſa colère.

Après qu'on a mis le corps de *Jeſus* au tombeau, ſon ame apparoît à *Pierre* ſon Diſciple. Elle veut que cet Apôtre l'accompagne dans les Enfers, aux Limbes & dans le Ciel. *Pierre* voit dans les Enfers les plus fameux coupables de l'ancien Teſtament, les *Caïn*, les *Amalec*, les *Moab*, les *Abſalon*, les *Putiphar*, les *Jézabel*, les *Dalila*, les *Athalie*, &c. Il apperçoit dans d'obſcurs cachots des monſtres affreux, qui paroîtront un jour ſur la terre ſous les noms d'*Arius*, de *Neſtorius*, de *Manès*, de *Pélage*, de *Luther*, de *Calvin*, &c. Il voit dans les

Limbes tous les Justes qui ont vêcu avant Jesus-Christ; *Adam*, *Noé*, *Moyse*, *David*, *Judas Machabée*, *Débora*, *Judith*, *Esther*, *Susanne*, &c. Il voit dans le Ciel la place de tous les Saints, qui, dans la suite des temps, viendront y recevoir la couronne de gloire qui leur est préparée. Le Fils de Dieu permet à son Apôtre de lire dans le Livre du Destin; il y voit d'abord d'un coup d'œil toute la Terre étalée à ses yeux; tous les siècles repassent devant lui; les événemens lui en sont rendus présens. L'Idolâtrie est détruite par la vertu de la Croix; le Christianisme s'établit; les Empereurs s'opposent à ses progrès; un Prince Chrétien occupe le Trône de Rome; la paix est rendue à l'Eglise; l'Empire Romain est mis en pièces par des Rois barbares; ces Rois deviennent les protecteurs de la Religion; Rome Chrétienne est fondée sur les débris de Rome Payenne, & le Chef de l'Eglise y tient son siége. Le Fils de Dieu fait remarquer à son Disciple tous les Souverains Pontifes qui lui succéderont, tous les Princes qui occuperont successivement les différens Trônes de l'Europe, tous les Fondateurs d'Ordres, qui, en divers

temps, édifiront l'Eglise & la défendront par leur zèle & par leur piété. Vous sentez, Monsieur, que cette idée offre au Poëte une ample matière d'éloges pour les Princes qui regnent actuellement, pour tous les Ordres Religieux, & pour le Souverain Pontife. *Pierre* revenu de son extase, rassemble ses Compagnons dispersés; il se rend avec eux au tombeau de leur Maître, & ils y sont témoins de la résurrection triomphante du Fils de Dieu.

C'est par-là que finit la *Christiade*, où je puis dire que toutes les règles de la Poësie Epique se trouvent observées. Il ne lui manque que d'être écrite en beaux vers François, & débarassée de quelques longueurs qui retardent la marche de l'Action. Le sujet est le plus grand qui ait jamais été traité. C'est Dieu lui-même, c'est son Verbe qui se charge de la réparation du genre humain, & détruit le regne du Démon. L'Action est une; c'est l'établissement d'un Peuple nouveau sur les débris de l'Empire de Satan. Elle est héroïque; quoi de plus généreux qu'un Dieu qui se fait homme, & qui meurt pour sauver l'homme de la mort? Elle est merveilleuse; le Ciel, la Terre,

les Enfers, les Elémens, tout y prend part. Le Lecteur est étonné de cette immensité d'objets qu'on lui présente, & qui se développent à ses yeux sans contrainte & sans confusion. Sa curiosité est sans cesse irritée; & je suis persuadé qu'elle le seroit davantage, & que ce Poëme feroit beaucoup plus d'effet, si le sujet en étoit moins connu. Les idées en sont grandes & sublimes, les expressions nobles & brillantes, & les images extrêmement variées. L'Auteur a sçû réunir sous de beaux traits les grandeurs & les humiliations du Sauveur. Son imagination s'est enflammée au feu sacré; elle s'est enrichie des trésors poëtiques que renferment les Saintes Ecritures. Enfin ce *Paradis Reconquis* de M. l'Abbé *de la Beaume* est autant au-dessus du *Paradis Reconquis* de *Milton*, dont nous avons une traduction dans notre langue par le feu P. *de Mareuil*, Jésuite, que *le Paradis Perdu* du même *Milton* est supérieur à tous les Poëmes épiques François, sans en excepter un seul.

Je suis, &c.

A Paris ce 2 Mars 1754.

LETTRE VIII.

Abdeker
ou
l'Art de conserver la Beauté.

UN Médecin Arabe guérit *Mahomet II* d'une grande maladie. Il devient son favori, & il n'en profite que pour enlever au Sultan une maîtresse adorée, qui s'enflamme de l'ardeur la plus vive pour le Docteur. Ce n'est point par des propos de galanterie qu'elle se laisse toucher, mais par des leçons de Médecine. Son cœur ne peut tenir contre les aphorismes d'*Hippocrate* & les préceptes de *Gallien*. Tel est, Monsieur, le fond tout-à-fait neuf d'un Roman singulier, intitulé sur la premiere page, *Etrennes pour les Dames*, & sur la seconde, *Abdeker*, *ou l'art de conserver la Beauté*, en deux petits volumes in-douze, à Paris, chez *Ganeau*, Libraire, rue S. Séverin.

Fatmé est le nom de la Géorgienne que le traître Amour, sous la robe d'*Es-*

culape, asservit à ses loix. Ce petit Dieu malin ne s'étoit point encore avisé de cet heureux expédient pour séduire les Belles. Les visites fréquentes que le Médecin *Abdeker* étoit obligé de faire à l'infirmerie du Serrail, le mirent à portée de voir souvent la charmante *Odalique*, & de lui plaire, en lui dévoilant les secrets de sa profession. Il est vrai qu'il ne l'entretint d'abord que de ceux qui flattent la vanité des femmes; il lui apprit les moyens de conserver sa beauté. « Vous contribuerez, lui dit *Fatmé*, au » bonheur d'une Élève, qui sent tout le » prix de votre Art, & qui sera charmée » de vous donner, dans l'occasion, les » marques les plus convaincantes de sa » reconnoissance. » Tel fut le succès de la première leçon.

Les dernières paroles de l'aimable Géorgienne ne permettent pas à l'heureux *Abdeker* de fermer l'œil de la nuit. Plusieurs phantômes se présentent à son esprit durant son insomnie. Il voit *Héraclide* de Tarente qui dédie à sa chère *Antiochis* un traité sur les Cosmétiques. Il voit *Moschion* & *Mercurial* qui forgent des armes contre les ennemis de la Beauté. Il voit *Circé* qui lui apprend la vertu

des Plantes ; *Médée* qui rajeunit son beau-père *Eson* ; *Aspasie* qui compose un Traité de Médecine, &c. Une d'entre-elles lui promet que *Fatmé* va être admise dans leur compagnie, & qu'elle y tiendra le premier rang. Impatient de revoir l'objet qu'il aime, le tendre Médecin devance le lever du Soleil ; il appelle ses Esclaves ; il prend la robe qui fait paroître sa taille plus avantageuse ; il choisit le Turban qui lui donne un air plus doux & plus noble ; tout est recherché dans sa parure ; tout y est ajusté par les mains de l'Amour. *Fatmé*, de son côté, n'est pas plus tranquille ; elle attend avec la même inquiétude le retour de son Vainqueur : il paroît enfin. Vous croyez, Monsieur, qu'il va lui dire les plus jolies choses : *tout son esprit étoit dans son cœur* ; l'Amour le rendit muet. Je me trompe ; *Abdeker* parla, & voici à peu près les discours agréables qu'il tint à sa Maîtresse. La beauté est la forme d'un tout qui plaît à notre vue par l'étendue, la couleur, le nombre, l'arrangement & la proportion de ses parties ; à notre toucher, par son tissu ; à notre odorat, par son odeur ; à notre ouie, par le son. *Abdeker* reprend chacun

de ces articles, & continue sçavamment :
Une personne trop grande ou trop petite, trop grasse ou trop maigre, nous déplaît. Une peau brune, jaunâtre, parsemée de tâches de rousseur, est difforme. Deux nez, un œil ou un sourcil nous déparent. Des dents mal arrangées, des cheveux mal plantés forment une figure bizarre; un petit nez sur un gros visage, une grosse tête sur un petit corps, en forment une ridicule : voilà pour la vûe. Une peau rude, couverte de poils & de boutons, & criblée de petite vérole, est disgracieuse au toucher. Tel objet, dont l'haleine n'est pas pure, ou dont les différentes parties du corps exhalent des vapeurs fétides, blesse l'odorat : une voix rude rend une jolie femme desagréable. Cette dissertation enflamme de plus en plus la belle Géorgienne : *Abdeker* animé par le suffrage de son amante, traite à fond chacune de ces parties; après avoir fait connoître lesdéfauts contraires à la beauté, il assigne les remédes qui leur conviennent. L'étendue, dit-il gravement, peut être défectueuse dans ses trois dimensions, longueur, largeur & profondeur. Un pied qui péche par la lon-

gueur doit être resserré dans un soulier étroit; la profondeur sera réparée par un embonpoint qui remplira le vuide des joues; quant à la largeur, le modeste Médecin explique par des paroles Latines ce qu'il n'ose dire en François.

Il y a des remèdes de toute espèce. Les uns ont la vertu d'engraisser les personnes maigres, les autres de diminuer l'épaisseur des personnes trop grasses. Il y en a pour empêcher le ventre de grossir, la gorge de s'amollir, la peau de se brunir, la bouche de s'agrandir, le visage de s'allonger, les yeux de s'enfoncer, les joues de se rider, le dos de se courber, les jambes de s'effiler, les cheveux de se blanchir. *Fatmé* ne peut se lasser d'entendre de si belles choses; mais elle se souvient que *Mahomet* doit se rendre auprès d'elle : elle congédie le Docteur, & lui donne rendez-vous au bain pour le lendemain. *Mahomet* arrive effectivement, toujours plus amoureux; mais la guerre qu'il avoit alors à soutenir l'oblige d'aller se mettre à la tête de ses Troupes. Il vient prendre congé de sa Maîtresse; & son départ donne à la belle Ecolière le tems de profiter des sublimes leçons de son

amant. *Abdeker* ne manque point au rendez-vous. Les graces nues de *Fatmé*, voilées seulement d'une nappe d'eau transparente, fixent tous ses regards; son cœur est enyvré de volupté; ses yeux sont animés par le plaisir; mais sa bouche reprend l'entretien de la veille : pendant près de deux heures que *Fatmé* est dans le bain, il n'est question que de Médecine; *Abdeker* attendoit sans doute une occasion plus favorable pour lui parler de son amour. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que, malgré cette retenue, *Chrysolite*, Suivante de *Fatmé*, s'apperçoit que le Médecin aime la jeune Géorgienne. Dans une conversation particulière avec *Abdeker*, elle l'oblige d'en convenir. Maîtresse de son secret, elle le menace de le révéler au Sultan, s'il ne satisfait au plutôt ses desirs. Il fallut contenter *Chrysolite*, qui le fit sacrifier entre ses bras aux charmes de *Fatmé*. Le Médecin fut deux jours sans reparoître au Serrail : sa *Bachelière* lui en fit de tendres reproches, & il n'obtint sa grace qu'à condition qu'il lui feroit connoître les maladies de la peau. Il en distingue de plusieurs sortes : la goutte-rose, les échauboulures, les

tâches de rousseur, les lentilles & le hâle. Il définit la nature de chacune de ces maladies, & il apprend à la belle *Odalique* le secret de s'en garantir ou de les guérir.

Le desir de revoir sa chere Géorgienne avoit rappellé *Mahomet* à Constantinople. On crut dans son Armée qu'il n'abandonnoit son Camp que pour venir se renfermer au Serrail avec *Irène*, la Sultane favorite; mais son cœur étoit changé: & si l'on en croit l'Auteur de ce Roman, c'étoit moins pour satisfaire son Armée, que pour se faire un mérite auprès de sa nouvelle Maîtresse, que ce cruel Sultan coupa lui-même la tête à la Sultane. Quoi qu'il en soit, *Fatmé* ne lui en sçut aucun gré; elle aimoit *Irène*; elle eût même été charmée de la voir regner seule sur le cœur de *Mahomet*. Le chagrin qu'elle eut de sa mort pensa la mettre au tombeau. *Abdeker* ne trouva dans son Art aucun reméde contre sa douleur. L'Amour vint au secours de la Médecine. *Abdeker* éprouva qu'un Amant en fait plus que tous les Docteurs. Il fut heureux, & la belle *Odalique* oublia la mort d'*Irène* dans les bras de son docte Amant. Depuis ce jour la présence

d'*Adbeker* devint ſi chère à *Fatmé*, que toutes les fois qu'il entroit chez elle, ſon cœur éprouvoit des émotions qui altéroient les belles couleurs de ſon teint. Pour remédier à ce deſordre, le Médecin de la beauté ſe munit de vermillon, & en montra l'uſage à ſa Maîtreſſe. Il lui apprit auſſi à ſe ſervir de mouches, auxquelles elle voulut donner des noms, ſuivant les caractères qu'elles imprimoient au viſage. « Elle appella *aſſaſſine* » celle qui étoit au coin de l'œil, parce » qu'elle en augmente la vivacité; *ma-* » *jeſtueuſe* celle qu'elle avoit au milieu » du front, parce qu'elle en relève la » dignité : elle nomma *enjouée* celle qui » ſe trouve renfermée dans les plis que » forment les ris : *la galante*, celle qui » eſt placée au milieu de la joue : *la co-* » *quette*, celle qui eſt auprès des lèvres : » celle-ci reçut le nom de *précieuſe*, celle- » là le nom de *friponne*; enfin toutes eu- » rent un nom qui déſignoit l'effet qu'el- » les pouvoient produire. »

Les dents, les gencives & les lèvres étoient trois articles importans qui demandoient un entretien particulier : on remit au lendemain cette matière intéreſſante, & l'on peut regarder cet en-

droit du Roman comme un Traité complet d'Odontologie. Il ne restoit plus à notre Médecin qu'à disserter sur la petite vérole ; elle fait le sujet d'un Chapitre ; je suis bien étonné qu'il n'ait pas parlé de l'autre. Je passe sur tous ces différens Traités de Chirurgie & de Médecine, pour en venir au dénouement.

Un jour que *Fatmé* se promenoit seule dans les Jardins du Serrail, elle rencontre le Bacha *Ibrahim*, qui, dans une Histoire moitié vraie, moitié romanesque, en général assez mal écrite, lui apprend qu'elle est la sœur de *Mahomet* & la fille d'*Amurat*. Elle fait part aussitôt à son cher *Abdeker* du secret de sa naissance ; elle se réjouit avec lui de n'avoir plus à se défendre des poursuites du Sultan. Tandis qu'ils se félicitent & qu'ils goutent le plaisir de ne plus trouver d'obstacle à leur amour, une femme du Serrail demande à *Abdeker* son conseil pour guérir des dartres qu'elle a au visage. Une autre lui fait voir ses mains toutes couvertes de verrues. Une troisième lui demande un remède contre des cors qu'elle a aux pieds. Votre mal, dit-il à la première, est trop difficile à guérir. Il conseille à la seconde de frot-

ter ses verrues avec du pourpier, du lait de figuier, d'ésule, de chélidoine & de dent de Lion. Pour les cors, il faut bien se garder de les couper; il suffira d'y appliquer des feuilles de lierre, & de porter des chaussures larges pour diminuer la douleur.

Mahomet ne tarda pas à être instruit de la naissance de *Fatmé*. Il frémit de rage, quand il vit qu'il falloit qu'il respectât comme sa sœur celle qu'il avoit destinée à être sa maîtresse. Furieux d'avoir sacrifié *Irène* aussi inutilement, il prend la résolution de perdre *Fatmé*. Il charge un Esclave fidèle de l'empoisonner. Celui-ci n'exécuta que trop bien sa commission. Déja l'amante d'*Abdeker* étoit tombée dans une affection léthargique; on la croyoit morte, & on se disposoit à l'enterrer. L'habile Médecin gagne à force d'argent un Prêtre de la Mosquée où l'on devoit porter le corps; l'Iman permit qu'on lui substituât celui d'une Esclave qui venoit de mourir, & pendant la nuit il remit *Fatmé* à son Amant, qui la fit bien-tôt revenir de sa léthargie. Les soins qu'il prit de sa santé & les remèdes qu'il lui donna furent si efficaces, qu'elle fut bien-tôt en état de

quitter Conſtantinople. Ils s'embarquèrent, & abordèrent heureuſement en Italie, où, après avoir abjuré le Mahométiſme, ils s'unirent ſolemnellement : & ſans doute qu'*Abdeker* y exerça ſa profeſſion.

Vous penſez bien, Monſieur, qu'il n'y a qu'un Médecin qui ait pu faire ce Roman. L'Auteur eſt en effet membre de la Faculté de Paris. Il a déja donné au Public *la Médecine de l'eſprit*; ſon dernier Ouvrage pourroit être appellé *la Médecine du corps*. Je ne ſouhaite qu'une choſe, c'eſt que les recettes qu'il indique aux Dames ſoient réellement infaillibles. Quelles preuves de reconnoiſſance ne donneroient-elles pas au galant Médecin ? Il ſeroit ſûrement obligé de chercher les moyens d'y ſuffire. Cette découverte ſeroit auſſi importante pour nous que *l'Art de conſerver la Beauté* l'eſt pour les femmes. Ces deux ſecrets doivent aller enſemble, & l'un eſt aſſez inutile ſans l'autre.

Les Ruines de PALMYRE, *autrement dite* TEDMOR, *au Déſert.*

On ne trouve plus, Monſieur, que des fragmens épars de l'Architecture ancien-

ne : restes précieux qui peuvent encore diriger le goût de nos Artistes. Des descriptions faites avec soin de ces monumens célébres sont très-propres à satisfaire la curiosité du Public, & à contribuer aux progrès de l'Art. C'est par un motif aussi louable que trois Anglois, Messieurs *Robert Wood*, *Bouverie* & *Dawkins*, qui joignoient à un goût vif pour ce travail, la capacité, le loisir & les moyens nécessaires pour y réussir, entreprirent en 1751 un voyage dans les lieux les plus renommés de l'Antiquité. Ils prirent un quatrième Compagnon, dont ils connoissoient l'habileté, en qualité d'Architecte. Ils visitèrent la plûpart des Isles de l'Archipel, une partie de la Grèce, l'Asie-Mineure, la Syrie, la Phénicie, l'Egypte, en un mot tous les Pays où ils se flattoient de trouver quelques débris d'édifices, échappés aux ravages des hommes & des temps. Ils en levèrent des plans exacts, dans le dessein de faire graver cette collection à leur retour en Angleterre.

Ce projet admirable s'exécute aujourd'hui, & l'ouvrage que je vous annonce en est le premier essai, qui ne peut que faire désirer la suite avec impatience. Il

représenté, sur le plus grand & le plus magnifique papier, *les Ruines de PALMYRE, autrement dite TEDMOR, au Désert*. On a commencé par cette Ville, pour contenter les Amateurs qui souhaitoient cette partie avec le plus d'empressement. On lit à la tête une Préface judicieuse de M. *Robert Wood*, qui est l'Editeur. Il fait voir que des descriptions de climats & de situations, indifférentes d'ailleurs, deviennent intéressantes par la liaison qu'elles ont avec les grands hommes & les actions illustres qui ont rendu ces climats célèbres. « On » ne sauroit jamais, dit-il, lire la vie de » Miltiade ou de Leonidas avec tant de » plaisir que dans les plaines de Marathon, ou au Détroit des Thermopyles. » On trouve de nouvelles beautés dans » l'Iliade, sur les bords du Scamandre; » & c'est dans les Pays où a voyagé » Ulysse, & où Homère a chanté, que » l'Odyssée a des charmes. »

Comme les Cartes des contrées, dont il est parlé dans les Auteurs Classiques, font goûter davantage le Poëte ou l'Historien, & souvent même en facilitent l'intelligence, nos Voyageurs ont fait tirer le plan des lieux mentionnés dans

quelques Auteurs anciens. Ils se sont amusés sur-tout à faire des Cartes de Géographie pour les Poëtes, & ils ont passé quinze jours à dresser une Carte des plaines du Scamandre, tenant *Homère* à la main.

Cette Préface est suivie de *Recherches sur l'état ancien de* PALMYRE. On lit dans l'Ecriture Sainte que Salomon bâtit en Syrie une Ville à laquelle il donna le nom de TEDMOR. *Joseph* dit que c'est la même que les Grecs & les Romains appellèrent dans la suite PALMYRE. Ce sentiment est appuyé sur la tradition des habitans du Pays, qui la nomment aujourd'hui TEDMOR, & qui prétendent même que les ruines qu'on y voit sont les restes des édifices que Salomon y avoit fait élever. On montre de la meilleure foi du monde le Serrail de ce Roi, son Haras, le Tombeau d'une de ses Concubines favorites, &c. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que, du temps d'*Auguste*, PALMYRE étoit la Capitale d'un grand Peuple. Elle étoit remarquable par sa magnificence, par ses ruisseaux agréables, & par un vaste Désert sablonneux qui l'environnoit de tous côtés, & qui la séparoit du reste du

monde. Elle conſerva long-temps ſon indépendance au milieu des deux grands Empires des Romains & des Parthes, dont le ſoin principal, lorſqu'ils étoient en guerre, étoit de l'engager dans leurs intérêts.

La Religion des Palmyréniens étoit payenne : ils adoroient le Soleil. On voit par leurs inſcriptions que leur Gouvernement étoit, ou du moins avoit été Républicain. Ils imitoient de grands modèles dans leurs manières, dans leurs vices & dans leurs vertus. Les cérémonies de leurs funérailles venoient d'Egypte, leur luxe de Perſe, leurs Lettres & leurs Arts de la Grèce. L'Hiſtoire Romaine ne fait mention des Palmyréniens que ſous les Empereurs. Ils étoient gouvernés dans le troiſiéme ſiécle par la fameuſe Reine *Zénobie*, qui avoit pour premier Miniſtre le célèbre Rhéteur *Longin*, Auteur de ce beau *Traité du Sublime*, traduit par *Boileau*. Tout le monde ſait que ſous le regne de cette Princeſſe, *PALMYRE* fut aſſiégée par *Aurélien*; qu'elle eut la douleur de la voir paſſer ſous le joug des Romains; qu'elle fut amenée à Rome avec ſes enfans pour ſervir au Triomphe du Conquérant, &

qu'elle finit triſtement ſes jours dans une maiſon de Campagne. *Longin* avoit eu un ſort moins funeſte peut-être ; *Aurélien* l'avoit fait mourir.

Après les *Recherches ſur l'état ancien de PALMYRE*, on rapporte vingt-ſept Inſcriptions Grecques & Palmyréniennes, qui ont été copiées ſur les Archives des piedeſtaux & autres membres d'Architecture, encore entiers. Ces Inſcriptions donnent des indications hiſtoriques & expliquent l'uſage des principaux monumens. Elles ſont accompagnées de remarques utiles & de réflexions juſtes.

A ces Inſcriptions ſuccéde une courte relation du *Voyage à travers le Déſert*, que nos ſavans Auteurs ont été obligés de paſſer pour ſe rendre à *PALMYRE*. On y arrive par une grande Vallée, où l'on voit encore les fragmens d'un Aquéduc, qui fourniſſoit de l'eau à toute la Ville. Il y a, à droite & à gauche de cette Vallée, pluſieurs Tours quarrées, extrêmement élevées ; en approchant de plus près, on trouve les anciens Sépulchres des Palmyréniens ; enſuite, les montagnes ſe ſéparant des deux côtés, on découvre une prodigieuſe quantité de ruines, toutes de marbre blanc, &

derrière ces ruines ; vers l'Euphrate, une étendue de plat pays à perte de vûe, sans le moindre objet animé. « Il est presque » impossible de s'imaginer, dit l'Éditeur, » rien de plus étonnant que cette vue ; » un si grand nombre de piliers Corin» thiens, avec si peu de murs & de bâti» mens solides, fait l'effet le plus roma» nesque qu'on puisse voir. »

A la suite de ce récit historique viennent cinquante-sept Planches gravées avec tout le soin & toute la propreté possibles. La premiére, divisée en trois parties, présente une Vûe générale, tirée du Nord-Est, dans laquelle est exprimé tout ce qui se voit encore d'élevé de ce côté, aussi bien qu'une grande partie d'édifice beaucoup plus ancien, & dont les ruines sont amoncelées d'une manière très-pittoresque. Les principaux monumens de cette Vûe générale sont marqués par des lettres alphabétiques qui renvoyent aux autres Planches, sur lesquelles sont exprimés les développemens particuliers, les plus intéressans. La seconde Planche donne le Plan Géométral de *PALMYRE* & la position exacte des principaux édifices, dont la plus grande partie est encore sur pied. Elle renvoye

aussi, d'une manière très-intelligible; aux Planches suivantes, qui en font voir l'ordonnance & les différens aspects. La troisième offre le plan de la Cour & du Temple du Soleil, l'un des plus considérables monumens qui se voyent parmi ces débris, & dont les dix-huit Planches suivantes montrent les élévations principales, les profils en grand, & autres détails. Le tout est rendu avec une précision & une entente qui font un honneur infini aux Auteurs de ce superbe Recueil.

Pour donner à ces desseins généraux plus d'agrément, on a ajouté dans plusieurs Planches des frontons, qu'on suppose avoir été élevés lors de la perfection de ces édifices, aussi-bien que d'autres parties entières, que les fragmens qui restent annoncent y avoir été. Ces additions ont déja fait croire & dire à plusieurs personnes que le Peristyle du Louvre, bâti par *Claude Perrault*, avoit été fait sur le modèle de ces ruines; & l'on se fonde encore sur ce que l'ordre de ce Temple est Corinthien, & que les niches & les croisées, couronnées de petits frontons, ont beaucoup de ressemblance avec le Peristyle. Mais ne pourroit-on pas dire, au contraire, que ce sont les beautés du

Periſtyle dans ſon état actuel, qui ont donné l'idée de completter dans ce Recueil ces fameuſes ruines ? Quoi qu'il en ſoit, cette imitation prétendue de la part de *Perrault*, quand elle ſeroit réelle, ne pourroit que lui faire honneur. Plût à Dieu que nos Artiſtes méritaſſent des reproches de cette eſpèce ! Nous n'aurions pas tant d'édifices d'une ordonnance ſi négligée, & d'une décoration, pour la plûpart, ſi triviale.

Les trente-ſix autres Planches donnent des deſſeins en perſpective, des développemens Géométraux, & des détails curieux des autres monumens qui ſe remarquent dans la Vûe générale de la première Planche, tels que des Frontiſpices, des Arcs, des Temples particuliers, des Tombeaux, & autres fragmens rendus avec la même exactitude que ce qui précéde, & dont la diverſité des ornemens & la variété des compoſitions ſont également précieuſes, quoique l'on reconnoiſſe dans la plûpart un goût peut-être moins eſtimable ; ce qui fait croire, avec l'Editeur de ce Recueil, que ces édifices ont été élevés dans différens ſiècles, ſous divers regnes, & par des mains plus ou moins habiles. Toutes ces Planches ſont

accompagnées de descriptions, d'observations & d'explications alphabétiques d'un style convenable à l'Art ; ce qui rend encore ce travail recommandable. Il est à observer que l'Editeur, quoiqu'Anglois, n'a écrit qu'en François: hommage assez flatteur pour notre Langue. Des Connoisseurs m'ont dit qu'il seroit à desirer qu'on trouvât un peu plus de goût dans les Vûes générales & dans les ornemens de la plus grande partie des Planches d'Architecture, qui d'ailleurs sont d'une très-belle exécution.

Cet ouvrage intéresse les amateurs de l'Antiquité & tous les Artistes. On ne sauroit trop recommander à ces derniers l'étude de ce Recueil & l'examen des Desseins, dont la plûpart des profils sont excellens, les ornemens d'un bon choix & distribués avec art, les formes belles en général, & toutes tracées avec une exactitude qui mérite les plus grands éloges.

Il n'y a personne, pour peu qu'il ait d'ame & de goût, qui ne se sente émû à l'aspect de ces merveilles de l'Antiquité, & qui ne soit pénétré d'estime & de reconnoissance pour d'illustres Voyageurs, qui, conduits par le seul amour

amour des Arts & du bien public, ont volontairement consacré leur loisir, leurs veilles, leur santé, leurs richesses, à nous procurer tant de chefs-d'œuvres, & à les transmettre à la Postérité. M. *Dawkins* a droit sur-tout à la gratitude de notre âge & des siècles à venir. Ce généreux Anglois ne s'est pas borné à vouloir que tout fût fait avec la plus grande exactitude, à prendre lui-même presque toutes les mesures qu'on trouve dans cet ouvrage : sensible au seul intérêt des Arts & de leur avancement, il a abandonné à M. *Wood* tout le profit qui pourra revenir de cette entreprise.

On demandera sans doute comment les ruines de *PALMYRE* ont pu se conserver jusqu'à présent. M. *Wood* satisfait à cette question, en nous apprenant qu'il y a peu d'habitans dans le pays pour les gâter ou les détruire ; que le climat en est sec, & qu'étant éloignées des autres Villes, on n'a pu en employer les matériaux à d'autres usages. Elles peuvent maintenant braver plus sûrement encore les injures du Temps, de l'Ignorance & de la Barbarie. Ce Recueil est un monument durable de la gloire de *PALMYRE* & de *LONDRES*. Je suis, &c.

A Paris ce 6 Mars 1754.

LETTRE IX.

Grammaire Générale & Raisonnée.

LEs Gens de Lettres qui sont lettrés ne seront point embarrassés, Monsieur, à la première inspection de ce petit Volume, imprimé depuis peu chez *Prault* fils, l'aîné, Quai de Conti, à la descente du Pont-Neuf. Mais les Lecteurs non instruits, & qui veulent l'être, seront assez étonnés en ouvrant ce Livre. Ils trouveront d'abord une Préface dont le style est presque gothique, & tout de suite la *Grammaire*, en deux Parties, divisées par Chapitres, avec des Remarques à la fin de quelques Chapitres. Qu'en auroit-il coûté à M. *Duclos*, Historiographe de France, de l'Académie Françoise & de celle des Belles-Lettres, éditeur & commentateur de cet ouvrage, de donner un *Avertissement* où il eût appris au Public que cette Grammaire admirable a été faite il y a près de cent ans; qu'elle est de l'invention du grand *Arnaud*, & (du moins pour la plus grande partie) de la composition de *Dom Lancelot*, ce docte Religieux Bénédictin,

retiré à Port-Royal, relégué dans la suite à Quimperlé en Basse-Bretagne, où il mourut en 1695 : le même à qui nous sommes redevables des excellentes méthodes pour apprendre les Langues Grecque & Latine, & de beaucoup d'autres bons Livres qu'on attribue à Mrs de Port-Royal; que la *Grammaire Générale* étoit devenue extrêmement rare; qu'on a cru devoir la réimprimer, en y ajoûtant des remarques nouvelles, faites depuis sur notre Langue; & que la Préface qu'on lit à la tête est celle de *Dom Lancelot* lui-même? Ce peu de lignes eût d'abord mis le Lecteur au fait de ce qu'on lui présentoit.

J'étois occupé, Monsieur, à examiner le travail de M. *Duclos*, lorsque j'ai reçu une Lettre anonyme, qui contient quelques observations à ce sujet. Je vais d'abord vous la communiquer; je vous ferai part ensuite de mes propres réflexions.

« Je viens de lire, Monsieur, les Re-» marques de M. *Duclos* sur *la Gram-» maire Générale & Raisonnée.* Elles » m'ont paru dignes & des sçavans Au-» teurs qui les ont occasionnées, & » de celui qui les a faites. On y trouve

» fondus les cinq ou six meilleurs ou-
» vrages de notre Langue sur cette ma-
» tière ; savoir, les dissertations de l'Ab-
» bé *de Dangeau*, le projet pour réfor-
» mer l'orthographe de toutes les Lan-
» gues de l'Europe par l'Abbé *de Saint-*
» *Pierre*, l'Art de parler, par l'Abbé *Gi-*
» *rard*, les Remarques sur les sons de la
» Langue, par M. *Boindin*, la Pré-
» face de la Grammaire Latine, par M.
» *du Marsais* *, les Réfléxions sur *la Ma-*
» *nière d'enseigner* de feu M. *Rollin*, par
» le même, & l'*Encyclopédie*, pour la
» partie Grammaticale, par le même. Si
» M. *Duclos* écrit d'après les Auteurs que
» je viens de citer, c'est qu'ils sont venus
» avant lui. Le bon usage est un ; la ma-
» nière de penser, en fait de Langues, est
» fondée sur le bon usage ; elle est donc
» une aussi ; & dès qu'elle a été employée,
» il ne reste d'autre parti que celui du

* M. *du Marsais*, l'un des plus habiles Grammairiens qu'il y ait jamais eu, annonça en 1730 une *Nouvelle Méthode d'apprendre le Latin*. Il n'en fit imprimer alors que la *Préface* écrite en François, & pleine de vûes nouvelles & philosophiques. Cette Préface, où se trouvent aussi les Réfléxions judicieuses sur la Méthode d'enseigner la Langue Latine, selon M. *Rollin*, dans son Livre *de la Manière d'enseigner & d'étudier les Belles-Lettres*, se vendit publiquement & eut beaucoup de succès. La Méthode Latine de M. *du Marsais* ne parut point ; on m'a dit qu'elle étoit actuellement sous Presse.

» ſilence ou celui de répéter, pour ne
» point s'éloigner de la vérité, en voulant
» donner des idées neuves. Nous répé-
» tons tous; les uns ſervilement, les au-
» tres comme M. *Duclos*, en travaillant
» de génie; c'eſt-à-dire, en ajoûtant des
» idées acceſſoires à l'idée principale
» qu'ils mettént dans tout ſon jour, &
» qu'ils s'approprient ſouvent ainſi.

» Mes obſervations ſur les Remarques
» de notre Académicien ſe bornent à un
» petit nombre. Je les écris comme elles
» me ſont venues, ſans ſuivre l'ordre de
» ces Remarques, en l'intervertiſſant mê-
» me. Elles ſont de deux eſpèces; les unes
» ont pour objet le fond, les autres la
» forme; & il n'entre dans mes objec-
» tions aucune ſorte de partialité. L'Au-
» teur, dont je diſcute légérement le tra-
» vail, avoit toute mon eſtime avant
» cette dernière production, qui l'a en-
» core augmentée. Mais j'ai des doutes,
» & je cherche à les éclaircir : *Amicus*
» *Ariſtoteles*, *magis amica veritas*.

» M. *Duclos* prétend que l'*y* ou l'*ï tre-*
» *ma* dans *Ayeul* eſt une pure conſone.
» & que l'*i* dans *oui* eſt voyelle. L'*ï trema*
» eſt une conſone mouillée foible dans
» *Aïeul*, parce que l'*ï trema* dans ce mot

» & dans d'autres semblables, ne se pro-
» nonce que moyennant la voyelle qui
» le précède, ajoûte M. *Duclos* d'après
» M. *Boindin*. La nature des consones,
» à la vérité, est de ne pouvoir se pro-
» noncer qu'avec des voyelles; mais si
» dans le mot *Aïeul* l'*ï trema* est consone,
» pourquoi l'*i* ne seroit-il pas consone
» dans le mot *oui*, puisque cet *i* se pro-
» nonce aussi moyennant & avec la voyel-
» le *ou* qui le précède ? Dans le mot
» *Aïeul*, la première syllabe *Aï* semble
» porter à l'oreille le son de l'*a* & celui
» de l'*i*, ne peut-on pas l'appeller con-
» séquemment une Diphthongue ? Et
» dans ce cas, l'*ï trema* ne demeure-t-il
» pas dans son premier état de voyelle ?
» Au reste, dans cette première syllabe
» d'*Aïeul*, l'Abbé *Dangeau*, le P. *Buffier*,
» mon oreille & toutes les oreilles que
» j'ai consultées, trouvent le son de l'*a*
» & celui de l'*i*, & n'ont jamais pu trou-
» ver le son de l'*a* & un son quelconque
» de *ll*, comme s'il y avoit *Ailleul*.

» Les Adverbes ne sont point des Par-
» ticules, quoiqu'il y ait des Particules
» qui sont des Adverbes ; ce sont les ter-
» mes de M. *Duclos*. La vérité de la se-
» conde proposition ne me paroît pas

» incontestable. Je ne crois pas plus aux
» particules adverbes qu'aux particules
» prépositions. Ce mot de *particule*, pris
» dans un sens propre, est un diminu-
» tif, & signifie une petite partie quelle
» qu'elle soit. Envisagé de cette ma-
» nière, il peut s'adapter à tous les mots
» dans certaines hypothèses. *Polidore est*
» *là & est sans contenance*; presque tou-
» tes les parties de cette proposition, par
» exemple, sont des *particules*, à pren-
» dre le mot de *particule* dans le sens
» propre: *est* est une particule verbe; *là*
» une particule adverbe; *et* une parti-
» cule conjonction; *sans* une particule
» préposition. Mais ce mot de *particule*,
» pris dans le sens figuré, qui est celui
» dans lequel le prennent les Grammai-
» riens, est un mot, qui, comme signe
» de quelque modification de l'ame, fait
» un service particulier, un service dif-
» férent de tous les autres mots. Les der-
» nières syllabes de ces mots composés,
» *quis-nam*, *ego-met*, *vis-ne*; *celui-ci*,
» *celui-là*, sont, dans le sens grammati-
» cal & figuré, des particules enclyti-
» ques, dont les unes sont appellées ex-
» ornatives, les autres interrogatives, &
» les autres démonstratives. Ceux qui

» souhaitent d'être instruits parfaitement
» sur cette matière, doivent consulter le
» Dictionnaire de l'*Encyclopédie*. Ils y
» trouveront la Grammaire entre les
» mains d'un Philosophe, qui lui fait
» honneur & qui la rend aimable, en la
» développant avec autant de profon-
» deur que de précision & de clarté.

» *Il faut observer*, dit M. *Duclos*, *que*
» *le gerondif marque toujours une action*
» *passagère*. Le gerondif n'est autre chose
» qu'une terminaison du verbe, desti-
» née à exprimer, par la désinence qui
» le caractérise, une vûe de l'esprit,
» quelle qu'elle soit. *Etant* est le geron-
» dif du verbe *être : étant* marque donc
» une action passagère, selon M. *Du-*
» *clos*. Dans cette proposition, *étant bon*
» *il le fera*, je demande quelle est l'action
» passagère marquée par le gerondif *étant*.
» Et d'ailleurs les actions marquées par
» les autres infléxions du verbe, ne sont-
» elles pas passagères ? *Je fais*, *je faisois*,
» *j'ai fait*, ces trois propositions ne dé-
» notent-elles pas des actions passagères ?
» Quel est l'opposé de passager ? N'est-
» ce pas permanent ? Y a-t-il des actions
» de cette nature ?

» Le verbe, selon la définition de la

» *Grammaire Générale*, est *un mot dont* » *le principal usage est de signifier l'affir-* » *mation*; c'est-à-dire, que par le verbe » l'esprit juge, décide, affirme sur les » choses qu'il conçoit. Selon M. l'Abbé » *Girard*, le verbe est un mot qui mar- » que l'événement & l'action; c'est-à- » dire, que celui qui vous parle, vous » dit, par le verbe qu'il employe, que » telle chose arrive, est arrivée, ou arri- » vera. Avant que d'expliquer la nature » du gerondif, M. *Duclos* n'auroit-il pas » dû opiner pour ou contre ces deux au- » torités, ou les combattre toutes deux » par de bonnes raisons, & établir une » définition claire du verbe sur les ruines » du verbe *affirmation* & du verbe *action*, » ou tâcher de les concilier ?

» L'Auteur dit dans un autre endroit » de cet ouvrage : *Tout adjectif n'étant* » *que la qualité d'un substantif*, *& tout* » *verbe n'exprimant qu'une manière d'être* : » n'est-ce pas confondre l'adjectif avec » le verbe, en comprenant l'un & l'au- » tre sous la même définition, puisque » *qualité* & *manière d'être* sont la même » chose ? D'ailleurs, M. *Duclos* n'a pas » pris garde qu'il définissoit le verbe au- » trement qu'il ne l'avoit déja fait, en

» disant que le gerondif ou le verbe
» marquoit toujours une action. De plus,
» ni l'une ni l'autre de ces définitions
» n'est exacte. J'en donnerai un exemple:
» *J'existe* : il y a dans cette proposition
» un verbe ; c'est *existe* : Or quelle action
» ce verbe marque-t-il ? Ou quelle est
» la manière d'être qu'il dénote ?

» A l'égard du Supin, si nous en vou-
» lons reconnoître en François, dit M.
» *Duclos*, je crois que c'est le participe
» passif indéclinable, joint à l'auxiliaire
» *avoir*. Est-il bien décidé que le parti-
» cipe, joint à l'auxiliaire *avoir*, soit *paf-*
» *sif* ? Je croirois volontiers le contraire.
» Le participe, joint à l'auxiliaire *avoir*,
» marque souvent une action transitive,
» aussi positivement qu'elle est marquée
» par la terminaison du verbe qui se
» passe d'auxiliaire. *Je frappe la terre*; *j'ai*
» *frappé la terre* : ces deux propositions
» énoncent deux actions transitives de la
» même espèce. *La terre* est l'objet qui les
» reçoit, *je* le sujet qui les exerce, *frappe*
» & *ai frappé*, les mots qui les énoncent.
» La seule chose qui les distingue, c'est
» que *frappe* marque l'action au coin
» d'un rapport de simultanéité avec le
» mouvement de la parole, & *ai frappé*

» désigne un rapport d'antériorité dans
» l'action. *Frappé* peut se prendre acti-
» vement & passivement, selon qu'il est
» précédé de l'auxiliaire *être* ou *avoir*, &
» que le sujet de la proposition est agent
» ou patient. *J'ai frappé*, *je suis frappé*:
» le *frappé* de la première proposition
» se prend dans le sens actif, parce qu'il
» est précédé de l'auxiliaire *ai* & de *je*,
» terme d'où part l'action énoncée par
» *ai frappé*. Le *frappé* de la seconde pro-
» position se prend dans le sens passif,
» parce qu'il est précédé de l'auxiliaire
» *suis* & de *je*, terme où se rend l'action
» exprimée par *suis frappé*, & objet que
» l'action constitue en souffrance.

» M. *Duclos* établit que l'accent cir-
» conflèxe, après avoir fait monter la
» voix d'une quinte, la faisoit descendre
» d'une autre quinte sur la même syl-
» labe, & conclut que la syllabe se pro-
» nonce deux fois. La conséquence est-
» elle juste ? La même émission de voix,
» par le moyen d'une tenue, ne peut-
» elle pas suffire aux deux quintes ? Dans
» *pâte*, par exemple, où il y a un accent
» circonflèxe, le son de l'*â* n'est-il pas
» continué en montant & en descendant ?
» Entend-on deux fois le son de cette

» voyelle ; c'eſt le même & unique ſon.
» Les Auteurs de *la Grammaire Géné-*
» *rale* déſireroient que, pour apprendre
» plus facilement notre Langue aux en-
» fans, on ne leur nommât les conſones,
» que par leur ſon naturel, en y ajoû-
» tant l'*e* muet, qui eſt néceſſaire pour
» les prononcer : par exemple, qu'on
» donnât pour nom à *b* ce qu'on pro-
» nonce dans la dernière ſyllabe de *tom-*
» *be* ; & qu'ainſi on dît *be*, *de*, *ſe*, *te*, &c.
» au lieu qu'on leur fait dire, *bé*, *dé*, *ſé*,
» *té*, &c. Tout ce Chapitre eſt *exélent*,
» dit M. *Duclos*, & ne ſouffre ni *exeption*
» ni replique. Je dis de la Remarque ce
» qu'elle dit du Chapitre. Elle eſt *excel-*
» *lente* & ne ſouffre point d'exception,
» à moins que ce ne ſoit du côté de l'or-
» thographe des mots *exélent* & *exeption*.
» Je crois que la lettre double *es*, figurée
» par *x*, eſt de la première ſyllabe dans
» les deux mots, & que la ſeconde ſyl-
» labe commence par *c* : *Ecſ-cel-lent*,
» *ecſ-cep-ſi-on*, comme dans le Latin,
» *ex-cep-ti-o*, *ex-cel-lens*. L'Auteur écrit
» encore *l'ortografe des fames*. Son inten-
» tention, en écrivant ainſi, eſt d'iden-
» tifier l'orthographe des yeux & celle
» des oreilles. Le projet eſt beau dans la

» théorie ; mais est-il possible dans l'exé-
» cution ? La lettre *s* du mot *fames* ne se
» prononce point ; elle ne devroit donc
» point s'écrire ; & si on ne l'écrit pas, à
» quelle marque reconnoîtra-t-on que
» *fame* est au plurier ?

» Voici quelques façons de parler em-
» ployées par M. *Duclos*, & qui ne me pa-
» roissent pas correctes. *Wallis ne jugeoit*
» *les sons que d'oreille.* L'exactitude ne
» demanderoit-elle pas qu'on dît : *ne*
» *jugeoit les sons que par l'oreille* ; comme,
» pour parler exactement, il faut dire,
» *je ne juge les couleurs que par les yeux*,
» & non *d'yeux* .... Le participe actif,
» autrement *dit en ant* ; il falloit dire,
» *terminé en ant*..... *Ceux qui doivent leur*
» *considération aux ténèbres qui envelop-*
» *pent leur nullité & augmentent leur vo-*
» *lume imposant, craignent de produire*
» *leurs mystères à la lumière*, &c. Cette
» phrase est peut-être trop recherchée.
» Elle renferme une combinaison de ter-
» mes, que *Despréaux* auroit traitée de
» précieux & de clinquant. Telles sont,
» Monsieur, les négligences légères qu
» j'ai cru appercevoir en parcourant ave
» rapidité les Remarques de M. *D*
» *clos*, d'ailleurs pleines de vûes Ph

» losophiques, & dignes encore une » fois du texte admirable dont elles » sont le commentaire. J'ai l'honneur » d'être, &c. »

L'Auteur de cette Lettre auroit fait plaisir au Lecteur d'indiquer particulièrement ce que M. *Duclos* a emprunté des Grammairiens qui l'ont précédé, & qu'il a négligé de citer. Le système de la multiplicité des Voyelles & des Consonnes appartient à M. *Boindin*; il est vrai qu'il n'étoit pas difficile de renchérir sur les idées de *Ramus*, de l'Abbé *de Dangeau* & de Mrs. de Port-Royal. Je vais en deux mots, Monsieur, vous mettre au fait de ce système. L'on ne compte ordinairement que cinq Voyelles, *a*, *e*, *i*, *o*, *u*. Mais comme chacune de ces Voyelles peut être brève ou longue, & que d'ailleurs les sons simples sont différens, selon les diverses ouvertures de la bouche, les Auteurs de la *Grammaire Générale* ont ajouté cinq Voyelles aux cinq précédentes. Prenez bien garde que pour cela il ne faut s'arrêter qu'aux sons simples, & nullement aux caractères inventés pour exprimer ces sons. Ces dix Voyelles sont *a*, *é*, *è*, *i*, *o*, *ô*, *eu*, *ou*, *u*, *e* muet. En voici des exemples : *aimé*,

tête, bonté, *ici*, hotte, hôte, j*eu*ne à *fou*, vert*u*, tomb*e*. M. *Duclos*, d'après M. *Boindin*, ajoute fept autres Voyelles à ces dix; fçavoir, quatre nazales, *an*, *en*, *on*, *eun*, un *â* circonfléxe, un *eû* circonfléxe, & un *é* ouvert bref: les mots fuivans défignent ces fept Voyelles: b*an*, bi*en*, b*on*, br*un*, p*â*te, j*eû*ne, t*e*te. M. *Duclos* dit avec raifon qu'on pourroit compter un cinquième *e*, tel que le fecond *e* dans préfère, & le premier dans fuccède. Mais n'étant pas, dit-il, auffi fenfible que les autres *e*, il ne feroit pas généralement admis: pour moi je le trouve extrêmement fenfible. Ainfi, à ce compte, nous aurions dix-huit Voyelles; mais remarquez, Monfieur, qu'elles ne font toutes que des modifications des cinq principales. M. *Duclos* augmente ainfi le nombre des Confones, & en trouve vingt-deux; fi l'on y ajoute l'afpiration *h*, il y en aura vingt-trois, qui, jointes aux dix-huit Voyelles, feront quarante-un fons fimples dans notre Langue.

Le principe lumineux du *rapport d'identité* & du *rapport de détermination* que M. *Duclos* établit avec beaucoup de netteté, eft une découverte heureufe de M. *du Marfais*; elle fe trouve dans fa

Préface de la Méthode Latine, laquelle *Préface*, comme on l'a dit, a été imprimée & répandue dans le Public en 1730. Voici les paroles de M. *du Marsais* : « Il est nécessaire d'observer qu'il » y a entre nos idées un rapport d'iden- » dité & un rapport de détermination ; » par exemple, j'ai l'idée d'une *Table*, » & j'ai l'idée abstraite de *Quarré* ; quand » je pense que ma *Table* est *Quarrée*, » j'applique l'idée de *Quarré* à la *Table* ; » je juge qu'elle est telle. Il y a un rap- » port d'idendité entre *Table* & *Quarrée*, » & voilà le fondement de la concor- » dance. L'Adjectif s'accorde en genre, » en nombre & en cas avec son Substan- » tif, parce qu'ils ne forment ensemble » qu'un même tout, ou plutôt qu'un » même objet. *Dieu a créé le Monde. Le* » *Monde* détermine ce que je dis que » Dieu a créé. *Le Monde* n'a point de » rapport d'idendité avec *Dieu*, ni avec » *a créé* ; mais il a un rapport de déter- » mination avec ce dernier mot ; il le » détermine, & fait conclure ce que je » dis que Dieu a créé. Le rapport de dé- » termination que les mots se donnent » les uns aux autres dans le discours, est » le fondement du régime. C'est uni-

„ quement de ces principes que je tire
„ toutes les règles de la Syntaxe nécef-
„ ſaire ; c'eſt-à-dire, de cette Syntaxe
„ qui eſt établie dans une Langue, pour
„ marquer les différens rapports de con-
„ cordance ou de regime que les mots
„ ont entre eux, ſelon la liaiſon des
„ idées qu'ils expriment. » M. *Duclos*, ſans dire un ſeul mot de M. *du Marſais*, établit les mêmes règles. « Toutes les
„ loix de la Syntaxe, tous les rapports
„ des mots peuvent ſe rappeller à deux,
„ le rapport d'idendité, & le rapport
„ de détermination. Tout adjectif n'é-
„ tant que la qualité d'un Subſtantif, &
„ tout Verbe n'exprimant qu'une ma-
„ nière d'être, ils ont l'un & l'autre avec
„ le Subſtantif un rapport d'idendité.
„ L'Adjectif doit donc s'accorder avec
„ ſon Subſtantif en genre, en nombre, &
„ en cas (dans les Langues qui ont des
„ cas) & le Verbe doit s'y accorder en
„ nombre & en perſonne. . . . Le rap-
„ port d'idendité eſt le fondement de la
„ concordance du genre, du nombre,
„ &c. Le rapport de détermination eſt le
„ fondement du régime.»

A l'égard du plan pour rendre la Langue écrite l'image fidèle de la Langue

parlée, renouvellé de l'Abbé *de St-Pierre*; je suis étonné de voir encore un Académicien François faire tous ses efforts pour avilir & pour corrompre notre Langue. Car tel seroit l'effet de la prétendue réforme qu'on voudroit introduire dans notre orthographe. Nous descendons en partie, par rapport au langage, des Grecs & des Romains. Notre origine est assez belle pour la conserver. On apporte pour raison que l'on faciliteroit aux Etrangers l'étude de notre Idiome ; je pense au contraire qu'on la leur rendroit plus épineuse. Ces Etrangers, pour la plûpart, sçavent le Latin, quelques uns même le Grec. Quelles facilités ces deux Langues ne leur donnent-elles pas pour apprendre la nôtre, qui en est dérivée ? Changez notre orthographe, faites disparoître nos étymologies, vous les privez d'un secours nécessaire pour l'intelligence de nos mots. Mais je suppose qu'ils ne sçachent ni Grec ni Latin, je crois que les Langues s'apprennent plus rapidement & plus solidement par les yeux que par les oreilles. Si l'on écrivoit comme on prononce, il en résulteroit une confusion, un cahos, qu'il seroit presqu'impossible

de débrouiller. Un exemple rendra sensible ce que je dis ici : *Tan*, *Tant*, *Tend*, *Temps* ; selon M. *Duclos*, il faudroit écrire tout cela par *Tan*. Or je demande s'il ne seroit pas plus difficile de faire comprendre à un Etranger que ce seul mot *Tan* a quatre significations différentes, que de lui montrer par l'orthographe, & de lui faire voir par les yeux, que ces quatre mots qui se prononcent de même à la vérité, mais qui sont écrits différemment, ont aussi quatre significations différentes. Après qu'on les lui aura expliqués, toutes les fois qu'il les rencontrera en lisant, il se rappellera sur le champ leurs différentes significations. Je pourrois apporter une foule d'exemples pareils : je citerai encore celui-ci : *Tu*, *Tût*, *Tue* ; *tu* fais cela ; il se *tût* ; il se *tue* ; écrivez ces mots par *Tu* comme on les prononce, & usez-en ainsi par rapport à tous les mots, vous défigurez, vous bouleversez entièrement notre Idiome : il n'y a plus ni déclinaison, ni conjugaison, ni analogie, ni construction : vous faites un jargon barbare d'une Langue polie & soumise à des règles certaines.

D'ailleurs, si l'on établit qu'il faut

écrire comme l'on parle, toutes les Provinces du Royaume écriront autrement qu'on n'écrira à Paris, puisqu'elles parlent autrement. Ainsi l'on n'entendra rien aux Livres imprimés dans les Pays étrangers & dans les Provinces. C'est déja un assez grand inconvénient que la prononciation ne soit pas uniforme; pourquoi vouloir y ajouter celui de mille orthographes différentes ? N'est-il pas plus raisonnable de s'en tenir à celle qui est établie depuis si long-tems, & qui est consignée dans le Dictionnaire de l'Académie Françoise, que nous sommes convenus de prendre pour guide à cet égard ?

M. *Duclos* ne s'est pas contenté de rappeller les vains songes de l'Abbé *de Saint-Pierre*; il a donné l'exemple, en affectant dans ses *Remarques* l'orthographe singulière qu'il voudroit mettre en vogue. Mais comme cette orthographe n'a aucun principe, ni même n'en peut avoir, il arrive souvent que l'Auteur orthographie d'une manière tout-à-fait opposée à ses vûes, & que sa pratique dément sa théorie : par exemple, il écrit toujours *Roi*, comme nous l'écrivons ; cependant, dans son systême, il devroit écrire

Roa, puiſqu'il eſt certain que c'eſt le ſon de l'*a* qu'on entend, & non celui de l'*i*. Il y a mille mots pareils, ſur leſquels je l'ai trouvé en défaut.

M. *Duclos* voudroit que l'on marquât d'un accent perpendiculaire les ſons ouverts brefs ; ce qui n'a lieu que pour des *e* tels que dans *pére*, *mére*, *frére*, &c. L'idée de cet accent perpendiculaire ſe trouve dans la *Méthode* de *de Launay*, imprimée en 1741, pag. 50. Il ſe plaint, comme M. *Duclos*, que notre orthographe n'a pas aſſez d'accens pour exprimer les différens ſons des *e*. « Car il y en » a, dit-il, qui ſe prononcent d'une » voix un peu plus ouverte que ceux » marqués de l'accent aigu, & pas tout- » à-fait tant que ceux marqués de l'ac- » cent grave. Ainſi on devroit créer un » accent perpendiculaire, pour expri- » mer les ſons mitigés ou mitoyens. »

Un reproche aſſez juſte qu'on fait à M. *Duclos*, c'eſt d'avoir laiſſé dans le texte de la *Grammaire générale* des fautes évidentes contre la langue ; il auroit dû les corriger, du moins dans de petites Notes au bas des Pages. On auroit même ſouhaité que, dans les *Remarques*, il eût relevé certaines idées de ſes Auteurs qui

manquent de justesse, & sur lesquelles il a glissé. Mrs. de Port-Royal, par exemple, prétendent que *des* est le Plurier d'*un*; ce qui m'a paru assez difficile à concevoir. *Des*, mis avant les Substantifs, comme *des hommes*, *des animaux*, ou *de*, quand l'Adjectif précède le Substantif, comme *de beaux lits*, *de bons livres*, ne sont mis là que pour *quelques*. J'aimerois autant dire, & peut-être dirois-je mieux, que *deux*, *trois*, *quatre*, &c, sont le Plurier d'*un*.

La plûpart des irrégularités des Langues viennent de ce qu'on a voulu éviter la cacophonie; & à ce sujet Mrs. de Port-Royal rapportent cette parole d'un Ancien : *Impetratum est à* RATIONE *ut peccare suavitatis causâ liceret.* M. *Duclos* a laissé subsister la fausseté dont cette citation est défigurée. Elle est tirée de l'*Orateur* de *Ciceron*, Chapitre 47; & il y a dans l'original : *Impetratum est à consuetudine ut peccare suavitatis causâ liceret. L'Usage veut qu'il soit permis de pécher à cause du plaisir qui en revient.* Il est singulier que Mrs. de Port-Royal ayent substitué *ratione* à *consuetudine*. La raison & la coutume sont pourtant deux choses bien différentes.

J'aurois encore, Monſieur, pluſieurs remarques à faire ſur celles de M. *Duclos*. Mais je crains de m'être déja trop arrêté ſur ces diſcuſſions grammaticales, dont l'utilité eſt achetée par un peu de ſécheresse. Je penſe au reſte comme l'Auteur de la Lettre que j'ai inſérée ; & malgré les fautes qu'on peut reprendre dans l'ouvrage de notre Académicien, les vûes nouvelles qu'il y a ſemées & qui ſont à lui, font honneur à la juſteſſe & à la ſagacité de ſon eſprit. Son Livre, indépendamment du texte, eſt un très-bon Livre, dont on ne peut ſe paſſer, ſi l'on eſt jaloux de ſçavoir ſa Langue autrement que par une aveugle routine.

Traduction des Statuts de la Faculté de Médecine de Paris.

M. Michel *Bermingham*, Chirurgien Juré, né à Londres, & naturaliſé François, vient de donner au Public une *Traduction des Statuts des Docteurs Regens de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Paris.* Cette verſion dont je ne vois pas trop l'utilité, eſt ſuivie d'une notice du *Collége de Médecine de Londres.* L'Auteur nous apprend une anecdote curieuſe ; c'eſt que les Maladies Véné-

riennes étant devenues fort communes en Angleterre, sous le regne d'Elisabeth, » cette bonne Reine, craignant que ses » loyaux sujets ne reçussent quelque » dommage, en se faisant laver & ma- » nier le visage par les mains de ceux » qui sont accoutumés de se servir de Mer- » cure, défendit aux Chirurgiens de » raser. Le Cardinal *Coscia*, ajoute M. » *Bermingham*, vint trouver le Pape » *Benoît XIII* & lui avoua qu'il avoit » gagné le mal François pour s'être essuyé » les mains avec une serviette dont s'é- » toit servi une personne entichée de ce » mal. Le bon *Benoît XIII* engageoit » tout le monde à prendre garde de tom- » ber daus le même cas, & ne man- » quoit pas d'en donner pour exemple » le Cardinal *Coscia*. Ce fut pour préve- » nir semblable accident qu'*Elisabeth*, » Reine d'Angleterre, défendit aux » Chirurgiens de pratiquer la Barberie, » & aux Barbiers d'exercer la Chirur- » gie. » Immédiatement après ces mots on trouve cette *illumination soudaine* : *QUELS BEAUX ENFANS NE SEROIENT PAS ISSUS DU MARIAGE DE CETTE PRINCESSE AVEC SIXTE-QUINT !* Je suis, &c.

A Paris ce 8 Mars 1754.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Histoire de Jeanne Darc.

UNe jeune Villageoise sans expérience quitte la maison de son père, vient à la Cour, commande les Armées, bat les Anglois, & sauve la France : voilà, Monsieur, ce qu'il y a de très-certain dans l'histoire de la fameuse *Pucelle d'Orleans*. Mais cette fille étoit-elle suscitée de Dieu pour maintenir *Charles VII* sur le Trône ? Ou bien ne fit-elle que se prêter à une intrigue de Courtisans qui la jugèrent propre à jouer le rôle d'inspirée, pour relever le courage abbatu des François & tirer le Roi de son assoupissement ? C'est un problême qu'on se flatte de résoudre dans un Livre nouveau, dont voici le titre séraphique: *Histoire de Jeanne Darc, Vierge, Héroïne & Martyre d'Etat, suscitée par la Provi-*

dence pour rétablir la Monarchie Françoise, tirée des procès & autres pièces originales du temps, par *M. l'Abbé Langlet du Fresnoy*.

Cet ouvrage est divisé en deux Parties : la première renferme les actions de la *Pucelle* & le procès de sa condamnation. La seconde contient en substance ce qui s'est passé après sa mort pour sa justification. On en promet une troisième, qui comprendra les privilèges accordés à la Paroisse où elle est née, & la généalogie de Mrs. *du Lys*, descendans des frères de cette Héroïne.

Peu de personnes ignorent les traits principaux de la vie de *Jeanne Darc*. On sçait qu'elle étoit d'auprès de Vaucouleur en Lorraine, & qu'elle prit le nom de *Pucelle d'Orleans*, pour avoir délivré cette Ville assiégée par les Anglois. Elle n'avoit, dit-on, que dix-huit ans lorsqu'on la présenta à *Charles VII*. Elle dit à ce Prince que Dieu l'avoit choisie pour le conduire à Rheims, & le faire sacrer dans cette Ville, après qu'elle auroit obligé les Anglois à lever le siège d'Orleans. C'étoit à cela uniquement que se bornoit sa mission ; & elle demandoit à être renvoyée dans son pays aussi-tôt

qu'elle auroit rempli ces deux objets. Vous jugez bien, Monſieur, que cette fille dut trouver bien des oppoſitions dans le Conſeil du Roi. La première choſe qu'on crut devoir faire pour s'aſſûrer de la vérité de ſa miſſion, fut de ſçavoir ſi elle étoit *Pucelle*, comme elle le diſoit. La Reine de Sicile, belle-mère du Roi, la fit examiner en ſa préſence par des Sages-Femmes. Il fut décidé qu'elle étoit Vierge ; & quoiqu'âgée de dix-huit ans, elle n'étoit point ſujette aux incommodités ordinaires de ſon ſexe. Mais on prétend que ce qui détermina le Roi à lui donner toute ſa confiance, ce fut une révélation qu'elle eut des plus ſecrettes penſées de ce Prince. *Charles VII* ne put voir ſans admiration que cette fille lui rapportât des choſes qu'il croyoit n'être connues que de lui ſeul. Dès-lors il ne douta plus qu'elle ne fût inſpirée. Mais, pour n'avoir rien à ſe reprocher, il fit tenir une aſſemblée de Prélats, auſquels on propoſa les queſtions ſuivantes : S'il convenoit à la Majeſté Divine de ſe mêler de la conduite d'un Royaume ; s'il n'étoit pas de la dignité de Dieu d'employer des Anges plutôt que des hommes, pour opérer ſes

merveilles ; s'il convenoit à la Providence de confier à des filles ce qui, dans la règle, doit être exécuté par des hommes ? La réponse des Prélats fut favorable à *Jeanne Darc* ; mais le Roi voulut encore sçavoir l'avis de son Parlement. La *Pucelle* fut envoyée à Poitiers pour être interrogée. Le Parlement moins aisé à persuader, regarda comme autant de folies toutes les réponses de cette fille. Il finit par lui demander un miracle pour confirmer la vérité de ses paroles. Elle répondit que Dieu ne l'avoit pas envoyée pour faire des miracles à Poitiers ; mais qu'elle donneroit à Orleans & à Rheims des signes certains de sa mission. Elle ajouta qu'avant sept ans Paris se soumettroit à l'obéïssance du Roi, & que les Anglois seroient entièrement chassés du Royaume.

Après bien des interrogatoires, le premier avis prévalut ; on confia à la *Pucelle* le commandement de l'Armée, & elle marcha droit à Orleans pour en faire lever le siège. Vous sçavez, Monsieur, toute la suite des actions éclatantes de cette jeune Héroïne ; je supprime ce détail trop connu, & j'arrive au temps où elle fut prise au siège de Compiegne.

Les Parisiens n'en eurent pas plutôt appris la nouvelle, qu'ils en témoignèrent leur joye par des feux d'artifices, & par un *Te Deum* qu'ils firent chanter dans l'Eglise de Notre-Dame. Les Prédicateurs publièrent partout que *Jeanne D'arc* étoit une Sorcière; & l'Université de Paris présenta une Requête, dans laquelle on l'accusoit du même crime. L'Evêque de Beauvais, qu'on sçavoit être extrêmement attaché au Roi d'Angleterre, fut chargé de lui faire son procès. Le trait suivant vous fera voir ce qu'on devoit attendre d'un pareil Juge. Cet Evêque avoit envoyé un Bourgeois de Rouen dans le pays de la *Pucelle*, pour faire des informations sur la vie de cette fille. Ce Bourgeois n'en rapporta que des témoignages avantageux. L'Evêque en fut si irrité, qu'il l'accabla d'injures, & ne lui paya pas autrement les frais de son voyage.

Vous êtes sans doute curieux de sçavoir les différentes questions qu'on fit à notre Héroïne pendant l'instruction de son procès. On lui demanda d'abord si elle avoit vû quelque Ange sur la tête de son Roi, & si ce Prince avoit eu des révélations? Elle répondit qu'elle n'avoit

rien à dire là-dessus, & qu'on n'avoit qu'à envoyer au Roi lui-même pour en être informé. Les Juges lui demandèrent si les Saintes qui lui apparoissoient avoient des cheveux ? *Cela est bon à sçavoir*, leur dit-elle par une espèce de raillerie : & comme on lui fit la même question par rapport à Saint *Michel*, elle répondit sur le même ton : *pourquoi les y auroit-on coupés* ? Mais, demandoient encore ces Juges indécens, cet Archange étoit-il nud ? *Pensez-vous*, dit-elle, *que notre Seigneur n'aye de quoi le vêtir* ? On la questionna ensuite sur le langage de Sainte *Marguerite*, sçavoir si elle parloit Anglois ? *Comment parleroit-elle Anglois*, dit-elle, *vû qu'elle n'est pas du parti Anglois* ? C'est par de semblables questions qu'on cherchoit à l'embarrasser ; mais elle répondoit à tout avec autant de simplicité que de prudence. Plusieurs l'interrogeoient en même-temps, pour lui faire perdre le fil de ses réponses. Comme c'étoient des Moines qui la tourmentoient le plus, elle ne put s'empêcher de leur dire : *Beaux Frères, faites l'un après l'autre.* L'Evêque de Beauvais & quarante six Juges Ecclésiastiques livrés aux Anglois, cherchoient de tous côtés de

faux témoignages pour la perdre; on alloit jusqu'à falsifier ses réponses, & on supprimoit tout ce qui pouvoit lui être favorable. Elle avoit demandé d'être conduite au Pape, pour lui rendre compte de sa conduite; l'Evêque ne voulut point qu'il en fût fait mention dans le procès verbal de son interrogatoire. *Jeanne* repartit alors: *Ah, vous écrivez bien ce qui fait contre moi, & ne voulez pas qu'on écrive ce qui fait pour moi!* Conseillée par un Religieux de s'en rapporter au Concile de Basle, qui se tenoit pour lors, elle demanda ce que c'étoit qu'un Concile? On lui dit que c'étoit une assemblée de l'Église universelle, dans laquelle il n'y avoit pas moins de gens de son parti que de celui des Anglois. Alors cette fille s'écria: *Oh, puisqu'en ce lieu sont aucuns de notre parti, je veux bien me rendre & me soumettre au Concile de Basle!* L'Evêque de Beauvais se mit en colère, & dit au Religieux qui lui avoit donné ce conseil: *Taisez-vous, de par le Diable.* Quand on eut fini les interrogatoires, on mena la *Pucelle* au Cimetière de l'Abbaye de Saint-Ouen à Rouen, & on la plaça sur un échaffaut en présence de tout le peuple. Un

Prédicateur prononça un ſermon rempli d'horreurs contre elle, & d'injures groſſières contre le Roi *Charles*. Elle eut le courage d'interrompre le Prédicateur, & de lui dire à haute voix : *Révérence gardée, je vous oſe bien dire & jurer ſur peine de ma vie, que mon Roi eſt le plus noble Chrétien de tous les Chrétiens, & qui aime mieux la Foi & l'Egliſe, & n'eſt point tel que vous dites.* On faiſoit un crime à *Jeanne Darc* d'être toujours en habit d'homme; elle ſe juſtifia, en diſant qu'elle étoit ainſi vétue pour éviter la violence d'un Seigneur Anglois qui la venoit voir dans ſa priſon; & que ces habits étoient un obſtacle à ſes infames pourſuites.

Malgré la ſageſſe de ſes réponſes & l'innocence de ſa vie, on ne laiſſa pas de la condamner au feu, comme *Sorcière, Devinereſſe, Invocatrice des Démons, ſentant mal de la Foi Catholique, ſacrilège, idolâtre, blaſphémant le nom de Dieu & de ſes Saints, déſirant l'effuſion du ſang humain, ayant du tout dépouillé la pudeur de ſon ſèxe, ſéduiſant les Princes & les peuples, ayant conſenti qu'on l'adorât, qu'on lui baisât les mains, les vêtemens*, &c. Ce qui vous paroî-

tra ſingulier, Monſieur, c'eſt qu'après un pareil jugement, l'Evêque de Beauvais lui fit accorder les Sacremens de l'Egliſe qu'elle avoit demandés, ſans qu'elle eût avoué aucun des crimes qu'on lui reprochoit. On vint enſuite la prendre pour la mener au Marché Vieux de Rouen, où elle devoit être exécutée. L'Evêque prononça lui-même la ſentence. Dès que la *Pucelle* l'eût entendue, elle ſe mit à genoux, & elle pria le Prêtre qui l'aſſiſtoit de lui procurer une croix. Un Anglois qui étoit préſent en fit une avec un bâton; *Jeanne* la prit, la baiſa, & la mit dévotement dans ſon ſein: puis jettant les yeux ſur l'Evêque, elle lui dit qu'il étoit la cauſe de ſa mort; qu'il lui avoit promis de la mettre entre les mains de l'Egliſe, & que, loin de tenir ſa promeſſe. il l'avoit inhumainement livrée à ſes plus cruels ennemis. Le Bourreau s'en ſaiſit auſſi-tôt, ſans qu'il intervînt aucune ſentence de la part du Juge ſéculier. Le Bailli de Rouen dit ſeulement au bourreau: *Menez-la, menez la.* Tous les ſpectateurs, même les Anglois, verſoient des larmes. L'Evêque de Beauvais, qui vit pleurer tout le monde, ne put s'empêcher de pleurer lui-même.

Au milieu des flammes on entendit continuellement cette vertuuuse fille invoquer le nom de JESUS ; & l'on assure que jamais le Bourreau ne put faire bruler son cœur. Les Anglois le firent jetter dans la riviere avec le reste de ses cendres & de ses ossemens.

Telle fut la fin malheureuse de cette illustre Héroïne. Pendant plus d'un an que dura sa captivité, Charles VII, qu'elle avoit si bien servi, ne se donna aucun mouvement, & ne fit aucune démarche pour la délivrer. Il permit seulement qu'après l'expulsion des Anglois ; c'est-à-dire, environ dix ans après la mort de la *Pucelle*, on fît la révision de son procès. C'est dans les Actes manuscrits de cette seconde procédure, que M. l'Abbé *Langlet* a puisé ce qu'il y a de plus curieux dans son Histoire : mais je ne sçais si l'on doit faire plus de fond sur cette derniere procédure que sur la premiére. Les Anglois avoient supposé des crimes à *Jeanne Darc*, parce qu'ils étoient intéressés à la trouver coupable : il étoit pareillement de l'intérêt des François de la croire inspirée ; est-il étonnant qu'on lui ait attribué des miracles ? Il ne faut donc pas plus compter sur le ré-

moignage des uns que sur les dépositions des autres. Il est toujours incertain que *Jeanne Darc* ait été suscitée de Dieu pour rétablir la Monarchie Françoise; plus incertain qu'elle ait eû des révélations, comme il paroît que l'Auteur le croit trop légèrement sur la foi de ses manuscrits. Ainsi le problême que M. l'Abbé *Langlet* s'étoit flatté de résoudre, est encore un problême aux yeux de ceux qui ne sçavent pas se décider. Malgré cela, cet ouvrage est extrêmement curieux; il contient de véritables *Anecdotes*. L'Auteur détruit d'une façon victorieuse la fable adoptée par quelques Ecrivains qui ont crû que la *Pucelle* n'avoit point été brûlée; qu'elle s'étoit même mariée avec un *des Harmoises*, Maison distinguée du Duché de Lorraine. Ce Livre se trouve à Paris, chez *Pissot*, Libraire, Quai de Conti, & chez *Chardon*, fils, rue Saint Jacques.

Introduction à la Révolution des Pays-Bas.

Vous avez vû, Monsieur, dans mille Auteurs connus l'élévation de *Charles-Quint* au Trône impérial, son abdication de la Couronne d'Espagne en faveur

de ſon fils, le gouvernement de *Philippe II* dans la Flandre Autrichienne, les démarches du Prince d'Orange pour jetter les fondemens d'une révolution, la naiſſance de la République de Hollande, l'établiſſement de la Religion Proteſtante dans les Provinces-Unies, le caractère de *Luther* & de *Calvin*, les ſuites funeſtes de leur Héréſie, la création d'un Stathouder & d'un Grand-Penſionnaire dans la nouvelle République : tout cela vient d'être remis ſous nos yeux dans une *Introduction à la revolution des Pays-Bas, & à l'Hiſtoire des Provinces-Unies, Ouvrage diviſé en quatre Parties*, réunies dans trois minces Brochures. Ce Livre n'a donc rien de neuf quant au fond ; mais ſous la plume de certains Auteurs, les choſes les plus communes prennent un air de ſingularité. L'Auteur fait un parallelle des regnes de *Charles-Quint* & de *Philippe II*, qu'il termine ainſi : Sous ce dernier, « Le pere de famille » avoit négligé ſon ménage, l'Artiſan » ſon métier, le Laboureur ſes champs, » le Marchand ſon commerce, le Juriſ- » conſulte l'éclairciſſement des Loix, le » Magiſtrat leur obſervance, le Gentil- » homme ſon honneur, le Prêtre ſon

» ministère ; le Chrétien & le Sujet a-
» voient oublié leur devoir ; toutes les
» professions réduisirent leurs engage-
» mens, & fixèrent leurs obligations à
» s'y ameûter, à s'y soulever, à s'y ré-
» volter ; *toute la manœuvre des âges di-*
» *vers fut de tuer & de brûler.* »

Philippe étoit environné de Ministres sanguinaires « Le Duc d'Albe part, mu-
» ni d'instructions dressées par la haine,
» écrites avec du sang. Sa marche est
» précédée d'instrumens pour les suppli-
» ces. Au bruit de cet attirail, la Na-
» tion Belge en est saisie d'horreur : » & qui ne le seroit pas, en voyant les chaînes, les roues, les gibets & les buchers qui précédoient ce terrible Ministre? Mais sa sévérité ne fut que le prétexte de la rébellion : l'ambition & l'Héréfie en furent les causes véritables. Le Prince d'Orange aidé des Protestans & de la Noblesse, exécuta ce projet dont il espéroit tirer le plus grand avantage. « Telle a été la con-
» duite des Princes à l'égard des peuples ;
» les passions ont mis à profit l'Héréfie
» Protestante ; la vengeance dans les
» Pays-Bas, la haine contre la Maison
» d'Autriche en Allemagne, l'orgueil en
» Suède, l'amour en Angleterre, l'am-

» bition dans le Dannemarck, le liber-
» tinage à Genêve, l'excès du vin dans
» la Suiſſe, l'intérêt dans chaque Etat,
» ont fait gloire d'humilier Rome & le
» Clergé....

C'eſt ainſi que le dévot Introducteur rompt le fil de ſa narration, pour faire de vives ſorties contre les Hérétiques. Tantôt il les compare à une troupe « de
» criminels de Lèze-Majeſté, qui au-
» roient paſſé de la Belgique en Eſpagne,
» qui ſeroient entrés dans le Palais de
» Madrid, qui auroient renverſé le Trône
» Royal, mis en pièces le Dais & le Pa-
» villon, *balafré* à coups de poignards le
» portrait du Roi *Philippe*; qui auroient
» ramaſſé le tout, l'auroient réduit en
» cendres, & qui auroient mis le feu au
» Palais. » Tantôt, avec ſa délicateſſe ordinaire, il appelle les Proteſtans Voleurs, Brigands, Scélérats, qui s'agitent & déclarent la guerre au Ciel; &c.

Au milieu de cette licence effrenée, l'Auteur préſente aux Fidèles qui le liront un ſpectacle bien frappant. « La
» Poſtérité Catholique ne ceſſera d'ad-
» mirer la réſolution des Dames d'Am-
» ſterdam. Ferventes dans leurs prières,
» un vacarme dans l'Egliſe leur fait ou-

» vrir les yeux ; elles voyent la fureur
» peinte sur le visage des hommes per-
» vers, qui courent vers l'Autel armés
» de hâches, la main levée pour abbatre le
» tabernacle où résident les Saints Mys-
» tères. A cet aspect, le zéle donne aux
» Dames de la vigueur ; elles volent dans
» le Sanctuaire, écartent les prophanes ;
» les chassent, & livrent au public les
» hommes méchans, qu'une résolution
» courageuse avoit désarmés. »

Mais cet exemple de fermeté & de zéle ne fut pas capable d'arrêter les progrès de l'Héréfie. Elle trouva un puissant appui dans de jeunes & aimables Etrangères, que des Gentilhommes Flamands avoient malheureusement épousées. « Ces
» Demoiselles Allemandes & Françoises
» insinuèrent après leur mariage aux fa-
» milles Belges le desir de transmettre
» aux enfans l'amour des nouveautés.
» Les filles Belges Protestantes, mariées
» à des Catholiques, l'inspirèrent aux
» époux. *De tout temps la femme trom-*
» *pée a séduit le foible mari.* »

Ce n'est que par rapport à la Religion que notre pieux Auteur condamne le gouvernement des Hollandois ; ce point excepté, il s'en déclare l'admirateur

& le panégyriste. Je finis par un seul trait qui réunit tout ce qu'il en a dit de plus flatteur dans le cours de l'ouvrage. « Les Belges, tels que les Abeilles » qui n'enlèvent des fleurs que le suc le » plus moëlleux, adoptent ce qui caractérise les Républiques anciennes & » modernes. Ils s'approprient l'accord » des Suisses dans le maintien des droits » de chaque Canton, l'adresse des Génois dans la manœuvre du combat sur » mer, l'attention des Vénitiens à soutenir la gloire de leur République, le » secret du Sénat Romain, le goût de » Carthage pour le commerce, la règle » des Grecs pour ne point souffrir de » maître. » Si je voulois, sur le même plan, vous tracer le caractère de cet ouvrage, je vous dirois, Monsieur, que l'Auteur ne prend des Historiens anciens & modernes, que les défauts qu'on leur reproche. Il s'est approprié de l'un la négligence & l'inégalité du style, de l'autre la lâcheté & la pesanteur de la narration, de celui-ci les digressions ennuyeuses, de celui-là les réfléxions triviales, de quelques-uns les constructions louches, de quelques autres les expressions basses ou impropres. &c.

Dictionnaire Etymologique des Termes d'Architecture.

Le goût de notre siècle pour les Dictionnaires portatifs a fait naitre à M. *Gastelier*, Professeur en Mathématiques, l'idée de ce *Dictionnaire Etymologique des Termes d'Architecture & autres Termes qui y ont rapport; suivi de l'explication des Pierres précieuses, & leurs Etymologies.* C'est un très-petit Volume in-12, qui n'a pas même 300 Pages, imprimé chez *Sebastien Jorry*, Quai des Augustins. Ce qui m'a donné la curiosité de le parcourir, c'est qu'à l'ouverture du Livre, j'ai vû qu'il étoit dédié *à Monsieur le Chevalier de Mouhy*, à qui l'Auteur adresse ces paroles obligeantes : *Votre goût pour les Arts Libéraux, & l'accueil que vous faites à ceux qui les cultivent, vous attirent l'hommage que je vous rends.*

Cet ouvrage a été puisé dans ce que nous connoissons de meilleur en ce genre; sçavoir, *Félibien*, *Cordemoy*, *Daviler*, *le Dictionnaire des Arts.* C'est un abrégé très-succinct; ce qui le rend en effet plus portatif & moins dispendieux, mais aussi beaucoup moins utile : considération

qui auroit dû engager M. *Gastelier* à l'étendre au moins jusqu'à deux Volumes; encore n'auroit-il pas épuisé la matière. Alors ce travail se seroit trouvé véritablement instructif, pourvû qu'on eût pris soin d'accompagner ces Etymologies de définitions intéressantes, capables de piquer la curiosité du Lecteur, & de lui inspirer le desir d'approfondir la connoissance de l'Architecture; ce que l'ouvrage aride que je vous annonce ne sçauroit produire. *Daviler* & *Cordemoy* ont évité cet écueil. Mais je n'ai rien lû de plus intelligible & de plus satisfaisant à cet égard, que ce que M. *Blondel* nous a donné jusqu'à présent dans les trois premiers Volumes de l'*Encyclopédie*.

On compte environ six mille termes propres à l'Architecture, qui composent l'Idiome de l'Art & celui du Métier. Car il est certain que dans bien des occasions, le langage de l'Artiste n'est pas celui de l'Artisan: distinction qui n'est pas indifférente, & qui néanmoins manque absolument dans le Dictionnaire de M. *Gastelier*; quoiqu'il semble qu'un Livre portatif tel que celui-ci l'exigeât. Peut-être même qu'un petit

ouvrage de cette espèce, fait avec soin, contribueroit plus que tout autre à éclairer ceux qui exercent les Arts Méchaniques ; ce genre de lecture coûtant peu à l'esprit, & n'exigeant pas un travail continu, qu'il ne faut pas espérer d'Ouvriers presque toujours occupés.

Les 6000 Termes d'Architecture ne se trouvent pas assûrément dans ce *Dictionnaire Etymologique*. L'Auteur est bien éloigné de ce compte. Ce qui m'a paru fort étrange, c'est qu'il ne définisse pas même ce que c'est qu'*Architecture* : cet article est totalement omis, ainsi que la plus grande partie des termes de l'Art, tels que *Bienséance*, *Convenance*, *Distribution*, *Ordonnance*, *Proportion*, *Goût*, &c. La partie de la *Décoration* & celle de la *Construction* (objets capitaux dans un tel ouvrage) n'y sont rapportés que par de simples Etymologies, lorsqu'ils auroient dû y être traités avec une sorte d'étendue pour faire connoître l'importance de leur application dans l'*Architecture*. La plupart des Termes qui concernent le Métier, y sont aussi oubliés ; tels que *Maçonnerie*, *Charpenterie*, *Menuiserie*, *Serrurerie*, *Marbrerie*, &c. Mais en revanche on y trouve les mots *Epita-*

phe, *Abreuvoir*, *Acier*, *Etable*, *Ardoise*; *Bosquet*, *Boucherie*, *Bucher*, *Cable*, *Caillou*, *Chancellerie*, *Chapitre*, *Chateau*, *Corvée*, *Cour*, *Jardin*, *Couvent*, & mille autres qui ne sont pas assûrément des *Termes d'Architecture*; ce sont des noms de quelques ouvrages d'Architecture ou de choses relatives à cet Art, & qui n'en sont pas des *Termes* proprement dits. Mais outre que M. *Gastelier* a omis le plus grand nombre des vrais *Termes*, il a totalement oublié les définitions beaucoup plus nécessaires que des Etymologies assez inutiles aux Artistes, & très-indifférentes en général pour ceux qui ne sont pas du Métier.

Je ne vois pas trop pourquoi l'Auteur a joint à ce Dictionnaire une *explication des Pierres précieuses*, avec l'Etymologie de chacune, & je ne sçais si vous goûterez la raison qu'il en donne ; c'est que *l'on s'en sert*, dit-il, *pour décorer quelques parties dans les édifices sacrés*. On se sert aussi de beaux ornemens pour les Autels & pour l'habillement des Ministres de l'Eglise. Ainsi l'Auteur auroit dû nous donner une description des étoffes riches & rares. Dailleurs nous avons des Temples magnifiques où il n'y a point de Pierres précieuses.

M. *Gastelier* a donné un *Supplément au Dictionnaire Etymologique des Termes d'Architecture.* Mais ce *Supplément*, pour qu'il fût bon, devroit être plus gros que le Livre même, & il ne contient que 17 Pages. Il est suivi d'un Catalogue intitulé : *Livres nécessaires aux Architectes.* Qui ne croiroit, sur ce titre, qu'un Artiste qui voudroit se former une Bibliothéque, n'y trouvât de quoi se satisfaire ? Point du tout : on ne voit dans ce Catalogue que la copie presqu'entière de celui qui a été donné gratuitement par *Jombert.* Mais ce Libraire n'induit personne en erreur ; il avertit seulement qu'on trouve chez lui tous les Livres de cet Art, sans prétendre qu'ils soient tous nécessaires à un Architecte ; comme en effet ils ne le sont pas. Il me semble que lorsqu'un homme du Métier annonce des Livres comme utiles & même *nécessaires*, il seroit important qu'il ajoutât les raisons de leur utilité, de leur *nécessité*, & dans quel point de vûe on doit les acquérir. Au reste, dans la plûpart des articles que contient ce *Dictionnaire Etymologique*, l'Auteur mérite des éloges par rapport à son attention à citer les plus célèbres ouvrages qu'il a séchement compilés.

Eclairciſſement abrégé ſur la maladie d'une Fille de St. Geoſmes.

On a vû dans tous les temps, Monſieur, des filles *Hyſtériques*, c'eſt-à-dire, incommodées par quelque dérangement dans les parties propres à leur ſexe, imaginer différens ſtratagêmes pour ſéduire les eſprits crédules, pour ſe donner en ſpectacle, & s'attirer de la conſidération ou des aumônes. Le Diocèſe de Langres en fournit un exemple tout récent. La fille d'un Tireur de Pierres au Village de *Saint-Geoſmes*, près de Langres, après avoir été long-temps tourmentée d'accidens, particulièrement de coliques *hyſtériques*, ſentit tout d'un coup en 1747 une pierre dans la veſſie, dont elle fut délivrée par l'opération ; mais elle ne fut point guérie de l'étrange diſpoſition qui ſe manifeſtoit en elle ; car depuis on a été obligé de réïtérer juſqu'à douze fois l'extraction des pierres : ce n'eſt pas tout ; cette fille en a rendu une prodigieuſe quantité par la voye des urines, même par la bouche ; & cette biſarre fécondité, ou plutôt ce manège, dure depuis huit ans.

M. l'Evêque de Langres, auſſi bon

Citoyen que bon Pasteur, se transporta lui-même à *Saint-Geosmes* pour voir la malade : il la détermina par ses exhortations à se soumettre à l'extraction de la première pierre, quelle ne vouloit pas qu'on lui ôtât : il a pourvû depuis à sa subsistance ; & plein de zèle pour le bien public, il a desiré que cette maladie singulière fût examinée, ou du moins constatée. Il écrivit à ce sujet à M. *Morand*, Ecuyer, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Professeur d'Anatomie & de l'Art des Accouchemens pour les Sages-femmes, &c. fils du célèbre Chirurgien de ce nom. M. *Morand* fit part de cette Lettre à la Faculté, qui le nomma Commissaire avec Mrs. *Malouin* & *Guettard*, tous deux de l'Académie des Sciences, pour observer de près la Malade, qu'on devoit faire venir à Paris. Mais deux nouvelles extractions faites le 13 & le 16 Juin de l'année dernière différèrent son voyage. On envoya à M. *Morand* tout ce qu'on put ramasser des pierres qu'on avoit tirées à cette fille ; ces pierres se trouvèrent minérales. On annonça cette preuve de faux à M. l'Evêque de Langres, qui jaloux de détromper tout son

Diocèſe, invita M. *Morand* à ſe tranſporter ſur les lieux, afin que d'après ſes informations la Faculté pût prononcer authentiquement.

La miſſion étoit délicate pour M. *Morand*; car cette fille a une averſion décidée pour les Médecins & les Chirurgiens. Malgré cela il partit, & il réuſſit à découvrir la ſupercherie. De retour à Paris, il a fait voir à la Faculté beaucoup de ces pierres en queſtion; il y a joint des mémoires, des interrogatoires, des procès verbaux qu'il a eu ſoin de faire dreſſer dans toutes les formes. Sur ſon rapport & ſur celui des deux autres Commiſſaires, MM. *Malouin* & *Guettard*, la Faculté a jugé, 1°. que les pierres qui lui ont été préſentées, comme étant ſorties du corps de cette fille, ne ſont point de la nature de celles qui ſe forment dans le corps humain; que quelques-unes de ces pierres examinées Chimiquement ont donné à la vérité des ſignes d'Alkali-fœtide; mais qu'elles n'en ont donné que dans leur ſuperficie la plus extérieure, parce que vraiſemblablement elles avoient été miſes dans de l'excrément humain pour en impoſer. 2°. Que ces pierres ſont abſolument de nature

ture minérale, & que quelques-unes paroissent même avoir été exposées au feu, & avoir reçu différens degrés de calcination. 3°. Qu'il est très-possible que cette fille ait contracté successivement & par gradation la facilité, ou d'avaler lesdites pierres pour les vomir ensuite, ou de se les introduire dans la vessie, pour les faire ôter par l'opération.

J'ai tiré ces particularités, Monsieur, d'une Feuille in-4°, qui est une Lettre de M. *Morand* lui-même, dans laquelle il rend compte à un ami de l'objet & du succès de son voyage. Sa Lettre est suivie du Jugement de la Faculté. Cette Feuille a été exprès imprimée à Langres, & répandue dans ce Diocèse, afin d'y détruire le préjugé général où l'on étoit sur le compte de la fille de *Saint-Geosmes*. Ce petit écrit de M. *Morand* est très-satisfaisant. Cependant il nous annonce une *Histoire circonstanciée de cette maladie*. Il me semble qu'il en a dit assez, & pour les Membres de la Faculté, & pour ceux qui ne le sont pas.

Je suis, &c.

A Paris ce 12 *Mars* 1754.

LETTRE XI.

Suite des Brochures sur la Musique Françoise.

VOus entendez dire souvent, Monsieur, que les caractères sont épuisés au Théâtre; que toutes les couleurs ont été employées par nos grands Maîtres, & qu'il ne nous reste que quelques nuances à saisir. Ce langage ne seroit-il point dicté par notre amour propre, intéressé à couvrir d'une excuse notre stérilité? Car, pour ne parler ici que de la Comédie, dont la carrière est plus vaste à la vérité que celle de la Tragédie, combien d'Originaux sont échappés aux pinceaux immortels des *Molières*, des *Regnards* & des *Destouches*? Que de sujets nouveaux ne pourroit-on pas mettre sur la Scène? En voici un, par exemple, qui, je crois, n'a pas encore été traité: c'est la fureur de faire du bruit dans le monde, d'occuper les autres de son existence & de son individu. Il ne s'agiroit pas de peindre un homme qui aimât la véritable gloire & qui la cherchât; ce desir légitime n'est point susceptible de

ridicule. Il faudroit représenter un être singulier, comme il y en a mille, qui ne se souciât d'autre chose, sinon qu'on parlât toujours de lui, en bien ou en mal, cela lui seroit indifférent. Pourvû que son nom devînt célèbre, qu'il se vît le sujet des Conversations, des Brochures, des Vaudevilles du Temps, il seroit au comble de ses vœux. Je m'imagine, Monsieur, qu'un tel Personnage seroit extrêmement théâtral. Il s'éloigneroit exprès des opinions reçues; il heurteroit de front les mœurs, les usages; il feroit des raisonnemens & des actions plus absurdes les uns que les autres. Un de ses amis, qui ne connoîtroit point encore sa manie, viendroit lui dire avec douleur qu'il est la fable de tout Paris; qu'il est en butte aux traits de l'Epigramme & de la Satyre; qu'il paroît tel écrit, où l'on démontre qu'il n'a pas l'ombre de sens commun. Notre Héros, à cette nouvelle, seroit transporté de joye; il embrasseroit celui qui seroit venu la lui annoncer; il distribueroit lui-même des copies des Chansons faites contre lui; &, s'il sçavoit la Musique, il les noteroit, afin de leur donner plus de vogue; &c.

Si tel est le caractère de M. *Rousseau* de Genève, son sort est digne d'envie; il a tout lieu d'être content de nous & de lui; & peu d'hommes sont en droit de se vanter d'aver fait plus de sensation dans le Public. L'émotion commence malheureusement à s'appaiser; & je crains que ce calme ne soit funeste à la santé de notre Philosophe, dont le tempéramment a sans doute besoin de ces agitations extraordinaires, de ces rumeurs générales, que, par régime, il excite de temps en temps. Je suis sûr que nous aurions le malheur de le perdre, si l'on cessoit de faire mention de lui. Il me sçaura donc gré de suspendre de quelques jours son heure fatale. Quelques Lecteurs, rassasiés de cette querelle, & qui n'aiment point à voir toujours le même Acteur sur la scène, ne m'auront peut-être pas la même obligation. Mais je réclame ici la bonté de leur cœur, leur humanité, leur commisération. Il s'agit de conserver la vie à un Citoyen, de Genève à la vérité: Eh, qu'importe? Tous les hommes ne sont-ils pas nos frères? D'ailleurs, la République des Lettres a, comme les Etats Politiques, ses révolutions, ses conju-

rations, ses sujets ambitieux qui aspirent à la tyrannie; & je crois devoir m'attacher sur-tout à consacrer dans mes Annales ces conspirations secrettes, ces combats sanglans, ces guerres étrangères & intestines. C'est sans contredit la partie la plus intéressante d'une Histoire Littéraire, ainsi que de toute autre.

Justification de la Musique Françoise.

M. *de Morand*, dont nous avons trois Volumes de Pièces de Théâtre & d'Œuvres diverses, n'a pu retenir sa tranquillité à la vûe du précipice où le Génevois vouloit plonger notre Musique. Il a volé au secours de cette *Françoise charmante*, comme il l'appelle, & l'a arrachée des mains de son ennemi. Son Ecrit est un des premiers qui ait paru, & j'y ai trouvé le germe de tout ce qui a été dit depuis. Il est intitulé: *Justification de la Musique Françoise contre la querelle qui lui a été faite par un Allemand & un Allobroge, adressée par elle-même au Coin de la Reine, le jour qu'avec Titon & l'Aurore elle s'est remise en possession de son Théâtre.* C'est donc LA MUSIQUE FRANÇOISE qui plaide pour elle même dans

cette Brochure, & qui adresse au Public son Apologie. Cette fiction n'a pas été du goût de tout le monde, & bien des gens auroient mieux aimé que l'Auteur eût parlé en son nom. Mais plusieurs raisons, selon moi, justifient M. *de Morand*. 1°. Il a toujours cultivé la Poësie, & l'on sçait que les Poëtes sont accoutumés à personnifier tous les êtres. 2°. Comme il n'avoit point envie d'épargner M. *Rousseau*, non plus que ses Adhérans, il ne pouvoit imaginer de meilleur expédient, que de mettre ses expressions fortes dans la bouche d'une femme irritée; tout ce qu'elle peut dire est excusable : *Notumque furens quid fœmina possit*. 3°. Il faut considérer que c'est ici un Plaidoyer, & que les Avocats, dans la chaleur de l'action, ne ménagent pas toujours leurs parties adverses.

L'Auteur n'entreprend pas de rassembler toutes les raisons favorables à la Musique Françoise, ou capables de détruire les faux raisonnemens de M. *Rousseau*. Comme il n'y a pas une phrase dans sa Lettre qui ne soit susceptible de discussion & de replique, il faudroit sortir du privilège de la Brochure, & empiéter

ſur les droits de l'*in-folio*. Ce ſeroit d'ailleurs oublier le principe & le bon mot d'un Poëte célèbre cité par M. *de Morand*; c'eſt qu'*on ne tue pas les inſectes à coups de canon*. On ſe borne à faire voir que M. *Rouſſeau* eſt d'une audace eſtrénée dans ſa Satyre, & que de plus il eſt plagiaire. Ces deux objets m'ont paru très-bien remplis. Pour ne parler que du ſecond, qui eſt le plus intéreſſant, l'Auteur rapporte ſur-tout beaucoup de paſſages du Livre de l'*Eſprit des Beaux Arts* par M. *Eſtève*, & l'on voit évidemment que M. *Rouſſeau* n'a dit que ce que cet Auteur avoit déja dit avant lui avec plus de ſageſſe & de modération, en avouant même que les *Concetti Muſicaux* des Italiens ne détruiront jamais le caractère diſtinctif de notre Muſique, qui eſt la force & la vérité de l'expreſſion : avantage qu'elle a toujours eu ſur ſa rivale.

M. *de Morand* joint de bonnes raiſons & des notes curieuſes à ce qu'il emprunte de M. *Eſtève*. Il nous apprend, par exemple, que c'eſt un Allemand appellé M. *Grimm* qui a commencé la querelle; que le premier manifeſte de la déclaration de guerre contre le bon goût

a été sa *Lettre sur Omphale*, & le second, *le petit Prophête de Boehmischbroda*. M. *Grimm*, dit-il, avoit fait en son Pays plusieurs Tragédies, une entr'autres où l'on voyoit ce beau dénoûment : un Prince qui n'a pas la force de tuer un Tyran, dont il veut se défaire, lui jette son poignard, en lui disant qu'un Monstre tel que lui n'est pas digne de mourir de sa main. Le Tyran se baisse pour ramasser le poignard, & le Prince tire bien-vîte une corde de sa poche, la passe au coû de son ennemi, & l'étrangle.

« Est-ce le Ciel, s'écrie M. *de Morand*, » qui a suscité un Prophète de ces Ré» gions Hybernoises ? Le Dieu du Goût, » à l'exemple du Dieu des Chrétiens, » voudroit-il, pour établir son culte, se » servir des moyens les plus foibles & » des bouches les plus ignorantes ? » Je me crois obligé de justifier ici M. *Grimm*. On m'a assûré qu'il ne connoissoit pas plus la Musique Italienne que la Françoise, & que dans le fond il se soucioit tout aussi peu de l'une que de l'autre ; que son projet étoit d'établir dans cette Capitale un Opera purement Italien, & son ambition d'être l'Entrepreneur de ce Spectacle ; que c'étoit-là l'unique mo-

tif raisonnable qui l'engageoit à dire & à écrire tant de mal de notre Musique, & tant de bien de l'Italienne.

M. *de Morand* nous fait part d'une autre Anecdote qui regarde M. *Rousseau* lui-même ; c'est qu'il a jadis composé les paroles & la Musique d'un Ballet intitulé, *les Muses* ; qu'il le présenta il y a quelques années à l'Opera ; mais que M. *Rameau*, dans une répétition particulière, ne le jugea pas seulement digne d'être répété au Magasin. Voilà sans doute la source de l'antipathie bien fondée de M. *Rousseau* contre la Musique Françoise & contre le premier Musicien de l'Europe.

Arrêt du Conseil d'Etat d'Apollon.

Il étoit naturel que M. *Travenol*, Violon de l'Opera, prît sa défense & celle de ses Confrères personnellement offensés de ce que M. *Rousseau* a dit de l'Orchestre de ce Spectacle. Il a donc fait paroître cette petite Brochure : *Arrêt du Conseil d'Etat d'Apollon, rendu en faveur de l'Orchestre de l'Opera, contre le nommé J. J. Rousseau, Copiste de Musique, Auteur du* DEVIN DE VILLAGE

& de l'Ecrit intitulé LETTRE SUR LA MUSIQUE FRANÇOISE, &c. Cette qualification de *Copiste de Musique* m'a fait faire une réfléxion qui, je crois, est échappée à tout le monde. Il est certain que la profession de M. *Rousseau* est de copier de la Musique ; & ce Métier n'a rien de deshonnête. Mais, comme il ne copie pas toujours de la Musique Italienne; & que plus de gens au contraire lui demandent de la Musique Françoise, parce que le mauvais goût est plus commun que le bon, quel supplice n'est-ce pas pour lui que de copier une Musique aussi platte, aussi maussade ; que de *rouler* continuellement *sur le pavé ce corps dur & anguleux* ? Il éprouve le tourment de *Sisyphe* : c'est comme si j'étois condamné à copier sans cesse les Tragédies de M***.

L'*Arrêt* est en vers, qui ne sont guères dignes du *Conseil d'Etat d'Apollon.* Je les croirois plutôt de quelque petite Jurisdiction subalterne des frontières du Parnasse. La dureté physique & morale y domine ; quelquefois même la mesure ne s'y trouve pas. Ils sont accompagnés de *Remarques*, où il y a quelque esprit. L'Auteur fait une mauvaise chicane à

M. *Rouſſeau* ſur le genre du mot *Orcheſtre*; il prétend qu'il eſt féminin, & que le Génevois a eu tort de le faire maſculin. Il eſt des deux genres; il y a des exemples de l'un & de l'autre dans de bons Auteurs. On entend par *Orcheſtre* & le lieu où l'on place la ſymphonie & les Symphoniſtes eux-mêmes. Ne pourroit-on pas, dans le premier cas, le faire féminin, & dans le ſecond maſculin? C'eſt une idée que je propoſe.

M. *Travenol* dit aſſez plaiſamment qu'il faut regarder ſa Brochure *comme un coup d'Archet qu'un Violon de l'Opera a voulu en paſſant donner à M. Rouſſeau ſur les doigts*. Ce *coup d'Archet* eſt un furieux coup de Maillet.

Examen de la Lettre de M. Rouſſeau ſur la Muſique Françoiſe.

Défiez-vous, Monſieur, de cet *Examen, dans lequel on expoſe le plan d'une bonne Muſique propre à notre Langue*. En accordant à la Langue Italienne la préférence ſur la nôtre, on ſe déclare contre nous; on ne combat le Génevois que pour lui donner gain de cauſe preſque à chaque inſtant. Soyez perſuadé que

les Bouffoniftes ont dicté cet ouvrage pour corriger l'aigreur de la Lettre de M. *Rouſſeau* ; mais ils n'ont point eu l'habileté de le critiquer d'une manière ſatisfaiſante pour le goût François. Du reſte, M. *Baton*, le jeune, Maître de Vielle, Auteur de cette Brochure, parle peut-être très-bien *Harmonie*, *Mélodie*, *Accompagnemens*, *Chant*, &c ; mais les trois quarts du temps on n'entend du tout point ce qu'il veut dire. J'oſe l'aſſûrer, Monſieur, ſur la foi d'un très-grand Muſicien que j'ai conſulté. C'eſt ce qui me fait craindre que nous ne voyions jamais rien de raiſonnable & de ſatisfaiſant ſur la Muſique. Preſque tous ceux qui ſçavent écrire l'ignorent, & tous ceux qui la poſſédent ne ſçavent pas écrire ; il faudroit un Auteur qui joignît à un profond ſçavoir l'art de s'exprimer avec clarté, & à la portée du plus grand nombre ; ce qui n'eſt point encore arrivé. L'homme d'eſprit effleure la matière ſans l'approfondir, & l'homme ſçavant ne ſe fait point entendre. Ainſi des difficultés preſque inſurmontables rendront toujours inacceſſible cet Art, qui d'ailleurs n'eſt fait que pour être jugé par les oreilles & ſenti

par l'ame. Auſſi tous ceux qui en ont raiſonné d'après le Goût, en ont peut-être mieux parlé que ceux qui ſe ſont perdus & qui ont égaré leurs Lecteurs dans des routes ſcientifiques. Si, à l'occaſion des Tableaux expoſés au dernier Salon, on n'avoit fait que des diſſertations ſur les Couleurs, quel fruit les grands Peintres, qui en ſçavent plus que tout ce qu'on peut dire là-deſſus, & le Public lui-même qui n'y auroit rien compris, en auroient-ils retiré ? Le juge naturel de tous les Arts agréables eſt le Sentiment éclairé; c'eſt à ce Tribunal que les Artiſtes eux-mêmes ſoumettent leurs ouvrages.

J'ai dit, Monſieur, que l'Auteur de l'*Examen* donnoit preſque toujours raiſon à ſon adverſaire. En effet, le réſultat de ſon écrit, c'eſt que nous n'avons pas une bonne Muſique; mais il veut bien nous accorder que nous pouvons en avoir une bonne : voilà toute la différence que j'ai trouvée entre lui & M. *Rouſſeau*, qui veut abſolument nous prouver l'impoſſibilité phyſique de chanter jamais dans notre Langue. A l'égard de la critique du Monologue d'*Armide*, l'Auteur de cette Brochure la trouve

juste *à la rigueur*. Je vous envoye simplement une réfléxion sur le premier vers; elle m'a été fournie par l'habile Musicien dont je vous ai parlé. *Enfin, il est en ma puissance* : il trouve que ce mot *enfin* (*si mi*) rendu par la dominante du ton, sans que la Basse sorte de sa place, est d'une vérité, d'une élégance admirable, & prépare la suite du Chant, comme le mot *enfin* annonce la suite du vers. Si la Basse descendoit d'un ton, elle seroit bonne; mais elle rendroit un accord de sixte qui ne conviendroit pas si parfaitement à la situation d'*Armide*. *Il est en ma puissance* (*si mi mi mi sol mi mi*) remarquez la suite de l'accord parfait, sans que la Basse procède par aucun intervalle; cela veut dire en Musique, *je le tiens, il ne peut m'échapper*. Il y a autant de génie à *Lully* d'avoir fait tenir un *mi* à la Basse, qu'il y en a d'avoir fait toutes les notes d'*Armide* dans l'accord parfait de *mi*. Faites encore attention que la fin du vers est un sens fini, & que la phrase du Chant est toujours sur la tonique. On pourroit commenter ainsi tout ce beau Monologue; ce qui deviendroit un ouvrage très-long, sur-tout pour un Compositeur qui

aime mieux faire un bon ouvrage en Musique, que de perdre son temps à écrire pour des gens prévenus : *aures habent & non audient.*

Lettre d'un Sage à un homme très-respectable, & dont il a besoin.

Ce *Sage* c'est M. *Rousseau*, l'*homme très-respectable* le Public, l'Auteur de la *Lettre* M. le Chevalier *de la Morlière.* Il feint ingénieusement qu'un Philosophe a été passer quelques mois à une très-belle Terre, & qu'à son retour il écrit librement au maître de la Maison ce qu'il pense de son Château, de ses Jardins, de sa Maîtresse, de ses ameublemens, de la Compagnie qu'il y a vûe. Il examine tous ces objets, l'équerre & le compas à la main. Il mande d'abord à l'*homme respectable*, que de plats Provinciaux ou de stupides Parisiens ont beau trouver son Batiment d'une structure agréable, distribué avec élégance, & placé dans un aspect riant; que pour lui, il ne le regarde que comme une masse lourde & *anguleuse*; que les proportions sont aussi *mal contrastées* qu'*incommensurables*; qu'il n'y a ni *harmonie*, ni

ensemble, ni *détails*; qu'enfin cette Maison est un paradoxe depuis la Cave jusqu'au Grenier; qu'elle existe, il est vrai, puisqu'il y a mangé, bû & dormi; mais que cependant elle n'existe pas, son être n'étant point *homogène*, n'y ayant point d'*unité* de parties qui composent un tout.

Notre Sage parcourt ainsi les Parterres, les Bosquets, les Statues. Il s'arrête sur-tout à celle de *Thalès* le Philosophe qu'il a vû représenté avec un air serein, doux, accueillant. Il critique amèrement cette Statue, prétendant qu'elle rend mal l'air, le caractère d'un Sage, d'un Philosophe : « Point de majesté, point » de morgue, point de cette hauteur » froide de physionomie, qui désigne » combien nous féliciterons le Créateur de » nous avoir trouvés si heureusement » sous sa main; combien la Terre est » heureuse de nous porter; à quel point » les autres Mortels sont éloignés de » nous; que d'égards nous méritons de » vouloir bien nous commettre jusqu'à » les illuminer; &c. »

Le Critique ne fait pas plus de grace à la Maîtresse : « Sa démarche, ses mou» vemens, ses attitudes, ses gestes sont » essentiellement faux, mal concertés,

» *sans combinaison, sans règle & sans*
» *principe moteur*, puisque l'harmonie
» qui les occasionne n'en est point une,
» mais une discordance perpétuelle; que
» l'instinct (car ce n'est que cela) *qui*
» *bat, pour ainsi dire, la mesure dans son*
» *ame*, la bat toujours à faux; que la
» tête prend presque toujours la partie
» du dessus, mais que son cœur ne se
» charge point de l'accompagnement;
» & qu'il ne peut résulter d'un tout si
» monstrueux qu'une dissonance de pen-
» sées & de démarches qui font frémir
» tout homme de bien & tout honnête
» Géomètre. »

Notre *Diogène* finit par proposer à l'*homme respectable*, qu'il ne respecte pas, une autre Maîtresse, vive, coquette, fémillante, furieuse dans l'excès de la joie, brillante dans la douleur, grimacière dans la plaisanterie, minaudière dans le sentiment, parlant avec la même dignité aux Dieux & aux Valets; toujours du gosier, toujours des roulemens, faisant ressembler un Rossignol à la mer agitée, un Tyran furieux à une Tourterelle, un cœur amoureux & tendre à *Polyphème* blasphémant sur un rocher; &c. Il y a, Monsieur, beaucoup d'esprit dans cette

petite Brochure ; l'Allégorie m'en a paru fine & bien soutenue ; j'y ai trouvé quelques phrases entortillées & quelques mots précieux. Mais peut-être les a-t-on affectés exprès pour faire mieux sentir le ridicule de nos Discoureurs à la mode.

Apologie de la Musique Françoise contre M. Rousseau.

L'Epigraphe qui se lit à la tête de ce morceau du P. *Laugier*, Jésuite, est extrêmement heureuse :

Nostras qui despicit Artes
Barbarus est ....

L'Auteur s'attache à deux points importans. M. *Rousseau* dit que toute Musique Nationale tire son caractère de la qualité du langage : voilà son principe ; il ajoute que la Langue Françoise n'est du tout point propre à la Musique, & qu'ainsi nous n'avons ni ne pouvons même avoir de chant : voilà la conséquence. Le P. *Laugier* démontre que le principe est faux, & que l'application est plus fausse encore. La Musique est indépendante de toute Langue quelconque ; elle peint par les sons & non par les mots ; ce

n'eſt point la qualité du langage qui la rend bonne ou mauvaiſe, c'eſt le génie des Compoſiteurs; enfin, comme on l'a dit & répété mille fois, les paroles Grecques, Latines, Françoiſes, Italiennes, Angloiſes, Eſpagnoles, Allemandes, Turques, Arabes, Syriaques, Hébraïques, Celtiques, &c, ne ſervent qu'à déſigner l'objet que le Muſicien a dû peindre, le ſentiment qu'il a dû exciter; elles ne donnent que l'explication du tableau; & le tableau n'en ſeroit pas moins bon, s'il l'étoit réellement, quand même l'explication ſeroit défectueuſe. Il faudroit dire ſeulement ce que nous diſons tous les jours nous-mêmes de quelques uns de nos Opéra, dont la Muſique eſt excellente & les Poëmes miſérables, ou dont les Poëmes ſont bons & la Muſique médiocre; que c'eſt dommage qu'on ait fait de ſi bonne Muſique ſur des paroles ſi plattes, ou de ſi méchante Muſique ſur d'auſſi jolies paroles. Nous ſçavons parfaitement faire cette diſtinction. Donc la Muſique eſt un Art à part qui n'eſt pas plus identifié avec une Langue, quelle qu'elle ſoit, que l'eſt M. *Rouſſeau* avec la vraie Philoſophie.

Notre Langue d'ailleurs eſt très-pro-

pre à la Musique. Elle est douce, cadencée, légère, coulante, pompeuse, vive, simple, naturelle, rapide, harmonieuse, entre les mains des bons Auteurs. Elle a sans doute des longues plus longues, & des brèves plus brèves les unes que les autres; mais les Grecs & les Romains n'étoient-ils pas dans le même cas? Y a-t'il une Langue vivante qui n'ait cet inconvénient, si c'en est un; ce que bien des gens ne croyent pas. Ils pensent au contraire que ces longues plus longues, ces brèves plus brèves, ajoutent de l'agrément à une Langue, & fournissent un moyen de varier l'harmonie par une plus grande variété de prononciation. Le P. *Laugier* n'exalte pas vaguement les avantages de notre Idiôme; il les fait sentir & les explique, en développant la nature, la méchanique de cet Idiôme même; il s'appuye de l'exemple de nos grands Ecrivains.

Le Génevois, après avoir nié le droit, nous nie le fait; c'est-à-dire que croyant avoir prouvé que nous ne pouvons avoir de Musique dans notre Langue, il s'attache à faire voir que nous n'en avons point en effet. L'Apologiste le suit dans sa marche, & le combat encore, avec

ſuccès, non en récriminant contre la Muſique Italienne; ce qui lui ſeroit très-aiſé, comme on le voit par le caractère vrai qu'il en trace, mais en raiſonnant d'après des principes inconteſtables. Il diſtingue dans la Muſique deux parties eſſentielles, deſquelles il traite l'une après l'autre, la Compoſition & l'Exécution. Le mérite de toute Compoſition Muſicale conſiſte dans l'énergie de l'expreſſion; c'eſt-à-dire, dans l'art avec lequel le Compoſiteur manie les Sons & l'Harmonie pour peindre le tableau, & exciter le ſentiment qui eſt propre de ſon ſujet. Reſte à prouver que nous avons eû d'habiles Compoſiteurs qui ont poſſédé le talent de l'expreſſion à un dégré ſupérieur. Les œuvres de *Lully*, de *Clérambaud*, de *Campra* & de *la Lande*, fourniſſent au P. *Laugier* des démonſtrations ſans replique. Ces quatre grands Muſiciens ſont ici parfaitement caractériſés & peints des couleurs qui les diſtinguent. Je trouve ſeulement que l'Auteur s'eſt un peu trop étendu ſur les Motets, qui peut-être ſont étrangers à la queſtion, M. *Rouſſeau* ne s'étant propoſé pour objet que notre Muſique vocale Françoiſe. Mais cette digreſſion eſt bien pardonna-

nable à un Religieux qui remplit aussi-bien que le P. *Laugier* tous les devoirs de son état, & qui est censé mieux connoître la Musique de l'Eglise que celle de l'Opéra. Il parle aussi de la première avec une complaisance, une abondance de cœur, une onction, une délectation intérieure, qui décèle une ame extrêmement sensible & un esprit pénétré des grandes vérités de notre Religion.

Le Philosophe de Génève, voulant proscrire les *Duo*, dit que *rien n'est moins naturel que de voir deux personnes se parler à la fois durant un certain temps, soit pour dire la même chose, soit pour se contredire, sans jamais s'écouter, ni se répondre.* L'Apologiste fait voir que cette plaisanterie porte à faux. Il n'est point contre la nature que deux personnes éprouvent un sentiment uniforme, ou un sentiment opposé dans le même instant : rien au contraire n'est plus naturel, ni plus commun. Dès qu'il est possible qu'elles l'éprouvent, il est tout simple qu'elles l'expriment. Ce ne seront plus deux personnes qui se *parleront à la fois*, mais deux personnes qui manifesteront à la fois la situation particulière de leur ame; elles seront dispensées par conséquent, &

même absolument hors d'état *de s'écouter & de se répondre.* Le *Duo* n'est donc point arbitraire ; il rentre dans l'ordre des choses possibles & naturelles, & loin d'être ridicule & choquant, il est très-vraisemblable, & produit une satisfaction des plus vives.

Le P. *Laugier*, sur l'article de l'Exécution, juge qu'elle pourroit se perfectionner parmi nous ; il donne là-dessus des règles & des idées qui ne sont point à mépriser. Bien différent de M. *Rousseau*, qui nous réduit inhumainement à l'impossibilité de bien faire, son Antagoniste ne dissimule pas nos défauts ; mais en même-temps il fournit les moyens de les éviter : & c'est ainsi que doit écrire sur les Arts un Amateur éclairé, un bon Citoyen, un véritable Philosophe. La Brochure du P. *Laugier* me paroît écrite avec beaucoup d'élégance & d'agrément. Peut-être même son style est-il un peu trop chargé de parure ; les contrastes ingénieux, les élans poëtiques n'y sont point ménagés ; il y a presque autant de descriptions riantes que de raisonnemens solides, presque autant de fleurs que de fruits.

Doutes d'un Pyrrhonien, proposés amicalement à J. J. Rousseau.

Un jeune homme de Bayonne, âgé de vingt-deux ans tout au plus, qui a beaucoup de feu, & qui n'a point encore fait parler de lui, M. *Coste d'Arnobat*, a profité de l'occasion de cette guerre, pour faire sa première Campagne. Il s'en est tiré avec honneur, quoiqu'il ait eu en tête un ennemi redoutable. Son écrit est ingénieux & facile; c'est une ironie continuelle; ce sont des éloges pompeux & variés de M. *Rousseau*, que l'on regarde comme le plus grand homme que la terre ait enfanté, & à qui l'on propose des *Doutes* comme au seul Maître qui puisse les résoudre. Pour vous faire juger du ton de cette Brochure, il suffit de vous en rapporter quelques traits. « Les Allemands, les Espagnols & les Anglois, dites-vous (c'est à M. *Rousseau* qu'on adresse la parole) abandonnèrent le goût qu'ils avoient pour leur *insipide Musique*, dès que l'Italienne parut. *Le plaisir l'emporta chez eux sur la vanité.* Il faut que nous en ayons une dose bien forte pour la soutenir aux dépens mêmes de nos amusemens.

» semens. J'avois cru jusqu'ici avec tout » l'Univers, que le François sacrifioit » tout à ses plaisirs; mais l'Univers & » moi, nous nous sommes trompés. Ces » mêmes François aiment mieux s'en- » nuyer à leurs Opéra, que de convenir » qu'ils ne valent rien. Ils poussent mê- » me le fanatisme jusqu'à remplir la Salle » à toutes les Représentations. En vérité » je ne les aurois pas crus capables d'une » combinaison de malice qui les gêne » si prodigieusement... *Le Chant Fran- » çois*, dites-vous, *exige tout l'effort des » poumons & toute l'étendue de la voix*. J'ai » entendu jusqu'à présent nos bons Mu- » siciens répéter sans cesse à leurs Eco- » liers : *plus doux, ne forcez point, ren- » dez vos sons fléxibles & coulans*; mais » ces gens là ne sçavent pas sans doute » leur métier; & *Jéliotte*, qui chante » le François comme on doit le chan- » ter, nous prouve assez par ses cris de- » sagréables qu'on ne sçauroit exécuter » notre Musique sans pousser des hurle- » mens affreux. » Le jeune Auteur soû- tient ce ton de plaisanterie, & ne prend adroitement de la Lettre de son Adver- saire que les endroits qui prêtent le plus au *Persifflage*.

Apologie de la Musique & des Musiciens François, contre les assertions peu mélodieuses, peu mesurées & mal fondées du Sieur Jean-Jacques ROUSSEAU, *ci-devant Citoyen de Genève.*

Cette *Apologie* est sérieuse ; & quoique l'Auteur, M. *de Bonneval*, ne fasse qu'effleurer la matière, on y trouve des réfléxions justes & des réponses solides à quelques assertions du Génevois. A son amère censure du beau Monologue d'*Armide* on n'oppose qu'un fait. On pria un jour la célèbre *le Couvreur* de déclamer ce morceau dans le ton & avec cette intelligence avec lesquels elle rendoit si bien la nature. Elle l'exécuta, & l'on fut agréablement surpris de voir jusqu'à quelle précision *Lully*, par sa Musique, se trouvoit d'accord avec elle.

En supposant que notre Musique fût détestable, M. *de Bonneval* fait voir à M. *Rousseau* qu'il agit contre ses propres principes, en s'efforçant de l'anéantir. « Tout ce qui contribue à rassembler » beaucoup de monde dans une Capi- » tale, & à lui faire passer trois ou qua- » tre heures agréablement, est très-essen- » tiel au repos public. Tous les Etats en » sentent aujourd'hui la conséquence.

» Les Spectacles entrent dans l'œcono-
» mie politique. Le Sieur *Rousseau* le
» pensoit de même, dans le temps qu'il
» souhaitoit pouvoir faire une mauvaise
» Pièce tous les jours. Qu'il laisse donc
» à notre Musique, telle qu'elle est, le
» même privilège dont il se contentoit
» pour ses ouvrages. »

Il est impossible, Monsieur, qu'on ne trouve souvent les mêmes choses dans toutes ces Brochures. La raison est une, & par conséquent les Auteurs qui en sont pourvûs doivent se rencontrer, sans qu'on les accuse pour cela de se copier. Ce concours, cette réunion de sentimens & de réfléxions est peut-être la preuve la plus convaincante que l'erreur est du côté de M. *Rousseau*. Je pourrois donc rapporter de M. *de Bonneval* plusieurs autres remarques justes ; mais comme la plûpart ont été faites, ou avant ou depuis sa Brochure, je craindrois de tomber dans des répétitions. Je ne prends de chacun de ces petits écrits que les traits particuliers que je ne trouve point dans les autres. L'Auteur de celle-ci est le même M. *de Bonneval* qui a fait la *Lettre* ingénieuse de l'*Hermite de Charonne*, dont je vous ai parlé.

Lettre d'un Parisien, contenant quelques réfléxions sur celle de M. Rousseau.

M. *Robinot*, ancien Notaire, Auteur de cette *Lettre*, est dans le cas de n'avoir presque rien dit de neuf. Il m'a paru seulement fertile en comparaisons. Il regarde l'ouvrage de M. *Rousseau* comme *une Carte qui indique les bancs de sable, les rochers, les courans, & autres écueils d'une mer sur laquelle les habiles gens pourront toujours voguer.* Il considère M. *Rousseau* lui-même *comme le Pilote général de l'Océan Lyrique François*, par rapport à la partie dont il est chargé dans le travail Encyclopédique ; & il lui conseille de faire tous ses efforts pour *nous consoler de la perte de notre Amiral* : c'est sans doute M. *Rameau*. Uniquement occupé de son Idole (la Musique Italienne) le Génevois, pour rendre son triomphe plus éclatant & son culte universel, voudroit que ses Autels fussent élevés sur les débris des Langues & des accens de toutes les Nations : ce fut ainsi, dit M. *Robinot*, que le Calife *Omar*, le flambeau à la main, détruisit les Archives de l'Univers Littéraire, pour y substituer l'*Alcoran*. Il peint M.

Rousseau emporté par les flots amoncelés de sa bile; il ne peut lui pardonner surtout de vouloir détruire la Musique Françoise, dans le moment même qu'il l'a enrichie du *Devin du Village*. « Se seroit-il laissé flatter du barbare honneur » de nous retracer l'image de *Mahomet* » *II* massacrant la belle *Irène* dans l'instant qu'elle venoit de partager avec lui » les plus douces faveurs d'un amour » heureux & mutuel ? » La comparaison est noble & flatteuse; mais je ne crois pas que *le Devin du Village* soit aussi charmant que l'étoit *la belle Irène*.

En voilà assez, & peut-être trop, pour aujourd'hui, Monsieur : j'acheverai une autre fois en peu de mots l'histoire de ce démêlé Musical. Je suis, &c.

A Paris ce 15 Mars 1754.

LETTRE XII.

Tableau du Cœur & de l'Esprit.

DEpuis la distinction heureuse qu'on a faite du Cœur & de l'Esprit, on nous a donné, Monsieur, plusieurs ou-

vrages eſtimables, où l'on aſſigne avec ſagacité à ces deux ſubſtances ce qui leur appartient. Mais auſſi leurs facultés, leurs fonctions, leurs vertus, leurs erreurs reſpectives ont engagé bien des Ecrivains dans des recherches ſubtiles, dans des diſſections anatomiques très-délicates, dans des labyrinthes formés, ſi je puis m'exprimer ainſi, des fils les plus déliés. Ce n'eſt pas là certainement le défaut de M. le Chevalier *de Saint-Mars*, peintre du *Tableau* que je vais expoſer à vos yeux. L'ordonnance n'en eſt point compliquée; les couleurs, à force de fineſſe, n'échappent point à nos regards. On voit ſur le champ ce qu'il a voulu repréſenter, & il épargne aux Spectateurs les frais du Commentaire.

Ce petit ouvrage, qui ſe vend chez *Prault* le jeune, Libraire, Quai des Auguſtins, près de la Rue Gille-Cœur, eſt dédié au Roi de Pruſſe. On dit à ce Prince que ſes Etats ſont beaucoup plus étendus qu'il ne penſe; que partout où il y a des Lettres, il eſt aſſuré d'avoir un Empire,& que *comme elles ſont en honneur dans tout le Monde, on peut dire qu'il eſt le Roi du Monde entier. Voilà*, ajoûte M. *de Saint-Mars*, *un beau Royaume que vous*

avez. . . . . N'ai-je pas, comme bien d'autres, la gloire d'être un de vos Sujets? Je ne sçais si cette heureuse qualité ne sera pas contestée à l'Auteur.

Après l'Epitre Dédicatoire on trouve une courte Préface, dans laquelle le modeste Ecrivain nous dit que jusqu'à présent *on a fait peu de découvertes dans le Cœur humain; que son ouvrage en fera faire peut-être; qu'il ne lui appartient pas d'en faire l'éloge; mais qu'on y va trouver du vrai & du nouveau.* Pour *du nouveau*, oui: pour *du vrai*, cela est douteux. Le premier morceau qui se présente est un *Essai sur la Prose & la Poësie*; & comme M. le Chevalier *de Saint-Mars* ne fait point de vers, il donne à la première tout l'avantage sur sa rivale. Il prétend qu'il n'est pas possible de lire des vers, fussent-ils des plus grands Maîtres. *J'en appelle à témoins*, dit-il, *ceux qui ont lû nos meilleures Tragédies: en peut-on soutenir la lecture sans ennui?* Il croit que *la Henriade est le plus beau Poëme qui se soit jamais écrit;* mais il *défie qu'on la puisse lire avec plaisir.* Il voudroit qu'on bannît absolument la rime de tout ouvrage sérieux. *Je n'aime point*, dit-il, *un Pantin entre les mains d'un Vieillard*:

le Pantin est la rime, & le Vieillard est l'ouvrage.

Après ce petit échantillon vient le *Tableau du Cœur & de l'Esprit*, composé de *Caractères*, de *Portraits détachés*, de *Remarques*. Il a ses raisons pour conseiller dans un endroit de se défier d'un gros Livre, & de donner la préférence à la Brochure. Il gémit bien gratuitement de voir le Public, *ébloui par les in-folio, ne juger de l'esprit d'un Auteur que par la grande quantité de ses productions.* Voici une belle maxime : *l'agréable est fait pour la langue ; l'utile est fait pour la plume.* Ainsi il proscrit toutes les conversations instructives, & il ne veut point qu'on fasse *des ouvrages agréables* ; il donne l'exemple avec le précepte. Il ne croit point en général à l'amitié : *voulez-vous brouiller deux hommes, faites-les se voir souvent.* Si cependant il se trouve deux amis, sçavez-vous d'où vient leur amitié ? *Du rapport des traits de la figure* : ils ont beau vous paroître différens, M. *de Saint-Mars* vous soutient *qu'ils forment un tout à peu près égal* ; qu'ils ont le *même air*, le *même visage*, le *même souris*, en un mot, qu'ils se ressemblent parfaitement. *Un homme est épris d'une*

femme laide. La raison? C'est qu'il est laid lui-même.

L'Auteur décide la grande question de la prééminence de la Robe & de l'Epée. Il pense qu'on la doit à la première. *C'est la Robe*, dit-il, *qui fait revivre les Héros; leurs actions auroient beau être éclatantes, elles ne brilleroient pas long-temps, si elles n'étoient écrites par une plume délicate.* L'Auteur confond sans doute les gens de Lettres & les gens de Robe. Quoi qu'il en soit, c'est la première fois que l'épithète de *délicate* se trouve jointe aux plumes du Palais; la *délicatesse* n'est ni leur objet ni leur partage. C'est la première fois aussi qu'on les voit chargées d'écrire les actions des Héros.

M. *de Saint-Mars* a beaucoup d'autres idées singulières. Il dit *qu'on peut être babillard sans parler beaucoup*; qu'un sot est *né pour bâiller*; qu'un homme d'esprit peut bien *s'ennuyer*; mais qu'on ne le voit jamais *bâiller*; qu'*un mauvais Auteur estime beaucoup son ouvrage, parce qu'il lui a beaucoup coûté; & qu'un bon Auteur estime peu ses écrits, parce qu'ils ne lui ont rien coûté.* C'est précisément tout le contraire; je veux

dire, que les mauvais ouvrages coûtent peu aux mauvais Auteurs, & que cependant ils les estiment beaucoup; & que les bons coûtent beaucoup aux bons Auteurs, & que néanmoins ils les estiment peu, parce qu'ils ont l'idée d'une plus grande perfection, & qu'ils se sentent toujours en-deçà. L'Auteur dit encore *qu'il n'y a qu'à ne rien desirer ici bas, & que tous les desirs seront remplis*; qu'il n'y a *rien de plus riche qu'un Malade, parce qu'il est privé de tous les plaisirs qui portent à la depense*; que *l'aigreur de la prononciation annonce un esprit obscur & embarassé*; que *tous les gens brusques n'ont pas des idées nettes*; qu'*un ton doux & aisé attire après lui une idée déja trouvée.*

Mais où M. *de Saint-Mars* est excellent, neuf, admirable, unique, c'est lorsqu'il parle des Anciens, dont il fait très peu de cas. « Leur prose est l'obscurité & la nuit même; on diroit » qu'elle n'oseroit paroitre. Ne prend-» elle pas mille détours pour se cacher? » Ne faut-il pas lire des pages entières » pour comprendre le sens? Il faut écou-» ter des heures entières l'Orateur pour » entendre ce qu'il veut dire. Ce n'est » partout qu'énygmes; l'esprit est tou-

» jours à la gêne avec lui. Dans le vrai, » si nos Avocats & nos Prédicateurs s'é- » nonçoient dans le goût ancien, & nos » Chaires & le Barreau m'auroient l'air » de devenir bien déserts » L'Auteur introduit un personnage sottement épris d'*Horace*. Pour lui, il ne voit dans ce Poëte célèbre qu'*un homme de table & de plaisirs, qui ne cherche qu'à rire & à boire*; *& pourvû qu'il ait dans sa cave du meilleur vin d'Italie, il se moque des Charges de la République*. Ses Odes & ses Satyres sont misérables aux yeux de notre *Aristarque*. Il fera voir *vingt images toutes mieux frappées les unes que les autres* dans l'Ode à la Fortune de *Rousseau*, dans l'Ode à la Patrie de *Gresset*, dans l'Ode de la Mort Chrétienne, de *Racine* fils; *& dans tout votre Horace je vous défierai de m'en montrer autant*. Ses Odes ne sont que des *propos de Cabaret*. Ses Epitres, ses Satyres, & son Art Poëtique ne valent pas mieux; *le desordre y regne partout; rien n'y est bien; tout y est diffus, monstrueux*.

M. le Chevalier *de Saint-Mars*, pour appuyer son opinion d'exemples, cite avec transport l'*Ode sur la Mort Chrétienne*; il s'arrête sur-tout à la Strophe

qui peint le Châtiment de *Sisyphe* condamné à rouler continuellement un rocher jusqu'au sommet d'une montagne :

> Ses bras nerveux qui se roidissent,
> Ses genoux tremblans qui fléchissent,
> Me font pour lui pâlir d'effroi.

« Vous travaillez avec lui, dit notre » habile Commentateur ; ses efforts de» viennent les vôtres ; comme lui vous » vous trouvez fatigué à un point que la » lecture en devient gênante & pénible.

> Le Malheureux enfin succombe ;
> Et de la roche qui retombe,
> Le bruit résonne jusqu'à moi.

» En vérité il n'y a plus moyen d'y te» nir ; ces derniers vers achevent de vous » porter le coup mortel ; vous n'étiez jus» qu'alors qu'effrayé ; mais, malgré tout » votre courage, vous voilà renversé » comme ce Malheureux.... Quels traits ! » quelles images ! Virgile, tout Virgile » qu'il est, ne m'en offrira jamais grand » nombre dans tout son Poëme, & notre » Poëte dans une seule Ode en présente » presqu'autant. »

J'aime sur-tout la noble colère de

l'Auteur au sujet de *Cicéron*. « Ce
» grand Orateur a dû beaucoup en-
» nuyer son Auditoire, & plus d'une
» fois le Sénat Romain s'est endormi à
» ses Plaidoyers. Ses Périodes, il est vrai,
» sont d'une tirade & d'une longueur à
» ne plus finir ; il faut des heures en-
» tières pour entendre ce qu'il veut dire.
» C'est un Tyran qui exerce le plus cruel
» empire sur les esprits ; on diroit qu'il
» prendroit plaisir à les tenir aux fers.
» J'ai quelquefois admiré la patience
» des Romains ; il falloit qu'elle fût bien
» grande, d'être obligés d'écouter des
» Orateurs aussi babillards ; leur esprit
» étoit d'une furieuse trempe pour ré-
» sister au torrent d'un babil qui ne veut
» rien dire. »

L'Auteur ne traite pas plus favorablement quelques Poëtes François. Le divin *La Fontaine* est un assez petit homme à ses yeux. *La réputation de la Fontaine*, dit-il, *m'a toujours paru mal fondée ; il a parfaitement imité son Original ; mais ce n'est toujours qu'une Copie ; pouvoit-il s'égarer avec le guide qu'il avoit choisi ?* M. *de Saint-Mars* dit aussi que nous n'avons, dans notre Langue, ni bons mots, ni bonnes épigrammes, ni bonnes Let-

tres; que celles de Madame *de Sévigné* ſont *trop ſéches;* que celles de Madame *Deſnoyers ne le ſont pas aſſez*; &c.

Il fait enviſager aux Ecrivains qu'il exalte avec le plus d'enthouſiaſme un avenir bien triſte. Il les aſſûre *qu'ils n'atteindront pas à l'immortalité*; que *s'ils s'en ſont flattés, leur eſpoir eſt perdu*; qu'il leur accorde *un ſiécle & demi ou deux, & rien davantage*; qu'ils ſeront tous *rongés des vers;* que *la Henriade* elle-même en ſera la proye. Le judicieux Auteur termine ſon ouvrage par un petit morceau de proſe cavalièrement intitulé : *Epître à Voltaire.* Elle commence ainſi : « Voici » un *drôle de Livre*, Monſieur, l'idée » eſt *nouvelle*, vous en rirez; le titre eſt » *plaiſant, le Temple de Littérature* : A » qui pourrois-je mieux l'adreſſer ! N'en » êtes-vous pas le Souverain ?... Vous » êtes trop bon Acteur; vous jouez tou- » tes ſortes de rôles... J'ai cherché, j'ai » feuilleté; ma recherche eſt naïve; vous » regnez ſeul, & dans l'Europe entière » je ne vois qu'un Voltaire. » Quoi qu'il en ſoit, je ne ſçais ce que c'eſt que ce *Temple de Littérature*, dont parle M. *de Saint-Mars;* c'eſt ſans doute quelque ouvrage de ſa façon qui n'a point en-

core paru ; ce qui me le fait penser, c'est qu'il le loue beaucoup : *Le meilleur Livre*, dit-il, *a quelque chose de foible ; il languit à la fin. Tout réveille ici, tout intéresse ; le plaisir n'est jamais interrompu ; partout des fleurs à cueillir.* Que je suis impatient de voir ce beau Chef-d'œuvre ! Mais, en attendant, le *titre* ne m'en paroît pas trop *plaisant*, ni l'*idée* bien *nouvelle* ; & je suis fâché de ne pouvoir en *rire* ; je me réserve pour ce *drôle de Livre*, lorsqu'il paroîtra. M. *de Saint-Mars* s'apperçoit pourtant qu'on peut trouver mauvais qu'il dise lui-même d'avance tant de bien de son ouvrage. « Quelle effronterie ! » Quel amour propre ! Doucement, Mon» sieur le Public, un peu moins de cour» roux ; je ne suis ni nain, ni effronté... Je » vous donne du bon & de l'excellent, » & je ne vous demande rien ; je n'en » veux qu'à vos plaisirs : en faveur de ma » générosité peut-être me passerez-vous » ma fanfaronade. »

M. le Chevalier dit encore bien des douceurs à M. *de Voltaire*. Selon lui, il ressuscite nos deux grands Tragiques, *Corneille & Racine ; sans en avoir les défauts il en a les beautés. On représente toutes ses Pièces, & bien plus on les lit toutes*

avec plaisir. A peine en représente-t-on quatre de Corneille, & ma foi, le reste n'est pas supportable à la lecture. Pour vous, Monsieur, dit-il à M. *de Voltaire, vous êtes le Héros du Public éclairé; mais vous cesseriez bien-tôt de l'être, si vous écriviez comme Corneille.*

Les Adieux du Goût.

Je ne puis vous exprimer, Monsieur, la satisfaction que je ressens de voir deux jeunes Eleves se déclarer hautement pour le bon Goût, tandis que ceux qui passent pour nos Maîtres lui portent sans cesse les plus funestes atteintes par leurs écrits & par leurs discours. Le zèle & la ferveur sont le partage des Novices. Puisse l'exemple contagieux de certains Profès ne point corrompre ce naturel heureux que font éclater Messieurs *Portelance* & *Patu*! C'est beaucoup que de défendre la bonne cause; c'est encore plus que de la soutenir dignement. Pour bien écrire sur le Goût, il faut en avoir soi-même; il faut être rempli des bons modèles, ou avoir reçû de la Nature cet instinct délicat, cette rare intelligence, cette idée pure de la perfection, qui

ſupplée au défaut de connoiſſances, & qui guide ſi ſûrement tant de femmes d'eſprit, tant d'hommes même que leurs Charges, leurs Emplois, leur mauvaiſe éducation ont privés des ſecours que mille autres ont eus, & dont ſouvent ils n'ont pas profité. A cet égard, Monſieur, vous ſerez content de nos jeunes Poëtes. Ils ſont nés tous deux avec du talent ; ils ont fait de bonnes études & de bonnes lectures. J'en juge par leur Comédie Épiſodique, en un Acte, en Vers, dans laquelle j'ai trouvé des tirades ingénieuſes & ſoutenues, une Satyre tantôt fortement écrite, tantôt fine & agréable. Enfin il y a beaucoup d'eſprit dans cet Ouvrage ; & le ſuccès dont il a été couronné ſur la Scène, ſe confirme dans le Cabinet.

Peut-être dira-t-on que le Sujet n'eſt pas bien neuf, qu'il a déja été traité & à la Comédie Françoiſe & à la Comédie Italienne; mais ce n'eſt point par le fond, qui appartient à tout le monde, c'eſt par les détails, par le coloris, par une verſification facile & ſaillante, par des traits de ridicule bien ſaiſis & bien exprimés, qu'il faut juger ces petites Pièces à tiroir ; &, dans cette partie, j'oſe dire

que Mrs. *Portelance* & *Patu* ne ſont point inférieurs à ceux qui ont le mieux réuſſi à peindre au Théâtre le faux Goût qui regne ſur notre Parnaſſe. On ne doit parler de fond, que lorſqu'il s'agit de petites Comédies à intrigue, ou de grandes Pièces en cinq Actes, Tragiques ou Comiques.

On avoue donc qu'il ne faut pas un grand effort de génie pour perſonifier le Goût, pour l'introduire ſur la Scène, & le rendre témoin lui-même des travers des neuf Muſes. La difficulté conſiſte à faire parler tous ces Perſonnages ſelon leur caractère ; le *Goût* avec nobleſſe & ſolidité, *Momus* avec une gaité vive & légère, les doctes Sœurs, (qu'il eſt queſtion de corriger) avec le jargon étrange qu'elles ont adopté, *Plutus*, Intendant du faux Goût, avec morgue, peſanteur & fatuité. Le mérite eſt de former de tout cela un tableau qui plaiſe & qui inſtruiſe.

Le Goût, qu'on ſuppoſe, je ne ſçais trop pourquoi, avoir été abſent pendant quelque temps, arrive à Paris, & d'abord ſeul ſur le Théâtre, il gémit des maux cauſés par ſon abſence. *Momus* paroît ; *le Goût* ne le reconnoît

point, parce que le Dieu de la raillerie lui-même, jadis le fléau des ridicules & du mauvais ton, en est devenu le plus zélé partisan ; c'est un Petit-Maître ; il a beaucoup de peine aussi à se rappeller la figure du *Goût* ; enfin ils se reconnoissent ; & *Momus* demande au *Goût* ce qu'il vient faire dans Paris. Sur ce que celui-ci lui répond qu'il veut corriger les abus de ce siècle frivole, le Dieu de la Marotte le détourne de cette entreprise. Tout est soumis au faux Goût, & il conseille au vrai Goût de se ranger lui-même sous les étendarts de son heureux Rival. Parmi les traits qu'employe *Momus* pour peindre la folie de notre âge, en voici un qui a été extrêmement applaudi :

Tu nous vantois jadis ce Palais enchanté,
Ce superbe Jardin, où la belle Nature,
Malgré l'éclat de sa parure,
Réunit la grandeur & la simplicité.
Nous sommes las enfin de tant de dignité :
En vain *le Nôtre*, ton Elève,
Etale dans ce lieu les secrets de son Art ;
Notre inconstance nous enlève,
Et nous conduit au Boulevart.
Là, que d'objets charmans attachent notre vûe!

Des Marais, des Moulins s'offrent de toute part;
Des groupes de Bûveurs que l'on passe en revûe;
Séjour voluptueux, plaisir pur & sans fard;
Quoique le Fantassin y créve tôt ou tard
Et de poussière & de cohue.

Momus en vient aux Auteurs, & caractérise très-bien le style à la mode. Le *Goût* croit qu'il outre la matière; celui-ci, pour le convaincre, fait paroître les Muses devant lui deux-à-deux. *Clio*, la Muse de l'Histoire, *Erato*, la Muse de la Galanterie, s'avancent les premières, & le *Goût* les trouve en effet bien changées. *Clio* a pris les traits & l'élégance d'*Erato*; *Erato* la grandeur & la gravité de *Clio*. *Euterpe*, la Muse de la Musique, & *Terpsicore*, la Muse de la Danse, viennent à leur tour; & vous pensez bien, Monsieur, que les faiseurs d'Entrechats, les Sauteurs, les Bouffons jouent le grand Rôle dans cette Scène. *Euterpe* y chante, ou plûtôt y fredonne; *Terpsicore* y danse ou plûtôt y cabriole. Un Bouffon vient se joindre à *Euterpe*, & ils exécutent un Duo Italien. Le *Goût*, en regardant le Bouffon, exhale son mépris & son indignation dans une Tirade qui finit par ces quatre beaux vers; il est question du Peuple François.

Il rougira de voir, sur la Scène avilie,
Au lieu d'un Chant majestueux,
Le Jeu bas & rampant des Farces d'Italie,
Et de vils Baladins au Théâtre des Dieux.

Melpomène & *Thalie* s'avancent & se reprochent leurs défauts avec beaucoup de vivacité. La Muse de la Comédie n'a pas tout-à-fait perdu sa gaité & son ton caustique. Elle raille amèrement sa sœur. *Melpomène* furieuse veut assassiner *Thalie*. *Momus* lui arrache le poignard; ce coup de Théâtre tragique, parfaitement joué, a été trouvé très-comique.

Calliope, la Muse du Poëme Épique & de l'Eloquence, & *Polymnie*, la Muse de la Poësie Lyrique, sur-tout de l'Ode, & non de la Rhétorique, comme le disent nos Auteurs, se présentent aussi; mais elles sont muettes; & j'en suis étonné. Car assurément nos Poëmes Épiques, nos Odes, nos Harangues Collégiales, nos Discours Académiques, nos Sermons modernes, nos Plaidoyers ouvrent un assez beau champ à la Critique. Un Grec ajouta une dixiéme Muse aux neuf autres; elle ne parloit jamais; elle se contentoit, à ce qu'il disoit, du secret

de ses pensées & de la possession tranquille de son esprit. O la sage Muse, & sans contredit plus habile que ses sœurs! C'est peut-être par cette raison que Mrs *Portelance* & *Patu* ont jugé à propos de faire perdre la parole à *Calliope* & à *Polymnie*. Ils avoient fait une Scène d'*Uranie*, la Muse des hautes Sciences, qui a été supprimée à la Représentation, & qu'on a rétablie à l'Impression. Les Auteurs auroient bien dû ne pas ménager dans cette Scène la manie de certains Géomètres, qui veulent à toute force être Beaux-Esprits, & qui dans des ouvrages Algébriques affectent un style maniéré. Cela est aussi contraire au bon goût que d'écrire un Roman avec la sécheresse Géométrique.

Plutus, pour achever d'excéder le *Goût*, arrive avec fracas; & son entrée est tout à-fait plaisante. Il est entouré de bas courtisans, Poëtes, Musiciens, Danseurs, &c. Son début m'a paru d'un bon Comique, & peint bien les Crésus protecteurs.

Eh, de grace, Messieurs, permettez qu'on respire:
Mais je suis obsédé, j étouffe, quel martyre!

Je verrai... Je voudrois..Tout à vous... En hon-
 neur....
Trop heureux...Soyez sûr... Allez... De tout mon
 cœur....

Il lorgne le *Goût*, & croyant encore que c'est un protégé, il demande à *Momus* ce qu'il faut faire pour lui. Le *Goût* indigné le méprise. Il fait ainsi ses *Adieux* :

Que par toi le faux Goût étende son Empire ;
Qu'il regne, j'y consens : profite du délire
Où les travers du Siècle ont plongé les esprits.
Que ce Peuple, à jamais inquiet & frivole,
De toute nouveauté bruyant adorateur,
Se précipite en foule aux Temples de l'Erreur,
Et coure avec furie encenser son Idole.
Que partout, de Bouffons, de Mimes entêté,
De ses Auteurs divins profanant la mémoire,
Il immole sans honte, en sa légèreté,
L'*Avare* & *Polyeucte* aux farces de la Foire.
. . . .
Je quitte ce séjour, & n'y veux reparoître
Que lorsque le François, transfuge du vrai beau,
Lassé du joug honteux de ce Tyran nouveau,
Pour l'honneur de son nom voudra me recon-
 noître.

La Pièce finit par une Fête en l'honneur de *Plutus*. Il y avoit un peu trop de Chants & de Danses dans cette Comédie, & peut-être trop d'uniformité dans le sujet. Je n'aurois pas voulu qu'on fît paroître toutes les Muses; je n'aurois choisi que les plus célèbres.

Je suis, &c.

A Paris ce 18 *Mars* 1754.

P.S. Je me suis trompé dans le dernier Ordinaire, à l'article de la *Grammaire générale & raisonnée*, en disant que M. *Duclos* n'avoit pas relevé le sentiment de Mrs. de Port-Royal, qui prétendoient que *des* étoit le plurier d'*un*. M. *Duclos* les a très-bien réfutés. Mais les *uns*, les *unes*, dont il n'a rien dit, ne pourroient-ils pas être appellés les pluriers d'*un* & d'*une*?

L'ANNE'E LITTE'RAIRE, qui est la suite immédiate du dernier Cahier 62 des LETTRES SUR QUELQUES ECRITS DE CE TEMPS, *se trouve à Paris chez* LAMBERT, *Libraire, Rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse, & se distribuera régulièrement tous les dix jours.*

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

L'Histoire des imaginations extravagantes de M. Oufle.

On vient de réimprimer, Monsieur, un Livre ancien, mais peu connu, dont le titre seul vous expliquera le sujet, le plan, la division & le but. C'est l'*Histoire des imaginations extravagantes de M. Oufle, servant de préservatif contre la lecture des Livres qui traitent de la Magie, du Grimoire, des Démoniaques, Sorciers, Loups-garoux, Incubes, Succubes & du Sabat; des Esprits-follets, Génies, Phantômes & autres Revenans; des Songes, de la Pierre Philosophale, de l'Astrologie Judiciaire, des Horoscopes, Talismans, Jours heureux & malheureux, Eclipses, Comètes, & enfin de toutes sortes d'Apparitions, de Divinations, de Sortilèges, d'Enchantemens,*

& d'autres superstitieuses Pratiques, avec un très-grand nombre de Notes curieuses, qui rapportent fidèlement les endroits des Livres qui ont causé ces imaginations, & qui les combattent : le tout enrichi de figures, & notamment de celles qui représentent le Sabat.

L'Auteur introduit sur la Scène un personnage imaginaire, qu'il appelle *Monsieur Oufle.* Il suppose que la lecture du Grimoire lui a dérangé le cerveau, comme à *Dom-Quichotte* celle des Romans. Il lui fait faire toutes les extravagances rapportées dans les livres de Magie. Voici le premier trait de folie de M. *Oufle.* Un jour de carnaval il entra dans la chambre de son fils, & il trouva une peau d'Ours, dont il se couvrit. Comme il avoit bû, & que son imagination étoit échauffée par ses lectures, il se crut changé en Loup-garou. Il courut les rues avec des hurlemens épouvantables : il fit peur à des Musiciens qui donnoient une sérénade à une Grisette ; à de jeunes gens qui arrachoient les marteaux des portes ; à des Abbés qui chantoient des chansons immodestes ; à un vieux Seigneur qui alloit en Fiacre voir sa Maîtresse ; à un Chimiste qui ve-

noit de chercher la Pierre Philosophale ; à un Marchand de toiles poursuivi par des Voleurs. Il rencontra une troupe de Masques, parmi lesquels étoit son fils. Celui-ci le reconnut, le ramena chez lui, le fit deshabiller. M. *Oufle* se coucha, & dormit.

Une autre fois notre Visionnaire se mit dans l'esprit que Madame *Oufle* lui étoit infidèle: & voici comment il crut tirer de la bouche même de sa femme l'aveu de son infidélité. Il prit la tête d'une Grenouille & le cœur d'un Pigeon; il fit sécher l'un & l'autre & les réduisit en poudre. Il mit cette poudre sur l'estomach de sa femme pendant son sommeil, prétendant, selon la promesse de ses livres superstitieux, qu'elle ne manqueroit pas de dire en dormant tout ce qu'elle avoit fait étant éveillée. Cet expédient ne lui ayant pas réussi, il lui mit le lendemain le cœur d'un Crapaud sur la mammelle gauche. Il fit la troisième nuit l'épreuve du Diamant, qui, placé sur la tête d'une femme endormie, la réveille en sursaut si elle a violé la foi conjugale ; si au contraire elle est sage, elle se tourne en dormant du côté de son mari, & l'embrasse avec transport. Ma-

dame *Oufle* ne s'éveilla pas ; mais comme elle étoit laſſe d'être ſur un côté, elle changea de ſituation, & tourna le dos à ſon mari : ce fut tout le fruit de cette troiſième expérience. Il eût bien voulu en faire une quatrième avec la pierre *Galeriate* ; mais quelques recherches qu'il fît, il ne put jamais la trouver. Cette pierre a la vertu ſingulière de faire piſſer ſur le champ les femmes qui ne ſont pas chaſtes. M. *Oufle* eut recours aux chardons. Il en prit trois têtes, ſur une deſquelles il écrivit le nom de ſa femme, & ſur les deux autres les noms de deux femmes à qui il ſçavoit qu'il étoit très-indifférent. Il coupa les pointes de ces chardons, & les mit ſous le chevet de ſon lit, perſuadé que celui des trois qui pouſſeroit de nouvelles pointes, marqueroit la perſonne dont il étoit le plus aimé. Madame *Oufle* qui s'étoit enfin apperçûe des ſortilèges de ſon mari, remplaça ces trois chardons par trois autres, où étoient écrits les noms de *Michel*, *Gabriel* & *Belzebut*. Elle avoit coupé les pointes des deux premiers, & M. *Oufle* trouva à ſon réveil qu'il n'avoit d'ami que le Diable.

Il avoit lû dans un de ſes Livres, que

les enfans qui naiſſent le quinziéme jour de la Lune ſont d'une complexion amoureuſe. Il étoit né ce jour là, & cependant il ne ſe ſentoit pas pour les femmes un penchant bien vif. Cette idée le chagrina ; il ſe mit dans la tête que, pour l'honneur de l'Aſtrologie, il devoit s'attacher à d'autres femmes qu'à Madame *Ouſle*. Il entreprit de ſe faire aimer d'une jeune Veuve riche & jolie. L'*Hippomane*, ce fameux philtre dont les Anciens & les Modernes ont tant parlé, fut le premier moyen dont il réſolut de ſe ſervir pour vaincre l'inſenſibilité de ſa Maîtreſſe. Il employa enſuite du poil du bout de la queue d'un Loup, ſe frotta du jus de verveine, porta ſur ſa poitrine la tête d'un Milan, & fit un beaume de moëlle de Loup, d'ambre gris, & de poudre de Chypre. La jeune Veuve s'amuſa quelque temps de ces folies ; il n'en fallut pas davantage pour faire croire à M. *Ouſle* qu'il étoit aimé. Mais ſon aſcendant natal ne devoit pas le borner à une ſeule femme ; il fit donc une ſeconde Maîtreſſe. C'étoit une jeune Coquette qui vivoit ſous la conduite d'une prétendue Tante. M. *Ouſle* voulut d'abord em-

ployer ses enchantemens ; mais il apprit que l'or étoit de tous les philtres le plus efficace. Il en donna, & fut adoré. Comme il devint lui-même extrêmement amoureux, il crut que cette fille pourroit bien l'avoir ensorcelé. Pour détruire ce charme, il prit une des chemises de sa Maîtresse, pissa par la manche droite, & se flatta, selon le Grimoire, d'avoir vaincu le maléfice.

La seconde Partie de cet ouvrage contient un discours de M. *Oufle* sur les Spectres & les Revenans. L'Auteur a ramassé tout ce qu'on raconte de plus ridicule touchant l'apparition des Esprits. Tantôt ce sont de grands Phantômes blancs qu'on voit assis dans des stalles de Chanoines ; tantôt ce sont de longues figures noires qui apparoissent dans des refectoires de Moines, & qui se disent damnées pour n'avoir point observé la règle. Un Empereur voit dans un étang un Spectre qui a l'épée à la main ; un Prince est averti de sa mort par un Phantôme qui se présente à lui dans un Bal. Un homme heurte du pied contre une tête de mort ; elle parle & se recommande à ses prières. Un Esprit prend plaisir à ôter les lunettes à un Vieillard

& à lui déchirer son Livre d'Heures. Plusieurs personnes quittent le bain avec précipitation, parce que du fond de la cuve sortent des hommes noirs qui les chassent à coups de pieds dans les fesses. Un père revient de l'autre Monde, dévore son fils, & ne lui laisse que la tête. Un amant vient après sa mort trouver sa maîtresse sous la figure d'un Serpent : la Dame le prend sans qu'il lui fasse aucun mal ; elle le nourrit dans une boëte, & quand elle donne à manger à ses amis, elle fait tremper dans leurs verres la tête de ce Serpent.

La troisiéme Partie présente des objets différens : on y traite à fond tout ce qui appartient à l'Astrologie judiciaire. M. *Oufle* étoit l'homme du monde qui donnoit le plus dans cette superstition. Il croyoit fermement que les signes célestes ont des occupations importantes à notre égard ; qu'ils sont continuellement attentifs à nous envoyer des influences pour nous tourmenter ou nous faire plaisir ; & que nous avons, à chaque partie de notre corps, des fils attachés, que les Astres tirent ou lâchent comme des *Pantins*, selon le mouvement ou le repos qu'ils veulent nous donner. On

réfute ces rêveries dans quarante Articles, après lesquels on conclut très-sérieusement qu'il est faux que « le Soleil » gouverne la tête, la Lune le bras droit, » Venus le bras gauche, Jupiter l'estomach, Mars les testicules, Mercure le » pied droit, & Saturne le pied gauche. »

Une pratique très-fameuse parmi les Astrologues, c'est la construction du Talisman. M. *Oufle* vous soutient qu'une mouche d'airain, empreinte des influences de certains Astres, chassoit autrefois les mouches du Marché aux Bœufs de Rome, de la grande Boucherie de Tolède, & du Réfectoire des Moines de Mailleras en Poitou.

Il n'est pas moins crédule sur l'article des Démons, & sur la puissance qu'on leur attribue. Cette matière occupe toute la quatrième Partie. M. *Oufle*, aidé de son fils aîné l'Abbé *Doudou*, aussi superstitieux que son père, fait sur ce sujet un discours admirable, dont voici la substance. Il y a des Diables & des Diablesses. Les Diablesses ont paru dans le Monde quelque temps avant les Diables. Elles conçurent ceux-ci du premier homme, pendant que, par chagrin ou par dégoût, il refusoit de coucher

avec sa femme. Outre les Diables nés de cet infâme commerce, il y en a d'autres qui le sont devenus par punition; tels sont les ames des enfans morts nés, des hommes tués en duel, & des femmes qui périssent en couche. Ces mauvais Esprits multiplient entre eux comme les hommes; l'air en est rempli, & les étoiles n'ont été placées au Firmament, que pour les empêcher de monter jusques dans les Cieux. Ils se font voir quelquefois aux hommes, & se déguisent en brin de paille, en laitues, en truyes, en asnes, en gueux, en Moines & en Avocats. On a remarqué qu'on ne les a jamais vûs paroître sous la figure d'une colombe ou d'un agneau. M. *Oufle* distingue deux sortes de Diables, les Incubes & les Succubes. Les premiers sont ceux qui couchent avec les femmes & qui en abusent. Les seconds se changent en femmes, & ont à faire avec les hommes. Quand les Diables prennent la figure d'un homme, elle est toujours effroyable & mal proportionnée. Si c'est celle d'une femme, ses pieds sont des têtes de dragons; elle est comme une Veuve, vêtue de noir; mais cruelle, & rompant bras & jambes à tous ceux qu'elle ren-

contre. Les Incubes aiment beaucoup mieux abuser d'une femme mariée que d'une fille, parce qu'ils ont beaucoup plus de plaisir à commettre un adultère qu'une simple fornication : cela est dans le caractère des Diables. M. *Oufle* n'oublie pas de parler des Démoniaques, & de ceux qui entretiennent un commerce avec les Démons. Il y a des Diables qui accompagnent les Voyageurs sous le nom de *Maître Martinet*. Ils leur font prendre les chemins les plus courts, leur donnent des conseils, leur tirent l'oreille, ou leur appliquent de petits soufflets, pour les empêcher de commettre quelque faute. Leurs mains sont froides comme de la glace, & molles comme du coton. Il y a aussi des Diables plaisans & qui aiment à se divertir : témoins ceux qui faisoient voler à coup de pierres le bonnet d'un Président du Parlement de Toulouse. D'autres sont mal-faisans, & arrachent aux hommes un bras, une jambe & tous les doigts des pieds sans qu'ils le sentent.

Passons à la cinquième & dernière Partie, où nous verrons ce que pensoit M. *Oufle* des Sorciers & du Sabat. Il étoit persuadé que le pain noir ou bis

eſt toujours maléficié, parce que le noir eſt la couleur favorite des Sorciers, & que c'eſt avec des robes de cette couleur qu'on repréſente les Magiciens & les Diables. Il déteſtoit les perſonnes qui portent de grandes manches à leurs habits, parce qu'il étoit convaincu qu'il en ſortoit du feu, & qu'on y entendoit gronder le tonnerre. Un jour qu'il étoit à cheval, il vit une grande femme vêtue de noir avec de longues manches, qui le regardoit. On lui dit le lendemain que ſon cheval étoit extrêmement abbatu de la fatigue de la veille. M. *Oufle* ſe rappella ſur le champ l'idée de cette femme, & ne douta pas qu'elle ne fût une Sorcière, qui par ſes regards fixes avoit enſorcelé ſa monture. Il réſolut de l'aller trouver, pour l'engager à lever ce prétendu maléfice; mais dans la crainte d'être lui-même enſorcelé, il mit dans ſes poches du ſel & des oignons, cracha ſur ſon urine, s'en lava les mains & les pieds, cracha encore ſur le ſoulier du pied droit, ſur ſes cheveux & dans ſon ſein, mit quelques morceaux de glace de miroir ſur ſes épaules, acheta un petit balai, & envoya chercher de l'excrément de jeunes pu-

cóntrè. Les Incubes aiment beaucoup mieux abuſer d'une femme mariée que d'une fille, parce qu'ils ont beaucoup plus de plaiſir à commettre un adultère qu'une ſimple fornication : cela eſt dans le caractère des Diables. M. *Ouſle* n'oublie pas de parler des Démoniaques, & de ceux qui entretiennent un commerce avec les Démons. Il y a des Diables qui accompagnent les Voyageurs ſous le nom de *Maître Martinet*. Ils leur font prendre les chemins les plus courts, leur donnent des conſeils, leur tirent l'oreille, ou leur appliquent de petits ſoufflets, pour les empêcher de commettre quelque faute. Leurs mains ſont froides comme de la glace, & molles comme du coton. Il y a auſſi des Diables plaiſans & qui aiment à ſe divertir : témoins ceux qui faiſoient voler à coup de pierres le bonnet d'un Préſident du Parlement de Toulouſe. D'autres ſont mal-faiſans, & arrachent aux hommes un bras, une jambe & tous les doigts des pieds ſans qu'ils le ſentent.

Paſſons à la cinquième & dernière Partie, où nous verrons ce que penſoit M. *Ouſle* des Sorciers & du Sabat. Il étoit perſuadé que le pain noir ou bis

eſt toujours maléficié, parce que le noir eſt la couleur favorite des Sorciers, & que c'eſt avec des robes de cette couleur qu'on repréſente les Magiciens & les Diables. Il déteſtoit les perſonnes qui portent de grandes manches à leurs habits, parce qu'il étoit convaincu qu'il en ſortoit du feu, & qu'on y entendoit gronder le tonnerre. Un jour qu'il étoit à cheval, il vit une grande femme vêtue de noir avec de longues manches, qui le regardoit. On lui dit le lendemain que ſon cheval étoit extrêmement abbatu de la fatigue de la veille. M. *Ouſle* ſe rappella ſur le champ l'idée de cette femme, & ne douta pas qu'elle ne fût une Sorcière, qui par ſes regards fixes avoit enſorcelé ſa monture. Il réſolut de l'aller trouver, pour l'engager à lever ce prétendu maléfice; mais dans la crainte d'être lui-même enſorcelé, il mit dans ſes poches du ſel & des oignons, cracha ſur ſon urine, s'en lava les mains & les pieds, cracha encore ſur le ſoulier du pied droit, ſur ſes cheveux & dans ſon ſein, mit quelques morceaux de glace de miroir ſur ſes épaules, acheta un petit balai, & envoya chercher de l'excrément de jeunes pu-

celles ; mais il ne fut pas possible d'en trouver. Il part donc de chez lui avec toutes ces provisions anti-magiques, & arrive chez la Sorcière. Il met son petit balai derrière la porte, & demande un entretien particulier. Il fut long & animé de part & d'autre ; mais M. *Oufle* se rappellant que le plus sûr préservatif contre les maléfices étoit de dérober quelque chose aux Sorciers, prit sur la table une montre d'or, & la Dame ne s'en apperçut que lorsqu'il fut sorti. Elle courut après lui jusques dans sa maison, fit beaucoup de bruit ; & comme la famille de M. *Oufle* vouloit la maltraiter, celui-ci s'écria à haute voix : « Patience, » ma femme, patience, mes enfans, pa- » tience, *Mornand*, (c'étoit le nom de » son Laquais) patience, Madame, qui » m'accusez. » Il tire ensuite la montre de sa poche, & en même-temps un Livre de sa Bibliothèque, où il fait voir le passage qui l'a engagé à commettre ce larcin.

A l'égard du Sabat, on lit ici avec plaisir une légère description de ces assemblées Diaboliques. Elles se tiennent ordinairement la nuit du Vendredi au Samedi, dans un lieu désert & sur le

bord d'un lac ou d'un marais. Quand l'heure du Sabat est venue, un mouton paroît dans l'air, & chacun songe à se trouver incessamment au rendez-vous. Il en coûte un demi quart d'écu à ceux qui s'absentent sans raison. La voiture dont on se sert communément pour faire ce voyage, est un balai sur lequel on se met à cheval, & l'on arrive ainsi au lieu marqué. Le Diable y préside sous la figure d'un Bouc. Il a trois cornes & une longue queue, sous laquelle on voit la figure d'un homme fort noir. La corne du milieu sert de chandelier, d'où sort une lumière qui éclaire l'assemblée. Quand tout le monde est arrivé, le Diable commence par visiter les assistans, pour voir s'ils ont le signe par lequel il les a enrolés : ce signe est une patte de Crapaud qu'il leur marque sur les fesses. Quand il a reconnu tous ses sujets, il leur suce le sang du pied gauche pour les rendre plus obstinés & plus fermes à ne rien dire de tout ce qui se passe : c'est alors que commencent les exercices. Les uns tuent des enfans non baptisés, & font de leur chair un onguent dont ils se servent pour leurs sortilèges. Les autres racontent au Diable tous les maux

qu'ils ont faits ; & s'ils ne ſont pas aſſez grands, il les châtie avec rigueur. Vient enſuite la danſe des Crapauds ; ces animaux ſont fort conſidérés dans la Magie ; les enfans ſont chargés de les mener paître, & au milieu de leurs danſes ils accuſent leurs maîtres & leurs maîtreſſes de ne les avoir pas bien nourris. Les devoirs qu'on rend au Démon qui préſide à cette aſſemblée, conſiſtent principalement à baiſer le viſage qu'il a ſous ſa queue. Après cette cérémonie il piſſe dans un trou, & fait l'aſperſion de ſon urine ſur tous les aſſiſtans. Les Sorciers & les Sorcières terminent le Sabat par une danſe générale. Ils la font tous en chemiſe, au bout de laquelle il y a un gros Chat pendu par derrière. Auſſi-tôt la voix d'un Coq ſe fait entendre, & tout le Sabat diſparoît.

Voilà, Monſieur, une très-petite partie des extravagances renfermées dans cet ouvrage, qu'on peut regarder comme l'hiſtoire abregée des délires de l'eſprit humain. Qu'il y ait eu des cerveaux aſſez dérangés, aſſez vuides, pour ſe remplir de toutes ces viſions, cela n'eſt pas étonnant. Mais ce qui peut-être eſt une auſſi grande folie, c'eſt le ſérieux avec lequel

on s'applique à les réfuter. Les sages n'ont pas besoin qu'on les prévienne contre de semblables chimères ; & les fous, tels que le Héros de ce Roman, ne se rendront pas plus que lui aux raisonnemens les plus sensés. Il faut convenir cependant que l'idée de cet ouvrage est assez heureuse, & que dans les mains d'un homme d'esprit, elle auroit pu produire un Livre amusant. Mais l'Historien de M. *Oufle* est bien le plus prolixe, le plus lourd, le plus plat, le plus insipide, le plus ennuyeux, le plus fatiguant raisonneur qu'on ait encore entendu. Puissiez-vous n'en recontrer jamais de pareils, soit dans le Monde, soit dans vos lectures !

L'Editeur auroit bien dû nous apprendre de quel cerveau étoit sorti ce bel ouvrage ; mais peut-être n'en sçait-il rien. C'est la moins mauvaise des compositions d'un certain Abbé *Bordelon*, fort honnête homme, fort mauvais Auteur, mort fort vieux il y a vingt ou vingt-cinq ans : compositions folles, sans goût, sans gayeté, sans style, inconnues aujourd'hui. La première Edition de M. *Oufle* parut en 1710 en 2 Volumes. Il fut réimprimé en Hollande, dans la même

année, en un ſeul Tome; & je ne crois pas qu'il en ait été queſtion depuis. Je vous donnerois bien la liſte des autres rapſodies de cet Abbé, ſi vous en étiez curieux. Mais je laiſſe ce ſoin important à nos doctes Philologues. Vous en croiriez-vous plus habile, quand vous ſçauriez que cet Ecrivain a fait *les Malades en belle humeur*, *les Tours de Maître Gonin*, *Mital, ou Avantures incroyables de Toutefois*, *le Voyage forcé de Beccafort Hypocondriaque, qui s'imagine être obligé de dire ou d'écrire tout ce qu'il penſe*, *Gomgam ou l'homme prodigieux*, & quelques autres Romans bizarres?

Eloge du Roi.

Il y a long-temps, Monſieur, que je cherche l'occaſion de vous dire ma penſée ſur la témérité ſacrilège de certains Auteurs, qui dans leurs Ecrits en veulent toujours à la Religion & au Gouvernement. Je ne prétens point ici faire le Prédicateur ni le Courtiſan; je ne parle qu'en homme, en Citoyen, je dirois en Philoſophe, ſi ce titre n'étoit devenu ridicule. Nos eſprits forts, nos petits *Capanées* croyent ſe faire honneur

en s'élevant au-dessus de ce qu'ils appellent des préjugés : ils s'attirent au contraire l'indignation & le mépris de tous les gens sensés. 1°. Comme Ecrivains, ils ne doivent espérer aucune gloire ; parce qu'on sçait qu'il n'y a point de génie à n'être que hardi, à ne dire que ce qui a été dit & redit, & ce que mille autres répéteroient beaucoup mieux, s'ils avoient le malheur de penser aussi mal, & la manie de divulguer leurs sentimens. On a remarqué que cette frénésie, en général, est le partage des esprits médiocres, qui ne peuvent se faire un nom que par l'audace. Les *Corneilles*, les *Racines*, les *Molières*, les *Boileaux*, les *la Fontaines*, &c, n'ont point eu recours à ce honteux moyen pour se couvrir de lauriers immortels. 2°. Comme membres de l'humanité & d'un Corps Politique, il sont plus coupables encore ; il y a même de la tyrannie, de la barbarie dans leurs procédés. Car enfin, je suppose (ce qui ne peut arriver) qu'ils réussissent à ébranler le Culte, comment ne voyent-ils pas que, sous prétexte d'éclairer le Peuple, ils le rendroient plus malheureux ; qu'en lui ôtant sa croyance, ils lui enleveroient la seule douceur, la seule

consolation qui le soutienne dans ses travaux, dans ses besoins, dans ses infirmités; que d'ailleurs ils lui inspireroient des idées d'indépendance, qui tôt ou tard le porteroient à bouleverser la Société.

Quand on respecte aussi peu l'Autel, on ne ménage guères le Trône. Aussi le voyons-nous quelquefois en butte à la sourde méchanceté de ces esprits noirs, atrabilaires, mécontens de tout. Quel peut être l'objet de ces Satyres clandestines? Si ce n'est, ou de faire perdre aux sujets l'amour qu'ils portent à leurs Souverains; cet amour est heureusement trop bien gravé dans les cœurs, sur-tout dans les cœurs François; ou d'affoiblir la tendresse de ces Souverains mêmes pour leurs Peuples, d'altérer la bonté de leur caractère, d'irriter en quelque sorte la foudre dans leurs mains, de leur rendre les talens odieux: car tel seroit l'effet que produiroit sur ces Princes un juste ressentiment, s'ils ne sçavoient que la Nation entière abhorre & desavoue ces vils fabricateurs d'écrits séditieux; que les meilleurs Rois n'ont point été épargnés; qu'*Auguste* lui-même, qui fit les délices des Romains, ne put échapper

aux traits de quelques Poëtes obſcurs.

Que j'aime à voir un homme de Lettres, attaché à ſa Patrie, paiſible Citoyen, Sujet ſoumis, Ecrivain ſage, qui reſpecte ſa Religion, qui chérit ſon Prince, qui ſe plaît à le voir aimé, & qui, par le tableau qu'il trace de ſes vertus & de ſes actions, juſtifie notre zèle & notre attachement. C'eſt ſous cette image que s'offre à mon eſprit M. *le Corvaiſier*, Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale d'Angers, Aſſocié de celle de la Rochelle, & de la Société Littéraire d'Orléans. L'*Eloge du Roi*, qu'il vient de faire imprimer, & qui ſe trouve à Paris chez *Auguſtin-Martin Lottin*, Libraire, Rue S. Jacques, donne une idée très-avantageuſe de ſon génie & de ſon cœur. Cet *Eloge* fut prononcé il y a quelque temps dans une Séance publique de l'Académie d'Angers. Ce n'eſt point une déclamation vague, une amplification bouffie, une harangue de Collège. C'eſt un diſcours éloquent, plein de louanges, & cependant de vérité. L'Auteur ne dit rien à la gloire du Roi qui ne ſoit appuyé ſur des faits.

L'objet de l'Académicien, dans ſa première Partie, eſt de repréſenter Louis

pacifique par choix. Il n'a fait la guerre que parce qu'il ne pouvoit s'en dispenser ; il a prouvé qu'il sçavoit vaincre, & que l'amour de la paix n'exclut point les qualités martiales. M. *le Corvaisier* sépare les guerres entreprises par de justes raisons de celles qui ne sont fondées que sur de simples prétextes. Il nous fait voir d'un coup d'œil la distinction des unes & des autres par l'exemple de *Charles XII.* Cet endroit de son ouvrage mérite d'être rapporté.

« Le Dannemarck, la Russie, la Pologne se liguent contre lui dans des temps » où il paroissoit ne vouloir se livrer » qu'aux plaisirs qui environnent le Trône ; on veut profiter de l'inaction prétendue du jeune Monarque ; il prend » les armes ; il prévient ses ennemis, » pour épargner à ses Sujets qu'il aime » jusqu'à la crainte d'une irruption. Il est » vainqueur sous Copenhague ; il triomphe à Narva ; il entre couronné de » lauriers dans Varsovie ; il y donne la » loi ; ses victoires rapides sont justifiées » par les motifs qui les occasionnent ; » l'Aléxandre du Nord est vengé, & il est » le Père de son Peuple. Mais il veut » subjuguer la Russie ; il s'engage dans

» les affreux Marais de l'Ukraine ; il livre
» le combat à Pultava : c'eſt ici le Con-
» quérant qui agit. »

L'Orateur fait un récit noble & ſuccinct de toutes les guerres & de toutes les conquêtes du Roi. Il le peint donnant, au milieu de ſes triomphes, la Paix à l'Europe ; &, pour qu'elle ſoit durable, pour ne laiſſer aucun retour à la diſcorde, remettant à ſes ennemis tout ce que ſes armes victorieuſes lui donnoient le droit de conſerver. Eſt-il un témoignage plus ſûr, une preuve plus complette que LOUIS aime véritablement la Paix, que ce ſacrifice de ſes victoires à ſa modération, & aux vrais intérêts de ſon Peuple ?

M. *le Corvaiſier* raſſemble dans ſa ſeconde Partie les avantages que nous procurent les vertus pacifiques de notre auguſte Monarque. Il s'arrête à quatre fruits principaux de la Paix ; le progrès des Sciences & des Arts, l'embelliſſement du Royaume, les réglemens néceſſaires à la tranquillité des Sujets, & les établiſſemens utiles. Tous ces objets fourniſſent à l'Orateur de belles énumérations. Vous lirez ſur-tout avec plaiſir ce qui regarde l'Ecole Militaire. « LOUIS

» découvre dans le fond des Provinces
» des hommes pour lesquels une illustre
» naissance est un pesant fardeau ; dont
» les services passés forment la disgrace
» présente, parce que l'Etat le plus flo-
» rissant ne peut tout récompenser. Louis
» pénètre jusques dans ces familles, qui
» sous ses Prédécesseurs avoient acquis
» sur le Royaume des droits incontesta-
» bles de reconnoissance. Il y voit des
» enfans que la valeur desintéressée de
» leurs Auteurs a rendus malheureux ;
» qui n'ayant d'autres biens que leurs
» titres, font oublier, à force d'indigen-
» ce, qu'ils les possédent, & qui sont
» peut-être eux-mêmes sur le point de ne
» s'en plus souvenir. Louis les enlève à
» leur calamité ; il en devient le Père.
» Cinq cens seront élevés par ses soins
» & sous ses yeux ; une noble éducation
» leur sera donnée ; on suivra leur for-
» tune ; Louis les remet dans leur place ;
» ce que leurs Ancêtres avoient consacré
» à l'Etat, leur sera rendu par l'Etat ;
» l'équité du Monarque en a tracé le pro-
» jet ; la magnificence fera les frais de
» l'exécution. »

M. *le Corvaisier*, par ses talens, fait honneur à ma Province qui lui a donné

le jour, & à l'Académie d'Angers qui l'a choisi pour son Secrétaire. Cette Académie, la plus ancienne du Royaume après l'Académie Françoise, depuis que celle d'Arles est éteinte, avoit un peu perdu de sa réputation, & se voyoit menacée d'une chute prochaine. M. *le Corvaisier* l'a relevée par son zèle, par son activité, par ses lumières & par son exemple. Il a ranimé dans l'Anjou l'amour des Lettres, & parmi ses Confrères celui du travail & de la gloire. Il fait tenir exactement des séances publiques & particulières ; il a déja fait imprimer un Recueil, & il se propose d'en faire paroître d'autres : moyens efficaces pour exciter l'émulation.

Musæum Tessinianum.

Si vous êtes curieux d'Histoire Naturelle, je vous conseille, Monsieur, de faire l'acquisition de deux ouvrages, qui nous sont venus de Suède, & qu'on trouve à Paris chez *Briasson*, Libraire, Rue S. Jacques, à la Science. Le premier a pour titre, *Musæum Tessinianum*, in-folio, en Latin & en Suédois. C'est la description des principales piè-

ces recueillies dans les trois regnes de la Nature, & qui ne composent qu'une partie de la superbe collection en tout genre faite par M. le Comte *de Tessin*. Ce Catalogue est de main de Maître. Le célèbre *Linnæus* l'a rédigé & l'a enrichi de notes courtes & lumineuses. On y a joint un assez grand nombre de Planches bien gravées. Mais ce qui rend, à mon sens, l'ouvrage encore plus estimable, est la Préface, où M. le Comte *de Tessin* se mettant au niveau des Physiciens, rend compte lui-même de ses recherches & des motifs qui l'engagent à se livrer à l'étude de la Nature & des Arts. Il y parle de la Science & des Sçavans d'une manière honorable ; & il est beau de voir ici M. le Comte *de Tessin* rendre à M. *Linnæus* l'hommage qu'un Disciple doit à son Maître. Un pareil trait caractérise bien plus le grand homme & le vrai Sçavant, que ne le font le faste, la morgue & la présomption, qui distinguent quelques-uns de nos Seigneurs & de nos Philosophes.

Caroli Linnæi species Plantarum.

L'autre ouvrage que je vous annonce a pour titre : *Caroli Linnæi species Plantarum*

earum exhibentes Plantas ritè cognitas ad genera relatas, secundùm systema sexuale digestas: deux Tomes in-8°. Vous y verrez le tableau en grand de toutes les richesses que posséde la Nature dans le Regne Végétal. Les familles des Végétaux dispersées sur la surface de notre Globe sont ici distribuées, arrangées, rapprochées & caractérisées par une méthode qui est propre à M. *Linnæus*. Cet ouvrage suppose un travail & des recherches immenses, & ajoute un nouveau lustre à la célébrité de l'Auteur.

Je suis, &c.

A Paris ce 22 Mars 1754.

LETTRE XIV.

Mélanges Historiques & Philologiques.

ON auroit fait, Monsieur, un recueil excellent de ces *Mélanges Historiques & Philologiques, par M. Michault, Avocat au Parlement de Dijon*, compilation dans le goût de celle de M. l'Abbé *d'Artigny*, si l'on avoit voulu la réduire à un seul Volume. On a

mieux aimé en faire deux, & mêler à des morceaux très-curieux, des articles peu intéressans. Le premier Tome est celui qui offre le plus de variété. J'y trouve d'abord une *Vie de M. l'Abbé Geneſt, de l'Académie Françoiſe*, Auteur de la Tragédie de *Pénélope*, que Mlle. *Clairon* a tirée de l'oubli, & dont le jeu pathétique de cette Actrice couvre les défauts. Cette vie est de M. l'Abbé *d'Olivet*, qui l'avoit adressée à feu M. le Président *Bouhier*.

L'Abbé *Geneſt* étoit de Paris; il eut ce trait de ressemblance avec *Socrate*, d'être né d'une Sage-Femme. Il perdit son père peu de temps après sa naissance; & toute l'éducation qu'il reçut de sa mère, fut d'apprendre à lire & à écrire. A dix-huit ans, il se mit en tête d'aller aux Indes chercher fortune. Il partit avec un de ses Camarades, héritier d'un petit fond de Boutique, & s'embarqua à la Rochelle. A peine furent-ils en haute mer, qu'un vaisseau Anglois les attaqua, les débarassa de leur pacotille & les conduisit à Londres, où ils se trouvèrent sans ressource. *Geneſt* se tira d'affaire par le moyen d'un Seigneur Anglois qui l'envoya à la campagne pour enseigner le François à ses enfans. Ce genre de vie ne

l'accommoda point : il revint à Paris, où il fut présenté au Duc *de Nevers*. Ce Seigneur aimoit la Poësie ; & *Geneſt* qui avoit déja montré quelque talent pour ce genre, en fut favorablement accueilli. Il crut qu'il lui ſeroit plus aiſé de s'avancer dans le monde en prenant le petit Collet. *Péliſſon* lui procura la facilité de ſe faire connoître de ce qu'il y avoit de plus grand à la Cour. Il fut placé en qualité de Précepteur auprès de Mademoiſelle *de Blois*, depuis Madame la Ducheſſe *d'Orléans*. On ſçait aſſez les autres circonſtances de ſa vie ; mais voici quelques anecdotes plaiſantes, que vous ignorez peut-être. L'Abbé *Geneſt* avoit le nez fort gros & fort large. M. le Duc de Bourgogne en avoit été frappé. Quand ce Prince apprenoit à deſſiner, il tournoit tous ſes deſſeins à faire le nez de l'Abbé *Geneſt*. S'il étoit en caroſſe & que la glace vînt à ſe ternir, il y traçoit ce nez avec ſon doigt. Un jour le Comte de Matignon ayant paru à ſon lever avec un juſte-au-corps tout blanc de poudre, le Prince, avec la dent d'un peigne, repréſenta ſi parfaitement ce nez célèbre, qu'il y avoit de quoi rire & admirer, en comparant la copie avec l'original, qui

étoit présent. Une autre fois il crayonna sur une médaille de carton le portrait de l'Abbé *Genest*, autour duquel il avoit écrit *Carolus Genestus Naso*. Au revers étoit un Temple de *Janus* fermé, avec ces mots : *Quòd Janum clausit*. Vous rirez de l'avanture comique à laquelle ces dernieres paroles faisoient allusion. La chemise de l'Abbé *Genest* étoit d'ordinaire si mal arrangée dans ses culottes, qu'il étoit rare qu'on n'en vît un bout qui en sortoit. Un jour que dans cet état il étoit occupé à voir jouer des Gobelets devant le Roi, l'Opérateur, qui tenoit un grand verre à la main, le fit disparoître à l'instant ; puis ayant prié l'Abbé *Genest* de s'approcher de la table, il tira ce verre de l'endroit d'où sortoit sa chemise, en disant : *A quoi songez-vous, Monsieur l'Abbé, d'avoir là-dedans un Verre qui peut vous blesser* ? Jamais le Roi n'avoit ri de si bon cœur, & jamais l'Abbé ne s'étoit trouvé si déconcerté. Il ne pouvoit se montrer nulle part qu'on ne se mît à rire en le voyant. Il fut plusieurs jours sans paroître chez M. le Duc de Bourgogne. Il y retourna enfin, non sans avoir pris ses précautions. On fit remarquer cette

nouveauté au Prince, qui sur le champ représenta le Temple de *Janus* au revers de la médaille en question. M. l'Abbé *d'Olivet* dit avoir vû cette médaille entre les mains de l'Abbé *Geneſt* lui-même. Vous avez pû lire, Monsieur, dans les *Divertissemens de Sceaux* que M. le Duc & Madame la Duchesse *du Maine*, faisant l'honneur à ce Poëte de plaisanter avec lui, & cherchant l'anagramme de son nom *Charles Geneſt*, trouvèrent ces mots : *Eh ! c'eſt large nez*.

Une *Lettre sur les Dés de Bade* fait ici un article singulier. On a découvert autrefois, & l'on trouve encore, aux environs de cette Ville, une quantité inépuisable de petites pierres cubiques qu'on prendroit pour des Dés. Les points y sont marqués numérairement avec une parfaite régularité. Sont-ce de véritables Dés, ouvrage de l'art, qui ont été pétrifiés, ou bien des pierres produites dans cette forme par la Nature ? Cette question a été traitée par plusieurs Sçavans, & il paroît qu'elle est encore indécise. Ce fait merveilleux mérite bien d'être discuté ; il faudroit donc, avant que de chercher les causes de cette production, avoir des certitudes & même

des démonſtrations ſur un ſujet auſſi étrange. Il eſt ridicule de mettre ces Dés ſur le compte de la Nature ; ce ſont plûtôt des fourbes qui en fabriquent, pour attraper ceux qui cherchent le merveilleux ; ce qui paroît d'autant plus vraiſemblable, que les habitans du Pays en font une ſorte de commerce. Tous ceux qui vont prendre les eaux de Bade ne quittent point cette Ville ſans en avoir fait proviſion. Pour exciter encore plus l'admiration des curieux, on en fabrique quelquefois d'os ou d'yvoire, qu'on fait paſſer pour des foſſiles. Ceux-ci ſe vendent plus cher, parce qu'on les ſuppoſe plus rares.

L'article intitulé, *Obſervations de Critique & de Littérature*, renferme quelques ſingularités, parmi leſquelles on peut placer la façon dont la Demoiſelle *de Gournay* finit le recueil de ſes œuvres. « Si ce Livre me ſurvit, je défens à » toute perſonne, telle qu'elle ſoit, d'y » ajouter, diminuer, ni changer jamais » aucune choſe, ſoit aux mots ou en la » ſubſtance, ſous peine à ceux qui l'en» treprendront, d'être tenus pour déteſ» tables aux yeux des gens d'honneur, » comme violateurs d'un ſépulchre in-

» nocent. . . . . Les insolences, voire les » meurtres de réputation que je vois » tous les jours en pareils cas en cet im- » pertinent siécle, me portent à lâcher » cette imprécation. »

Un Moine, qu'une trop longue abstinence impatientoit, s'avisa un jour dans sa cellule de faire cuire un œuf à la lumière de la chandelle. L'Abbé qui faisoit sa ronde ayant vû par le trou de la serrure le Moine occupé de sa petite cuisine, entra brusquement, & l'en reprit avec aigreur : de quoi le bon Religieux s'excusant, dit que c'étoit le Diable qui l'avoit tenté, & lui avoit inspiré cette ruse. Tout aussi-tôt parut le Diable lui-même, qui étoit caché sous la table, en disant : « Tu en as menti, chien de » Moine ; ce tour là n'est pas de mon » invention, & c'est toi qui viens de me » l'apprendre. »

Danchet fut un jour consulté par un jeune Poëte sur une petite Pièce qui commençoit ainsi :

Maison, qui renfermez mon aimable Maîtresse.

Danchet interrompit le Poëte, & lui dit : le mot de *Maison* est bas, mettez *Palais*. L'Auteur recommença son vers de la

même façon. Je vous ai déja dit, reprit *Danchet*, de mettre *Palais*. Eh! Monsieur, repliqua le jeune homme, vous voulez que je mette *Palais*, tandis qu'elle est à l'Hôpital.

Le P. *Théophile Raynaud*, Jésuite, s'est presque toujours plû à traiter des sujets originaux. Dans son Livre intitulé, *Trinitas Patriarcharum*, il demande très-sérieusement, s'il est permis aux Fidéles, pendant le Carême, d'user de lavemens composés de jus de viande? Il répond que non. Il invite cependant à ne point pousser le scrupule, jusqu'à refuser des remèdes dans lesquels, parmi plusieurs drogues, il entreroit de petits morceaux de chair; parce que, dit-il, *de minimis non curat Prætor*. Le même Sçavant, dans un Traité qui a pour titre, *Laus brevitatis*, passe en revûe une grande quantité de nez. Selon le P. *Raynaud*, celui de la Sainte Vierge étoit long & aquilin; & comme Jesus-Christ ressembloit parfaitement à sa Mère, le Jésuite conclut qu'il avoit aussi un grand nez.

Un Sermon Latin d'un Prédicateur du seizième siécle fait le sujet d'un article curieux. Ce Prédicateur se nommoit *Pelbart de Themeswart*; il florissoit en

Italie ſous le Pontificat d'*Alexandre VI.* Il fait l'éloge de la Sainte Vierge dans ce Sermon, & il prétend qu'elle ſçavoit tous les Arts & toutes les Sciences. Voici comment il tâche de le prouver. *Marie* n'a jamais péché en parlant; elle ſçavoit donc la Grammaire. Saint *Auguſtin* aſſure que l'Ecriture Sainte renferme toutes les fleurs de la Rhétorique; or on ne peut nier que la Vierge ne poſſédât parfaitement la Sainte Ecriture; elle étoit donc très-bonne Rhétoricienne. La Logique eſt néceſſaire pour combattre les héréſies; il eſt dit que la Mère de Dieu les a détruites dans tout l'Univers; elle devoit donc bien ſçavoir la Logique. Elle ſçavoit auſſi la Métaphyſique, parce que cette Science étoit néceſſaire à la Théologie, & que la Sainte Vierge étoit certainement bonne Théologienne. Elle ſçavoit la Phyſique, ſans laquelle il eſt impoſſible de comprendre certains myſtères de notre Religion, dont elle avoit une parfaite connoiſſance. Elle n'ignoroit pas la Médecine, puiſque d'une ſeule parole elle guériſſoit les malades. Elle étoit Muſicienne, & ſa voix devoit être bien harmonieuſe, puiſqu'elle étoit agréable à la plus parfaite oreille qui fût

jamais, à celle de Jesus-Christ. Elle devoit encore sçavoir l'Arithmétique pour calculer les années depuis *Abraham* jusqu'au *Messie*; la Géométrie, pour résoudre la difficulté qui se trouve dans *Ezéchiel* touchant la mesure du Temple & du Tabernacle; l'Astronomie, pour connoître les Astres & les Etoiles, dont il est fait mention dans l'Ecriture. Enfin la Sainte Vierge sçavoit le Droit Civil & le Droit Canonique; en voici la preuve. On connoît qu'un Avocat est habile, lorsqu'il gagne un procès desespéré devant un Juge éclairé & équitable, contre un adversaire fin & rusé. La cause du salut du genre humain étoit desespérée; la Sainte Vierge l'a plaidée devant Dieu, le plus équitable de tous les Juges; & elle l'a gagnée contre le Démon, l'adversaire le plus rusé & le plus artificieux qui fût jamais.

Vers le milieu du siécle passé, *Pierre de Besse*, Prêtre Limousin, prêchoit à Paris d'une manière plus comique encore. Voici l'extrait d'un Sermon qu'il fit sur la réalité du Sacrement de l'Eucharistie. « *Diogène*, le petit Philosophe, » cherchoit en plein midi un homme » avec une lanterne. O! *Diogène*, c'est

» bien ici qu'il faut chercher l'homme
» Jesus-Christ en plein midi, c'est-à-dire,
» au plus clair de nos sens, avec une lan-
» terne de la Foi. *Susanne* a été accusée
» faussement par deux Vieillards. Cette
» *Susanne* c'est la Foi injustement accu-
» sée d'Idolatrie en ce Sacrement par
» deux Vieillards, le Sens & la Raison.
» C'est ici qu'il faut dire, *Credo in Deum*
» *Patrem*. Il faut suivre la Foi, sans la-
» quelle les Hérétiques ont bâti un pro-
» cès tout chicaneux contre l'Eglise. Le
» premier qui s'est rendu Partie contre
» nous en cette matière, ç'a été un *Joan-*
» *nes Scotus*; cependant l'Eglise obtient
» tout aussi-tôt un bel Arrêt contre lui
» au Concile de Verceil, toutes les
» Chambres de la Chrétienté assemblées.
» Celui-là ne fut pas si-tôt condamné,
» que voilà un *Bertramnus* qui présente
» Requête Civile cent ans après. Ensuite
» un nommé *Berengarius* intervient au
» procès, sollicite étrangement, & con-
» clut aux fins que l'Eglise soit déboutée
» de sa prétendue possession. Quelques
» trois cens ans après, un petit brouillon,
» mais bien méchant Anglois, *Joannes*
» *Wiclef*, retirant des sacs des Archives
» infernales & du Greffe criminel de

» l'Hérésie, fait une nouvelle Consulta-
» tion, & prétend encore droit sur cette
» pièce tant paisible. Après tous ceux-là,
» l'Enfer choisit le *Joannes Calvin*, pour
» solliciter diligemment, faire les Ecri-
» tures, & dresser tous les Mémoires né-
» cessaires pour la poursuite de ce pro-
» cès. Ces mauvais Plaideurs, ces Im-
» posteurs, ces faux Prophètes ont ap-
» pellé comme d'abus de tous les Ar-
» rêts intervenus auparavant, se sont
» inscrits en faux contre l'Eglise, & en-
» trant en matières criminelles, ont mis
» dans leur Plaidoyé, qu'elle étoit cette
» paillarde de l'Apocalypse, le Pape
» l'Antechrist, les Religions des Bor...
» les Evêques des M... L'Eglise, pour dé-
» fendre la réalité de ce Saint Sacrement
» contre ses Parties, a toujours produit
» une infinité de bonnes Pièces; & pre-
» mièrement le Contrat de l'Institution,
» ne contenant que quatre mots Latins,
» *Hoc est Còrpus meum*, dit de la propre
» bouche de Jesus-Christ, reçus & signés
» par quatre Notaires & Secrétaires
» Royaux, trois Evangélistes & un Apô-
» tre. Plus l'Eglise produit à son profit
» un vieux Terrier rempli d'anciennes
» figures, à sçavoir des Pains de Propo-

» ſition, de la Manne, de l'Agneau Paſ-
» chal,&c.Plus elle produit une promeſſe
» fort authentique de Jeſus-Chriſt, re-
» çue par Saint Jean en datte du ſixième
» Chapitre, *Panis quem ego dabo*, *Caro*
» *mea eſt*. Et plus bas, il eſt écrit & pa-
» raphé du même Secrétaire : *Caro mea*
» *verè eſt cibus*, *&c*. Plus elle met en avant
» un Acte de poſſeſſion de plus de ſeize
» cens ans ; remontre que ſuivant le ti-
» tre *de pacificis poſſeſſoribus*, elle n'eſt
» pas ſeulement triennale poſſeſſereſſe,
» & qu'elle a Lettres Royaux pour être
» maintenue dans ſa poſſeſſion. Plus elle
» fait paroître un gros ſac plein d'Arrêts
» & Sentences données contre ſes enne-
» mies, Parties ouies d'un côté & d'au-
» tre, toutes les Chambres aſſemblées
» en tant de Conciles généraux.

» Voyons à préſent ce que produiſent
» les Hérétiques. Deux grands pleins ſacs
» de blaſphêmes & exécrations abomi-
» nables, ſix liaſſes toutes pleines d'er-
» reurs & de menſonges, un Acte pré-
» tendu de l'inſtitution de ce Sacre-
» ment, paraphé d'un méchant & faux
» *ſignificat*, une méchante Conſultation
» ſignée de trois ames déſeſpérées, un
» Anglois, un Allemand & un François,

» *Wiclef*, *Zuingle* & *Calvin*. Que penseriez-vous d'un homme qui ayant un procès de grande importance, prendroit avis de deux ou trois petits Avocats à simple femelle, qui étourdiment lui conseilleroient de plaider ? » Le Prédicateur conclut à tous dépens, dommages & intérêts & à l'amende, contre ces Brouillons, Plaideurs, Troubleurs & Chicaneurs Hérétiques.

Une *Lettre de M. Rouillé, Président au grand Conseil, pendant qu'il étoit Ambassadeur en Portugal, à M****, termine le premier Volume de cette collection. On y apprend qu'il n'y a point de Couvent de filles en Portugal, où il n'y ait une dispute ouverte, & deux partis formés sur la question de la prééminence entre Saint Jean-Baptiste & Saint Jean l'Evangeliste. Chaque parti, la veille de la Fête de son Saint, la solemnise avec le plus de magnificence qu'il peut, & surtout par un Sermon, où l'on ne manque pas d'élever le Saint qu'on prêche infiniment au-dessus de l'autre. Ce jour là le parti contraire ne paroît point à l'Eglise, & marque par sa retraite, qu'il proteste contre les honneurs qu'on rend à un Saint qui ne lui semble pas devoir

les mériter. Cette contrariété a souvent produit des effets très-fâcheux, témoin ce qui arriva dans la Ville de *Beja*. Les Religieuses étant ensemble, le propos tomba malheureusement sur les deux Saints. Aussi-tôt disputes, vivacités ; & la querelle s'échauffant, on en vint aux injures & aux coups. Le combat dura jusqu'à la défaillance de part & d'autre. Mais la haine demeura si vive entre les deux partis, qu'ils ne songèrent depuis qu'à se venger l'un de l'autre aux dépens du Saint ennemi. Les *Evangelistes* furent les plus promptes à en venir à l'exécution; elles se saisirent de Saint Jean-Baptiste ; le dépouillèrent, le fouettèrent, lui firent mille autres indignités, & l'enterrèrent dans le jardin, en dansant sur la fosse, & chantant des chansons extravagantes. Les *Baptistes* furent vengées d'une manière bien terrible ; car la nuit même de cette impiété, toutes les *Evangelistes*, au nombre de vingt-quatre, sans doute par l'effet d'un violent remords de conscience, tombèrent dans une espèce de maladie contagieuse ; il en mourut treize en quatre jours ; on espéroit peu des autres, lorsque M. *Rouillé* écrivoit cette Lettre.

Le feu P. *Oudin*, Jésuite, étoit dé-

Vignorix, petit Bourg du Diocèse de Langres. Il entra dans la Société en 1691, enseigna pendant plusieurs années la Rhétorique à Dijon, & passa le reste de sa vie dans cette Ville, où il s'appliqua à différens genres d'études jusqu'à sa mort, arrivée en 1752. On a trouvé dans ses porte-feuilles plusieurs observations Littéraires qu'il faisoit pour son usage particulier, plusieurs anecdotes qui l'avoient frappé dans ses lectures, plusieurs jugemens qu'il avoit portés sur le caractère des Auteurs & sur leurs ouvrages. Tout cela est tombé entre les mains de M. *Michault*, & c'est, avec l'histoire de sa vie, ce qui fait la matière de presque tout le second Volume de ces *Mélanges Historiques*. Il y avoit sans doute de très-bonnes choses à dire de ce sçavant Jésuite; mais il falloit faire un choix, & éviter des détails, où il paroît que M. *Michault* a plutôt consulté les mouvemens de l'amitié que le goût du Public.

Quoi qu'il en soit, je remarque d'abord que le P. *Oudin* estimoit assez le Poëme de la *Pucelle*, pour croire que cet ouvrage, traduit en beaux vers Latins, seroit admirable. Il prétendoit aussi

avoir comparé suffisamment les Poësies de *Chapelain* avec celles de *Despréaux*, pour être en état de prouver que ce dernier avoit tiré beaucoup d'hémistiches, & même des vers entiers de la *Pucelle*.

Cicéron fut toujours l'auteur favori du P. *Oudin*, &, malgré l'opinion commune, il trouvoit dans le premier des Orateurs les talens d'un grand Poëte. Cette idée devoit faire le sujet d'une *Dissertation sur le Poëtisme de Cicéron*, dans laquelle il prétendoit venger son Héros du mépris que les Critiques ont marqué pour les fragmens poëtiques qui nous en restent. Mais c'est sur-tout des ouvrages en prose de ce fameux Orateur, que le docte Jésuite tiroit les preuves de son *Poëtisme*.

Le P. *Oudin* ne vouloit pas qu'on employât le *Sta Viator* dans les Epitaphes, parce qu'il ne peut avoir lieu dans une Eglise. Quant à la phrase *hic jacet*, il la trouvoit impertinente, parce que le corps n'est pas l'homme.

Parmi les anecdotes éparses dans les papiers du P. *Oudin*, il y en a fort peu qui méritent d'être rapportées. Tenons nous-en aux deux suivantes. *Suarès*, ce grand Théologien,

dont nous avons vingt Volumes *in-folio* écrits avec tant d'ordre & de netteté, *Suarès* eut toutes les peines du monde à être reçu chez les Jésuites. Il fut d'abord refusé ; il fit de nouvelles instances, jusqu'à demander d'être admis parmi les Frères. Enfin on le reçut ; & l'on étoit encore sur le point de le renvoyer, lorsqu'un vieux Jésuite dit : *Attendons, il me semble que ce jeune homme conçoit aisément, & pense quelquefois fort bien.*

Un Allemand qui avoit fait le voyage de Paris, de retour dans sa patrie, & racontant ce qu'il avoit vû de singulier, disoit : J'ai vû dormir aux leçons du P. Petau. *Vidi docentem Petavium, & Discipulos dormientes.* M. *Michault* a d'autres papiers du P. *Oudin*, dont il n'a point encore fait usage. S'il est vrai, comme il le dit, qu'il n'a employé que les plus curieux, que doit-on penser de ceux qui lui restent ?

Le Retour du Goût.

Une jeune Veuve, dans les premiers jours de sa douleur, renonce à tout autre engagement. Le Temps, ce grand consolateur, tarit la source de ses lar-

mes ; & souvent l'année n'est pas révolue, qu'on la voit prendre une nouvelle chaîne. Les sermens des Muses ressemblent à ceux des Amours. M. *de Chevrier* ne pouvoit détourner un moment ses regards des cendres éteintes de sa *Revûe des Théâtres* ; &, dans son désespoir, il promit, il imprima même qu'il ne feroit plus d'ouvrages Dramatiques. On comptoit qu'il tiendroit parole ; mais son deuil n'a pas duré long-tems ; il a oublié le Défunt presque aussi-tôt que le Public.

La petite Pièce ingénieuse des *Adieux du Goût* lui a fait faire *le Retour du Goût*, Comédie en un Acte, en vers libres, que les Italiens ont jouée avec quelque succès. L'Auteur n'a fait que parodier le titre de Messieurs *Portelance* & *Patu* ; car du reste son ouvrage ne ressemble point au leur. *Le Goût*, dans ses *Adieux*, ne parle, comme cela devoit être, que de la corruption des Lettres & des Arts ; c'est un Critique sévère & judicieux, qui fronde nos idées fausses en fait d'éloquence, d'Histoire, de Poësie, de Danse & de Musique. Dans son *Retour*, il ne fait aucune mention de tous ces genres, & hors un petit coin pour les Bouffons,

il ne dit presque rien qu'on puisse appliquer à nos Spectacles & à notre Litterature, quoiqu'il me semble que c'est là principalement l'objet de ce qu'on entend par le *Goût*. Car quel rapport ont avec lui un Marquis Petit-Maître, qui n'est que fat & ridicule, une femme singulière qui hait tout l'Univers, un Gascon qui raconte ses anciens exploits militaires ? Voilà cependant, Monsieur, les principaux Personnages auxquels le *Goût* donne audience dans la Pièce de M. *de Chévrier*. Il a fait de ce Dieu un Philosophe, un Moraliseur qui débite des maximes utiles pour se bien conduire, & non des principes lumineux pour bien penser & pour bien écrire. La Pièce seroit mieux appellée *le Retour de la Sagesse*, que *le Retour du Goût*.

Malgré ce défaut essentiel, il y a dans cet ouvrage plus d'esprit, plus de traits que n'en présentoit *la Revûe des Théâtres*. Dans la première Scène, qui se passe entre *Mercure* & le *Goût*, ce dernier me paroît se peindre lui-même avec assez de justesse.

Mercure, as-tu jamais pu croire
Que le Goût dût quitter Paris ?
Dans ce séjour heureux, le centre de ma gloire,

J'ai fixé pour toujours les Talens & les Ris.
Mon Rival a pu te séduire ;
Il prend depuis long-temps mon nom ;
Reviens, en me voyant, de ce triste délire,
Et reconnois le Goût à la Raison.
Ici par moi seul tout respire ;
Je règle les Mœurs, les Ecrits ;
Le Sage & le Sçavant, soumis à mon Empire,
Sont tous les deux mes Favoris.
Je suis enfin ce Dieu par excellence,
Qui flétrit les travers, qui soutient les Talens ;
Ce Goût heureux, qu'on ne connoit qu'en France,
L'ami de la Nature, & l'appui du bon sens.

Il y a une Scène entre *le Goût* & *l'Art*, que je crois la meilleure de cette Pièce. *Le Goût* reconnoit une jeune Actrice de la Comédie Italienne sous le déguisement de *l'Art* : & sur le reproche qu'il lui fait de s'être travestie en Dieu, elle répond :

Quel autre qu'une Femme auroit pu jouer l'Art ?
De Jupiter admire la prudence.
Connoissant de mon Sexe & le cœur & l'esprit,
Du Dieu, dont je porte l'habit,
Il vient de m'accorder la place.

Le Goût lui adresse ces quatre jolis vers.

A quatorze ans doit on connoître l'imposture,
Quand on brille par les Talens ?
L'hommage heureux qu'on rend à la Nature
Est le premier des agrémens.

Ce que je trouve un peu contradictoire, c'est que *l'Art*, au lieu d'applaudir, comme il le devroit naturellement, à ses propres ouvrages, cherche à les rendre ridicules.

On a vû pendant quelque temps
Des Coeffures *à la Comète.*
A de pareils ajustemens
Un Animal, peu propre à la toilette,
Le fier *Rhinoceros*, a fait porter son nom.
Aujourd'hui c'est un autre ton ;
Mais c'est toujours même folie
Sous le titre de nouveauté ;
Et la femme la moins jolie
Doit avoir des Rubans *à la Frivolité.*

Il est échappé à l'Auteur un solécisme, d'autant plus révoltant, qu'il se trouve dans la bouche même du *Goût*, lorsqu'il dit au Petit-Maître :

Un homme tel que vous *affranchit les obstacles.*

On *affranchit* un Esclave, une Lettre, &c; on *s'affranchit* d'un devoir, &c; & l'on *franchit* des obstacles. Il y a dans cet Acte à tiroir quelques autres façons de parler, quelques tournures, quelques constructions très-vicieuses. Mais cela ne doit pas surprendre, puisque l'Auteur nous prévient que son ouvrage a été *conçu, fait & joué dans sept jours* : il y paroît. Comment peut-on se permettre de travailler si vîte ? Ou du moins, comment ose-t-on en faire l'aveu ? Cette malheureuse facilité, à laquelle s'abandonne M. *de Chévrier*, me fait craindre qu'il ne fasse jamais rien de véritablement estimable aux yeux des Connoisseurs, quoiqu'il soit né avec du talent, de l'imagination, & même avec un bon esprit. Car dans son *Avertissement* il approuve le jugement que j'ai porté de sa premiere Pièce. « Je me ferai toujours, » dit-il, une loi de respecter les critiques, lorsque, dénuées de personnalités, elles seront conduites par la raison » & par la bonne foi ; & j'ai cru remarquer ces deux qualités essentielles dans » l'examen de *la Revûe des Théâtres.* »
Je ne suis point accoûtumé à de pareilles galanteries; mais, soit qu'on me loue,

comme M. *de Chévrier*, ſoit qu'on ſe plaigne de moi dans de petites Brochures ignorées, comme M. *Mailhol*, je n'en penſerai ni n'en dirai pas moins, ſans partialité, que *la Revûe des Théâtres* eſt très-médiocre; que *le Retour du Goût* vaut un peu mieux, & que la Tragédie de *Paros* eſt en tous points ce que l'on a vû de plus mauvais ſur la Scène Françoiſe depuis trente ans.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 25 Mars 1754.

LETTRE XV.

Fin des Brochures ſur la Muſique.

LEs Bouffons viennent d'être renvoyés, Monſieur. Ils en ont l'obligation à la chaleur indiſcrette de leur parti. Je ſuis perſuadé qu'on les auroit conſervés, comme un objet d'émulation utile pour nos Muſiciens, ſi leurs fougueux admirateurs avoient mis dans leur zèle moins d'enthouſiaſme, de fureur & d'acrêté. Ils ont fait de leur goût particulier une affaire générale; ils ont voulu

voulu asservir les esprits, commander aux cœurs, forcer les sentimens; on les a vûs s'oublier jusqu'à insulter à tous ceux qui osoient ne pas penser comme eux. Enfin (la Postérité pourra-t-elle le croire?) cette querelle étoit parvenue à un tel excès d'animosité, que nos Concitoyens étoient sur le point de s'égorger pour de vains sons, que peut-être ils n'entendoient pas. Ils ont obligé la sagesse du Gouvernement à prévenir des suites aussi funestes. Comme il ne sera bien-tôt plus question de ce long & violent démêlé, je me hâte de vous en achever l'histoire.

*Lettres d'un Académicien de Bordeaux sur le fond de la Musique, à l'occasion de la Lettre de M. R*** contre la Musique Françoise.*

De tous les écrits publiés contre M. *Rousseau* de Genève, je n'en ai point lû, Monsieur, qui m'ait tant amusé que ces profondes *Lettres d'un Académicien de Bordeaux*. Elles sont du célèbre P. *Castel*, Jésuite. Il se proposoit d'en donner beaucoup d'autres, qui auroient formé plus d'un Volume; car sur le fron-

tiſpice de celles qui ſont imprimées, & qui ne compoſent que 74 pages, on a mis d'avance *Tome Premier*. Mais le Libraire a prié ſon Auteur de ne pas aller plus loin, & nous a privés par-là d'un ouvrage très-ſcientifique & cependant très-agréable. Il me ſeroit difficile de vous rendre un compte exact des huit *Lettres* qui ont paru. Le P. *Caſtel* remonte par-delà le Déluge; il parle de tous les Arts, de toutes les Sciences; il fait l'hiſtoire de notre Nation depuis deux ou trois mille ans: que dis-je? Il la déduit de l'hiſtoire de l'humanité depuis *Adam*; en un mot, ſa Brochure eſt une petite *Encyclopédie*. Il y a bien des Articles, ainſi que dans la grande, que l'on n'entend pas trop. Je ne m'y arrêterai pas: je me bornerai à quelques idées bien claires, qui vous mettront à portée de juger du génie de l'Auteur, & de ſa façon d'écrire tout-à-fait neuve. Il ne ſera certainement pas accuſé de plagiat ni d'imitation, ſoit dans les penſées, ſoit dans le ſtyle.

« J'ai l'honneur, dit-il, de connoître » M. *Rouſſeau*, de le connoître homme » d'eſprit, bonne perſonne même. On » l'a peut-être trop pouſſé, trop entêté;

» on n'a pas assez accueilli peut-être
» l'Opéra tout de-sa façon (Poësie &
» Musique) qu'il me présenta en arri-
» vant de Province, de Genève, & où
» j'entrevis bien du bon sur le papier....
» Que M. *Rousseau* ne craigne point
» d'excès, national même, de ma part;
» j'aime assez ma Nation pour sçavoir
» l'estimer; j'estime assez l'Italie pour
» pouvoir l'aimer. »

L'Auteur nous apprend une anecdote assez curieuse. Le Génevois avance que *Lully* avoit fait chasser *Corelli* de France. C'est sur *Lorenzani* que tomba la jalousie de *Lully*. Mais ces deux Musiciens se reconcilièrent. Cependant *Lorenzani* quitta le service de *Louis XIV*, parce que le Pape le demanda; & si l'on en croit le P. *Castel*, le Roi dit à ce sujet: *Je suis le fils aîné de l'Eglise; je rends à ma Mère le bien qu'elle m'avoit prêté.*

Une des meilleures raisons de l'Auteur pour prouver que nous sommes les inventeurs de la Musique, c'est que « la constitution, temporelle mê-
» me de l'Italie, est, dans son ori-
» gine, dûe à Charles Martel, Pe-
» pin, Charlemagne, Louis le Débon-
» naire, Charles le Chauve, & à la plû-

» part de leurs ſucceſſeurs, tous très-
» Chrétiens, tous fils aînés de l'Egliſe. »
Cependant en mille endroits de ſes Lettres il accorde, non *la ſuperiorité*, mais *l'antériorité* à la Muſique Ultramontaine.
« Que les Italiens ſoient le père ou la
» mère de la Muſique, nous ſommes
» toujours leurs fils aînés; & la fille aî-
» née de la Muſique eſt une auſſi vraie,
» bonne, & belle Muſique que ſa mère...
» Les Italiens ſont naturellement Artiſ-
» tes, & les maîtres des Nations dans
» les Arts. Mais l'Italie ne doit pas nous
» envier la gloire d'être le premier agent
» libre & noble, non pas dont elle ſe
» ſert, mais qui eſt toujours prêt à lui
» ſervir pour les répandre efficacement,
» moëlleuſement même, gracieuſement
» dans toute l'Europe, *fortiter & ſuavi-*
» *ter*, ſuivant le double caractère indi-
» viſiblement divin de la Sageſſe Eter-
» nelle. Qu'ils en ſoient la force, nous
» en ſommes au moins la ſuavité. Elle
» peut convaincre, nous perſuadons.
» Que la Muſique Grecque ait fait dan-
» ſer arbres & rochers, il faut de la ſua-
» vité pour faire danſer les hommes....
» Notre Muſique eſt vraie pour nous,
» bonne pour nous, belle pour nous;

» elle eſt donc vraie, bonne & belle ab-
» ſolument, ne le fût-elle pas pour tout
» autre. Une pomme eſt une vraie,
» bonne & belle pomme, quoique ce ne
» ſoit pas une orange, ou ne ſoit pas
» une pomme confite... Que les melons
» d'Italie ſoient plus ſucculens que ceux
» de France, ceux de France ſont pour-
» tant de vrais & d'aſſez bons & beaux
» melons. »

L'Académicien de Bordeaux, à l'occaſion de la Muſique, nous juſtifie de la légèreté dont on nous accuſe. Ce reproche n'eſt fondé que ſur le changement de nos modes, & « l'*Europe* ne
» nous connoît que par ce petit exté-
» rieur, au lieu de nous voir en nous-
» mêmes, toujours Gaulois, toujours
» François, toujours Saliques, toujours
» très-Chrétiens, toujours conſervant,
» toujours perfectionnant notre terrein,
» nos mœurs, nos arts, nous-mêmes....
» Nous ſommes plus moteurs que mo-
» biles... Nos Rois ne ſont jamais qu'un;
» car le Roi de France ne meurt pas, ſe-
» lon l'axiome de douze cens ans de poſ-
» ſeſſion. » L'Auteur convient ſeulement que nous ſommes legers dans le frivole; que *l'homme, & ſur-tout l'homme Fran-*

çois, n'est pas une machine qui ne sonne que l'heure ou le quart à chaque coup de marteau.

» Quoi, s'écrie le P. *Castel*, sommes-» nous une espèce si sur-humaine, sous-» humaine, ou inhumaine, que nous ne » puissions nous appliquer en fait de Mu-» sique le *Homo sum, humani à me nil* » *alienum puto* de Térence ? . . . Comme » premiers inventeurs de bien des choses, » les Italiens ont une Musique un peu » sauvage, saillante, *essorée* (ce mot veut » dire apparemment qui prend l'*essor*) » libre, & presque libertine, capricieuse, » licentieuse, supérieure aux règles & » à nous par conséquent qui sommes » peut-être la règle, le régulateur, le ba-» lancier, le pendule de l'horloge dont » ils sont le ressort, le poids, & nous le » contre-poids. » Il les compare encore à des Chèvres. « Je ne dis pas cependant » que parmi ces Chèvres grimpant les » rochers les plus hauts, il ne sorte de ces » rochers mêmes des Aigles qui s'élan-» cent d'un vol soutenu vers le faîte de » tout ce qu'il y a de plus élevé & de » mieux éclairé du soleil, dont les rayons » ne font que diriger leur vûe sans » l'émousser ; tandis que nous, nation

» un peu moutonnière, douce & aimable, un peu folâtre même & badine, » nous bondissons assez légèrement dans » les vallons & les prairies comme de » tendres agneaux, souvent transformés » en abeilles ou en papillons, qui cueil- » lent tout ce que la Musique a de suave, » de mielleux & de fleuri. »

Sçavez vous, Monsieur, pourquoi les Italiens sont meilleurs Mimes & Pantomimes que nous; c'est qu'ils sçavent garder leur sérieux. « Mais un François qui » fait rire, même à ses dépens, veut en » avoir sa première part; ce qui évente » la mêche, & dissipe le ris même d'au- » trui... Le ris même est médiocre chez » nous & tout d'or, tout de goût, tout » de sentiment, parce que celui qui fait » rire rit toujours le premier, & réduit, » *ipso facto*, le ris d'autrui à un honnête » & simple souris d'esprit ou du bout » des lèvres. » L'Auteur prétend que les Espagnols seroient les meilleurs Pantomimes de l'Europe, parce que c'est la nation la plus grave. Il me faudroit, Monsieur, copier cette Brochure entière, si je voulois vous citer tous les traits burlesques dont elle est composée. Il n'est pas possible que le P. *Castel* ait écrit sérieu-

ſement. Il n'a ſans doute voulu que s'égayer ; &, malgré ſon axiome, quoiqu'il ait ri le premier, il n'en fait pas moins rire les autres.

Réponſe Critique d'un Académicien de Rouen à l'Académicien de Bordeaux, ſur le plus profond de la Muſique.

C'eſt le P. *Caſtel* qui s'eſt répondu à lui-même, voyant que perſonne ne s'en aviſoit. Il continue dans cette Réponſe ſur le même ton de plaiſanterie. Le prétendu Académicien de Rouen lui fait d'abord des complimens ſur ſes huit Lettres imprimées, les premières des trente qu'il lui avoit adreſſées pour les communiquer à ſon Académie. Mais auſſi il blâme le P. *Caſtel* d'avoir *ſi mal pris ſon temps pour parler à fond de Muſique dans un moment de frivolité.* Ce qu'il y a de ſingulier, ou plutôt ce qui eſt tout ſimple, c'eſt que l'Académicien tombe dans le même défaut. Il fait des extraits ſcientifiques des autres Lettres du P. *Caſtel*. Cet autre lui-même lui fait encore ce petit reproche flatteur. « Auſſi » pourquoi êtes-vous ſi neuf & ſi para» doxe ? Notre Langue, s'il faut vous

» croire, est d'autant plus propre pour
» la Musique, qu'elle est moins Musi-
» cale; d'autant plus Musicale, qu'elle
» est moins Musicienne. Elle parle, elle
» ne chante pas; elle ne parle ni ne
» chante; c'est nous qui sommes les par-
» leurs & les chanteurs.... Notre Lan-
» gue est vivante; mais c'est nous qui la
» faisons vivre & parler. Son grand ca-
» ractère est la liberté, la franchise tou-
» te Françoise. La Cour lui donne le ton.
» A la Cour on ne parle que pour par-
» ler. La Langue n'y est qu'une Langue.
» Il n'y a du reste que le Roi qui donne
» le ton à la Cour, &, par conséquent,
» à la Langue. Or le ton de nos Rois a
» de tout temps été aussi simple & mo-
» déré qu'il est naturellement plus ma-
» jestueux.... Il faut tout dire; avec
» notre chant trop mélodieux, trop
» chantant, nous sommes plus peintres
» que pittoresques, & peut-être plus
» parleurs que parlans. »

Si vous croyez, Monsieur, que le P. *Castel* s'est proposé un autre but que de s'amuser, & de *persiffler* ses Lecteurs; si vous pensez qu'il a un systême qu'il a voulu développer, tenez-vous-en à ce qu'il se fait dire par l'Académicien de

Rouen, & vous aurez la clef du tiroir de ses idées. « J'entends votre raisonne-
» ment secret. Il est réellement profond,
» quoique trop naïvement exprimé. Vous
» tirez notre Musique du fond de nos
» arts, nos arts du fond de notre ca-
» ractère, & notre caractère du fond
» même de notre histoire. Voilà bien
» du fond & des fonds sur fonds en
» effet. Comme tous ces fonds là se sont
» bien conservés depuis vingt, trente &
» quarante siècles parmi nous, notre
» Musique jouit d'une belle médiocrité,
» toute d'or, selon *Horace*. Or voilà le
» vrai fond de tout ce que vous dites
» dans vos Lettres. » Ces deux Brochures méritent d'être conservées.

Lettre d'un Visigoth à M. FRÉRON, sur sa dispute harmonique avec M. Rousseau.

Je joue un assez beau rôle, Monsieur, dans cette Lettre qui m'est adressée. On m'y compare à *David*, & M. *Rousseau* à *Goliath*. Ce n'est pas la reconnoissance, mais la justice, qui me fera dire que cette Brochure est d'un homme d'esprit. J'en trouve seulement le ton trop dur, les reproches trop vifs, les traits trop

personnels. L'Auteur fait l'histoire de M. *Rousseau* depuis son couronnement à Dijon jusqu'aujourd'hui. Il parle de sa pauvreté, de son galetas, de son habit, de ses chemises sans manchettes, de son affectation à ne point porter d'épée : tout cela est assez indifférent au Public, assez étranger à ma *dispute harmonique*.

Le seul reproche grave & littéraire qu'on fait à M. *Rousseau*, c'est d'avoir pris l'air *dans ma Cabane obscure*, qui se trouve dans son *Devin du Village*, d'un ancien Cantique qui fut fait en 1602 à Genève, sur la délivrance de cette Ville, laquelle fut sur le point d'être surprise par les Généraux du Duc de Savoye. L'Auteur rapporte deux couplets de ce prétendu Cantique. Il dit qu'il les tient d'un Garçon Horloger qui les chante jour & nuit. Je ne serois point étonné que bien des gens donnassent dans ce piège, & crussent de bonne foi que ce Cantique existe réellement. Leur crédulité seroit d'autant plus pardonnable, que les deux couplets qu'on lit ici sont dans ce goût de simplicité & de naïveté qui caractérise ces sortes d'ouvrages : jugez-en.

Par une nuit obſcure
Le Chef des Savoyards,
Sans cheval ni monture,
Marcha vers nos Remparts;
Et dreſſant une échelle
De neuve invention,
Surprit la Sentinelle
De la Sainte Sion.

Si le Seigneur mon Maître
Ne bâtit ſa Maiſon,
Qui peut de ſon Temple être
Architecte ou Maçon?
Ainſi, s'il ne te garde,
Cité de ſes Elus,
Vaine ſera ta garde,
Et tes murs ſuperflus.

Ces deux Couplets ſont une *neuve invention* de l'Auteur, pour faire croire que M. *Rouſſeau* a été bercé avec ce Cantique, & qu'il en a copié l'air dans ſon petit Acte d'Opéra: *Dolus an virtus quis in hoſte requirat*? Quand cela ſeroit vrai, le Génevois n'auroit pas fait un grand larcin; car cet air eſt bien triſte & bien languiſſant. Au reſte, ce n'eſt pas la premiere fois que le *Viſigoth* joue de pareils tours. Il faut avouer qu'il a un

talent ſingulier & une merveilleuſe facilité pour autoriſer ſes petites ſupercheries en ce genre. Lorſque la Paſtorale de *Titon & l'Aurore* parut, tout le monde retint l'air charmant, *Votre cœur, aimable Aurore*. Notre *Viſigoth* s'aviſa de dire dans une Maiſon, qu'il étoit pillé d'un Cantique ſur les Ames du Purgatoire, dont l'air & les paroles étoient de M. *Bridaine*, ce célèbre Miſſionnaire, & qu'il avoit ſçû lui-même autrefois ce Cantique. On fut aſſez étonné, & on le pria de s'en rappeller quelque choſe. Il rêva un moment, & fit ce couplet, qu'il chanta effectivement ſur l'air à la mode.

O Chrétiens, hommes & femmes,
Inſenſibles à nos cris,
Si vous voulez que vos ames
Aillent droit en Paradis,
Pour nous délivrer des flammes,
Dites un *De Profundis*.

On fut perſuadé dans cette Maiſon que M. *de Mondonville* avoit pris cet air d'un Cantique de Miſſion. Le bruit s'en répandit dans Paris, & bien des gens l'adoptèrent.

Apologie du Goût François, relativement à l'Opéra : Poëme, avec un Discours Apologétique, & les Adieux aux Bouffons.

Il manquoit à la Musique Françoise d'être défendue par une Sœur qui contribue tant à ses succès, par la Poësie, attaquée elle-même dans l'écrit du Génevois. Leur cause & leur gloire sont communes. *Quinaut* & *Lully* sont assis au même rang dans le Temple de l'Harmonie. M. *de Caux de Cappeval*, nouveau *Bellerophon*, monté sur *Pégase*, armé de toutes pièces, tenant d'une main des Vers, de l'autre de la Prose, a combattu la *Chimère*, & l'a percée de mille traits. Je passe son *Discours Apologétique*, où cependant il y a des raisonnemens solides, des plaisanteries, & une histoire de l'origine & des suites de cette querelle ; j'en viens au Poëme, qui est en cinq Chants. L'Auteur, dans les deux premiers, établit les vrais principes de l'Opéra, tel qu'il doit être, & tel que nous l'avons ; on en fait le parallèle avec le Lyrique Italien ; on y détruit les petites prophéties du Bohémien. Les trois derniers Chants sont destinés à réfu-

ter toute la doctrine de M. *Rousseau.*

Vous sentez, Monsieur, qu'un pareil Poëme étoit difficile à faire. Il falloit parler mesure, harmonie, accompagnement, entrer dans la théorie & dans la pratique du Chant; ce qu'il n'est pas aisé de rendre, en quelque langue que ce soit. Le Didactique, d'ailleurs, demande un art infini & beaucoup de ressources dans l'esprit, pour en sauver la sécheresse. M. *de Caux* a réussi à bien des égards. On voit qu'il est né avec du feu, du génie, du talent, mais doué d'une imagination à laquelle il se livre trop. Il y a des longueurs & des répétitions dans son ouvrage; quelquefois il manque de choix dans ses comparaisons, de noblesse dans ses images, de précision dans le style. Il a cette abondance que *Quintilien* n'étoit pas fâché de rencontrer dans ceux qui se destinoient à l'Eloquence & à la Poësie, mais qu'il vouloit qu'on resserrât. Voilà les défauts que j'ai cru voir dans ce Poëme; ils sont rachetés par de vraies beautés. Le pinceau de l'Auteur est souvent tenu par *Minerve*, & souvent les *Grâces* le tiennent à leur tour. Quoi de plus agréable, par exemple, que ce morceau, où, pour justifier les Chœurs

de nos Opéra, M. *de Caux* apostrophe ainsi son adversaire :

Eh quoi ! n'entends-tu pas, sur le bord des ruisseaux,
Ce doux gazouillement, ce concert des Oiseaux,
Que la Nature entière au Printems renouvelle ?
N'offrent-ils pas d'un Chœur l'image la plus belle ?
Vois-les se disputer à qui chante le mieux :
Est-il rien de plus beau, de plus harmonieux ?
Vois-les séparément, quand d'amoureuses flammes
D'une volupté pure ont pénétré leurs ames,
Exhaler à l'envi le feu du sentiment,
Dans un vif dialogue exprimer leur tourment,
Soupirer tour à tour, se parler, se répondre,
Redoubler leurs accens, & souvent les confondre.

Le Poëte, dans un autre endroit non moins gracieux, fait sentir le faux goût des Italiens.

Je veux peindre un Berger, sur la molle fougère,
Tendre, fidèle, heureux auprès de sa Bergère,
Jouant avec les Ris, compagnons des beaux jours,
Et par quelques faveurs amusant les Amours :
Dans des airs éclatans, & chargés d'harmonie,
Irois-je évaporer les feux de mon génie,

Et peindre le triomphe ou le faste des Rois,
Au lieu des doux plaisirs qui regnent dans les Bois ?

On trouve à la suite de ce Poëme une Satyre vive, intitulée, *Adieux aux Bouffons*. L'Auteur s'exprime ainsi sur la bizarre association des Intermèdes Italiens & de nos Opéra.

Sur le même Théâtre, & dans un même lieu,
Pourquoi nous présenter l'Esclave avec le Dieu ;
Au langage François mêler celui de Rome,
Et faire tour à tour jouer le Singe & l'Homme ?

L'ouvrage de M. *de Caux* me fourniroit un grand nombre d'autres morceaux dignes de vous être rapportés. Le Poëte, le Musicien & le Patriote brillent également dans son écrit.

Les Philosophes du Siècle.

Lorsque la Lettre de M. *Rousseau* parut, les Comédiens François remirent au Théâtre *les Fées*, jolie Comédie de *Dancourt*, en trois Actes, avec des Divertissemens. Un des personnages de cette pièce est un Prince philosophe. A

cette occasion on fit ce Vaudeville très-ingénieux des *Philosophes du Siècle*, qui a été gravé. Voici le Couplet que chantoit Mademoiselle *Dangeville* avec cet esprit, cette finesse, cet enjoûment, ce sel dont elle assaisonne tous ses rôles.

Honorer les Sçavans,
Même dans sa Patrie;
Voir l'essor des Talens
Sans fiel & sans envie:
Les vrais Sages pensoient ainsi.
Diffamer l'Harmonie
De nos Musiciens;
Aux seuls Italiens
Accorder du génie:
Voilà nos Sages d'aujourd'hui.

M. *Rousseau* se trouva à une représentation de cette Comédie, & se plaça de façon à être vû de tout le monde. Il applaudit lui-même à son Couplet, & parut enchanté de la gaité bruyante du Parterre, qui ne pouvoit se rassasier du plaisir de le regarder, de rire, & de battre des mains. Je suis persuadé que dans ce beau moment il se compara modestement à *Socrate* qui assista à la Comédie des *Nuées*. Je suis, &c.

A Paris ce 28 Mars 1754.

TABLE DES MATIERES CONTENUES

DANS CE PREMIER VOLUME.

Fin de la Table des Matières.





